

Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (InaLF)

Essais de morale [Document électronique] : contenus en divers traités sur plusieurs devoirs importants. Troisième volume / [de P. Nicole]

CONNOISSANCE SOI-MEME P.1 CH.1

p1

que les hommes sont également unis dans l'aveu de la nécessité de se connaître, et dans l'éloignement qu'ils ont de cette connaissance. origine de cette aversion.

le précepte le plus commun de la philosophie, tant payenne, que chrétienne, est celui *de se connaître soi-même* ; et il n'y a rien en quoi les hommes se

p2

soient plus accordés que dans l'aveu de ce devoir. C'est une de ces vérités sensibles, qui n'ont point besoin de preuves ; et qui trouvent dans tous les hommes un cœur qui les sent, et une lumière qui les approuve. Quelque agréable qu'on s'imagine l'illusion d'un homme qui se trompe dans l'idée qu'il a de lui-même, on le trouve toujours malheureux d'être trompé, et on est au-contre contraire pénétré du sentiment qu'un poète a exprimé dans ces vers.

Illic Mors etc.

Il faut faire d'autant plus d'état de ces principes dans lesquels les hommes se trouvent unis par un consentement si unanime, que cela ne leur arrive pas souvent. Leur humeur vaine et maligne les a toujours portés à se contredire les uns les autres quand ils en ont eu le moindre sujet. Chacun a voulu ou rabaisser les autres, ou s'en distinguer, en disant quelque chose de nouveau, et en ne suivant pas simplement

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

p3

le train commun. Ainsi il faut qu' une verité soit bien claire, lorsqu' elle étouffe cette inclination, et qu' elle les contraint de se reünir dans quelque maxime. Et c' est ce qui est arrivé à l' égard de celle-ci. Car il ne s' est point trouvé de philosophe assez bizarre pour prétendre que l' homme devoit éviter de se connoître. Que si quelqu' un passoit même jusqu' à cet excès, il ne le pourroit faire qu' en supposant que l' homme est si malheureux, et que ses maux sont tellement sans remede, qu' il ne feroit qu' augmenter son malheur en se connoissant soi-même. Et ainsi il faudroit toûjours se connoître, pour conclure même par ce bizarre raisonnement, qu' il est bon de ne se connoître pas.

Mais ce qui est bien étrange, c' est qu' étant si unis à avouer l' importance de ce devoir, ils ne le sont pas moins dans l' éloignement de le pratiquer. Car bien loin de travailler serieusement à acquérir cette connoissance, ils ne sont presque occupés toute leur vie que du soin de l' éviter. Rien ne leur est plus odieux

p4

que cette lumiere qui les découvre à leurs propres yeux, et qui les oblige de se voir tels qu' ils sont.

Ainsi ils font toutes choses pour se la cacher, et ils établissent leur repos à vivre dans l' ignorance, et dans l' oubli de leur état.

C' est ce qui a donné lieu à un grand esprit de ce siecle de faire voir dans un excellent discours, que ce desir d' éviter la vûe de soi-même est la source de toutes les occupations tumultuaires des hommes, et sur-tout de ce qu' ils appellent divertissement ; qu' ils ne cherchent en tout cela qu' à ne penser point à eux, qu' il suffit pour rendre un homme miserable de l' obliger d' arrêter la vûe sur soi, et qu' il n' y a point de felicité humaine qui la puisse souûtenir.

Qu' ainsi l' homme sans la grace est un grand supplice à lui-même, qu' il ne tend qu' à se fuir, qu' il se regarde en quelque sorte comme son plus grand ennemi, et qu' il fait consister son bonheur à s' oublier soi-même, et à se noyer dans cet oubli.

Cette inclination n' est pas l' effet d' une mauvaise habitude, ni d' un

p5

dérèglement particulier à quelques-uns d' entre les hommes, c' est la pente generale de la nature corrompue. Nous sommes hors de nous-mêmes dès le moment de notre naissance, et l' ame de plus ne s' occupant dans le temps de l' enfance que des choses exterieures et des sentimens de son corps, se rend par là ces objets, et ces sentimens si familiers, et s' y attache si fortement, qu' elle ne sauroit rentrer en elle-même qu' en se faisant violence. Et comme elle n' y trouve pas ce qu' elle desire, elle en sort le plutôt qu' elle peut, et le chagrin fait qu' elle se porte incontinent vers ces autres objets, et qu' elle s' y applique avec d' autant plus d' ardeur, qu' ils lui servent à oublier ses miseres interieures, dont elle ne sauroit soutenir la vûe. Projicit etc.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.1 CH.2

p6

comment les hommes allient l' inclination qu' ils ont à se regarder en tout, avec celle qu' ils ont à éviter la vûe d' eux-mêmes.

mais pour ne pousser pas plus loin qu' il ne faut cet éloignement que l' homme a de se connoître, et pour en mieux penetrer le fond, il faut ajoûter qu' il est joint à une inclination contraire en apparence, qui le porte à se regarder en tout. Car le plus grand plaisir d' un homme orgueilleux est de contempler l' idée qu' il se forme de lui-même. Cette idée est la source de toutes ses vaines satisfactions : il y rapporte tout, et rien ne lui plaît qu' à proportion qu' il contribue à la rehausser, à l' agrandir, et à la rendre plus vive.

Ces deux inclinations, dont l' une porte à fuir, et l' autre à rechercher la connoissance de soi-même, sont également naturelles à l' homme, aussi elles naissent de la même source, quoiqu' opposées

p7

en apparence.

L' homme veut se voir, parcequ' il est vain. Il évite de se voir, parcequ' étant vain il ne peut souffrir la vûe de ses defauts et de ses miseres. Pour accorder donc ces desirs contraires, il a recours

à un artifice digne de sa vanité, par lequel il trouve moyen de les contenter tous deux en même-temps. C' est de couvrir d' un voile tous ses defauts, de les effacer en quelque sorte de l' image qu' il se forme de lui-même, et de n' y laisser que les qualités qui le peuvent relever à ses propres yeux. S' il ne les a pas effectivement, il se les donne par son imagination ; et s' il ne les trouve pas dans son propre être, il les va chercher dans les opinions des hommes, ou dans les choses exterieures qu' il attache à son idée, comme si elles en faisoient partie ; et par le moyen de cette illusion, il est toujours absent de lui-même, et présent à lui-même ; il se regarde continuellement, et il ne se voit jamais veritablement, parcequ' il ne voit au-lieu de lui-même que le vain phantôme qu' il s' en est formé. Quand un caribe par exemple se

p8

représente à lui-même, il ne voit qu' un certain spectre semblable à l' image qu' il a vû de lui-même dans l' eau : et le regardant comme adroit à tirer de l' arc, et à pêcher, comme maître d' une certaine cabane, comme ayant tué tels et tels de ses ennemis, comme mari d' une telle femme, il s' occupe tout entier de ces idées et des objets exterieurs qui les renouvellent, et passe ainsi toute sa vie sans faire reflexion sur cette partie de son être qui pense et qui raisonne, sans songer ce qu' elle est, d' où elle vient, ni ce qu' elle deviendra, ni ce qui peut faire son bonheur et son malheur.

Et il ne faut pas s' imaginer que l' orgueil du reste des hommes agisse d' une autre sorte que celui de ces miserables peuples. Ils ornent seulement un peu mieux cette image qui est l' objet de leur amour. Un capitaine en se regardant soi-même voit un phantôme à cheval qui commande à des soldats. Un prince voit un homme richement vêtu qu' on regarde avec respect, et qui se fait obeir par quantité de gens. Un magistrat voit un homme

p9

revêtu des ornemens de sa dignité, qui est reveré des autres hommes, parcequ' il est en état de les servir ou de leur nuire. Une femme vaine se représente une idole qui charme par sa beauté ceux qui la voient. Un avare se voit au milieu de ses

tresors. Un ambitieux se représente entouré de gens qui s'abaissent sous sa grandeur. Et ainsi chacun n'a pour but dans toutes les actions dont l'amour-propre est le principe, que d'attacher toujours à l'idée qu'il a de lui-même de nouveaux ornemens et de nouveaux titres.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.1 CH.3

idée confuse du moi, principal objet de l'amour des hommes, et source de leurs plaisirs et de leurs ennuis.

il y a une idée plus spirituelle de soi-même, qui fait des effets tout semblables à ceux que j'ai décrits. C'est lorsqu'en ne concevant distinctement aucunes qualités, ni bonnes ni mauvaises, on conçoit seulement ce qu'on exprime par le mot de *moi* : et

p10

ce *moi* conçu en cette manière nous cache de même tous nos défauts, et suffit pour attirer notre amour. La vûe secrète que nous en avons se glisse par-tout. On y rapporte tout. C'est le principe de la plûpart des plaisirs que l'on ressent. Et quoique si on venoit à développer ce que renferme ce *moi*, on n'y trouveroit rien d'aimable, et qu'il n'y eût peut-être rien qui ne donnât de l'horreur, on l'aime pourtant sous cette idée confuse de *moi*, et l'on en évite la vûe distincte et particulière qui nous le feroit haïr.

D'où pensez-vous que vient cet ennui qui accable ceux qui ont été dans les grandes places, quand on les réduit à vivre en repos dans leur maison ? Ce n'est pas seulement de ce qu'ils s'y voient trop, et que la vûe de leurs misères et de leurs défauts les y vient troubler. Peut-être que c'est une des causes de leur chagrin, mais ce n'est pas la seule. C'est aussi parcequ'ils ne se voient pas assez, et qu'il y a moins de choses qui renouvellent l'idée de leur *moi*. Cette idée faisoit leur plaisir pendant leur fortune, et l'absence

p11

de ce plaisir fait leur chagrin pendant ce qu'ils appellent disgrâce.

On a beau s'occuper de soi-même dans la solitude, les images que l'on s'en forme sont infiniment plus

sombres que celles qui sont aidées par les objets extérieurs. Les gens qui sont dans les grands emplois sont avertis par tous ceux qui s'adressent à eux qu'ils sont puissants, qu'ils peuvent nuire ou servir. Mille choses excitent vivement en eux l'idée de leur *moi*, et la mettent devant leurs yeux avec quelque qualité agréable de *grand*, de *puissant*, de *respecté*. Le commerce de la civilité du monde fait le même effet à l'égard de ceux qui vivent. Car comme il est tout rempli de témoignages d'estime et d'affection, d'égards, d'applications, il leur donne lieu de se représenter à eux-mêmes comme aimés et estimés, et par conséquent comme aimables et estimables. Et par une raison contraire les déserts et les lieux solitaires chagrinent et ennuient les hommes vains et ambitieux, parcequ'ils ne leur parlent point d'eux-mêmes, et qu'ils voudroient qu'on ne parlât d'autre chose.

p12

C'est ce que l'amour-propre avoue franchement quand il ne se déguise point, et qu'il découvre naïvement ce qui lui plaît dans les occupations pénibles dont il charge les hommes. Il n'y en a guères, par exemple, de plus laborieuses que celles de ceux qui parlent en public, comme les avocats. Ils sont obligés de se charger la tête de mille affaires désagréables, de s'appliquer à chercher des pensées et des expressions pour remplir leurs discours, d'épuiser les forces de leur corps et de leur esprit sur des matières qu'ils seront bien-aisés d'oublier sitôt qu'ils se seront acquittés de leur ministère. Cependant parcequ'il y a bien des choses dans cette profession qui renouvellent l'idée de soi-même, ceux qui l'exercent avec honneur croient être les plus heureux des hommes, et il n'y a qu'à entendre sur ce sujet un de ces anciens orateurs, pour juger de ce qui soutient les autres. Qu'y a-t-il de plus doux, dit-il, etc.

p14

Voilà ce qui faisoit supporter à ce romain les fatigues et les dégoûts de cette profession. Et si tous ceux qui sont dans les autres emplois pénibles ou dangereux parloient aussi simplement que lui, ils nous diroient de même que tout ce qui leur plaît se réduit à cette idée de leur *moi* honoré et respecté par les autres.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.1 CH.4

adresses des hommes pour empêcher que les objets du dehors, et principalement la vûe des jugemens que les autres font d' eux, ne les rappellent à eux-mêmes, et ne leur fassent connoître leurs défauts.

on voit assez par ces exemples de quelle sorte l' amour-propre se sert des objets extérieurs pour contenter

p15

ces deux inclinations naturelles à l' homme de se connoître et de ne se connoître pas, en ne permettant pas d' une part qu' il se voie autrement que par une idée confuse, qui ne lui représente aucun défaut, et en y joignant de l' autre tout ce qu' il peut des choses extérieures, qui lui donnent moyen d' y attacher une image phantastique de grandeur. Mais cela ne suffit pas néanmoins à l' homme pour se procurer le repos et le plaisir qu' il cherche, ni pour éviter la connoissance de ses défauts dont il a tant d' horreur. Il a besoin de bien d' autres adresses pour en éviter la vûe. En vain se répandroit-il au-dehors, il ne laisseroit pas de s' y trouver, et mille choses lui pourroient mettre ses défauts et ses miseres devant les yeux. Il en verroit l' image dans tous les défauts et dans toutes les miseres des autres qu' il ne sauroit s' empêcher de voir, et qu' il regarde même souvent avec trop de curiosité. Ainsi comme il ne trouveroit pas mieux son compte hors de lui-même que dans lui-même, il y a bien de l' apparence que si la crainte de se voir tel qu' il est l' avoit fait sortir

p16

hors de soi, l' image de lui-même, qui lui seroit représentée par tous les objets extérieurs, l' y feroit rentrer malgré qu' il en eût.

Mais pour mieux comprendre encore de quelle sorte l' homme pourroit être forcé de se voir lui-même par les objets qui sont hors de lui, et ce qu' il fait pour s' en garantir ; il faut considerer qu' il ne se regarde pas moins selon un certain être qu' il a dans l' imagination des autres, que selon ce qu' il est effectivement, et qu' il ne forme pas seulement son

portrait sur ce qu' il connoît de soi par lui-même,
mais aussi sur la vûe des portraits qu' il en découvre
dans l' esprit des autres. Car nous sommes tous à
l' égard les uns des autres comme cet homme qui sert
de modèle aux élèves dans les academies de peintres.
Chacun de ceux qui nous environnent se forme un
portrait de nous ; et les différentes manieres dont on
regarde nos actions, donnent lieu d' en former une
diversité presqu' infinie.
La principale distinction des grands et des petits,
de ceux qui ont de la reputation, et de ceux qui n' en
ont

p17

pas, c' est qu' il y a plus de gens qui font le portrait
des uns que des autres. Que de gens font le portrait
d' un prince ! Tout son royaume, tous les pays
étrangers sont pour lui une academie de peintres, dont
il est le modèle. Ceux qui en sont plus éloignés,
ne le représentent que par des traits plus grossiers.
Ceux qui en sont plus près, en font des portraits plus
vifs et plus ressemblans. Un homme du commun
au-contre qui vit dans sa famille, n' est peint que
par le petit nombre de ceux qui le connoissent, et
les portraits qu' on fait de lui, ne sortent gueres
hors l' enceinte de sa ville.
Mais ce qu' il y a de plus considerable en ceci, c' est
que les hommes ne sont pas seulement le portrait des
autres, mais qu' ils peuvent voir aussi ceux que l' on
fait d' eux, et s' ils les vouloient regarder de
bonne-foi, rien ne seroit plus capable de remedier à
leur orgueil, et ne pourroit plus servir à les
détromper, que la vûe même de ces portraits.
Que l' on choisisse le plus grand et le plus glorieux
homme du monde, et

p18

qu' on lui donne un esprit assez étendu pour
contempler tout à la fois toute cette variété de
jugemens qu' on fait de lui, et pour jouir pleinement
de tout le spectacle des pensées et des mouvemens
qu' il excite dans les autres, il n' y a point de
vanité qui puisse subsister à cette vûe. Pour un petit
nombre de jugemens avantageux, il en verroit une
infinité qui lui déplairoient. Il verroit que les
defauts qu' il se dissimule ou qu' il ne connoît point
sautent aux yeux de la plûpart des gens ; que souvent

ils ne s' entretiennent d' autre chose, et qu' on ne le regarde que par cet endroit. Il verroit que le monde est très-peu touché de toutes ces belles qualités dont il se flatte ; que les uns ne les voient seulement pas, les autres les regardent avec froideur, les autres n' y remarquent que ce qu' elles ont de defectueux, les autres les obscurcissent et les défigurent, en y joignant des defauts qu' ils connoissent en lui ; et que de tout cela il se forme un portrait qui n' est propre qu' à faire mourir son orgueil.

Il n' y auroit donc pour apprendre à

p19

s' humilier qu' à ouvrir les yeux à tous ces divers jugemens qu' on forme de nous, et la raison sauroit bien les découvrir si nous desirions sincerement de les connoître. Mais parceque la vanité est un mal dont on ne veut pas guerir, et qu' on met son bonheur à n' en guerir pas, pour se garantir de cette vûe, on se sert d' une adresse, qui toute grossiere qu' elle est, ne laisse pas de faire son effet. C' est qu' encore que la raison soit convaincue en general, qu' on forme de nous bien des jugemens peu favorables, et que l' exemple de ceux que nous entendons à toute-heure faire des autres, et que nous en faisons nous-mêmes, nous le puisse apprendre, nous faisons en sorte neanmoins de ne pas voir ceux qui sont à notre desavantage, et de nous appliquer uniquement à ceux qui nous sont avantageux. Ainsi en éloignant de notre esprit tous ces objets qui nous pourroient choquer, en ne nous attachant qu' à ceux qui nous plaisent, en nous trompant volontairement, et en fuyant d' être détrompés, la vanité demeure à demi satisfaite, et se procure ce vain plaisir dans lequel les

p20

hommes vains mettent leur fausse felicité. Il est encore plus aisé que les grands, et generalement tous ceux à qui on a interêt de plaire, s' entretiennent dans cette illusion, parcequ' au-lieu qu' on ne se forme qu' un portrait des autres hommes, on s' en forme en quelque sorte deux de ceux-ci ; l' un interieur qui est le veritable ; l' autre exterieur, où l' on ne fait entrer que ce qu' on juge leur pouvoir plaire. Et l' on a grand soin ensuite de ne leur

mettre devant les yeux que ce faux portrait, et de tâcher de faire qu' ils le prennent pour le véritable. Il est vrai qu' il leur seroit aisé de s' empêcher d' y être trompés, et de se convaincre eux-mêmes, qu' il n' y a rien de si faux et de si vain que tous ces témoignages d' estime, d' affection, et d' attachement qu' on leur rend. Ils savent ce qu' ils pensent souvent eux-mêmes de ceux à qui ils en rendent de semblables, et ils n' ont pas sujet de juger les autres plus sincères qu' eux. Mais ils sont bien-aises de n' approfondir pas les choses si avant. Ils se contentent donc de cette surface trompeuse,

p21

ils laissent-là ces portraits intérieurs qu' ils craignent de découvrir, et ils s' arrêtent uniquement à ces portraits flattés, qui sont faits exprès pour tirer d' eux ce qu' on en prétend. On use de la même adresse pour empêcher que les défauts et les misères des autres, et les jugemens qu' on voit faire d' eux, et que l' on en fait soi-même, ne nous rappellent à nous, et ne nous découvrent notre propre illusion. L' esprit aidé de l' amour-propre retranche toutes les réflexions qu' il pourroit faire, ou s' y applique si peu, qu' elles ne font presque point d' impression. On entend parler à toute-heure avec mépris de gens qui se trompent eux-mêmes. On voit qu' ils sont l' objet ordinaire de la moquerie des hommes. Car il n' y a rien de plus ridicule qu' un homme trompé par sa propre vanité. Cependant on ne pense point qu' on est soi-même cet homme trompé et ridicule ; qu' on dit peut-être de nous en notre absence ce qu' on dit des autres devant nous, que nous y donnons autant de sujet qu' eux, et qu' il n' y a pas d' apparence

p22

qu' on ait plus d' égards pour nous, que pour tous les autres. Quelques fréquens et quelques certains que soient ces objets, ils n' en ont pas plus de force pour obliger l' esprit de rentrer en soi, et d' y voir les mêmes défauts et les mêmes misères qu' il voit dans les autres. Pense-t-on davantage à la mort pour apprendre, ou pour voir tous les jours la mort de ceux avec qui on a vécu ? On fuit ce spectacle si l' on peut. Si on ne peut l' éviter on fuit les réflexions

qu' il devrait produire. Si on ne les peut étouffer absolument, on s' en détourne le plutôt qu' on peut. Ce que j' ai dit de la mort se peut dire de toutes les autres miseres, et de tous les defauts des hommes qui pourroient nous représenter les nôtres. Ces images frappent nos yeux à tous momens, mais nous les fermons aussi à tous momens pour ne les pas voir. Nous nous trompons si nous le pouvons, et si nous ne le pouvons pas tout-à-fait, nous en détournons au-moins nos pensées. Que diroit-on d' un homme qui voyant tous les jours son image dans

p23

un miroir, et s' y regardant sans cesse ne s' y reconnoîtroit jamais, et ne diroit jamais, me voilà ? Ne l' accuseroit-on pas d' une stupidité peu differente de la folie ? C' est néanmoins ce que font tous les hommes, et c' est même l' unique secret qu' ils ont trouvé pour se rendre heureux. Ils voient à tous momens l' image de leurs propres defauts dans ceux de tous les autres, et ils ne les y veulent jamais reconnoître. être plein de miseres et ne les point voir, ignorer ses defauts lorsque personne ne les ignore, être l' objet des railleries d' une infinité de gens, et n' en vouloir rien savoir ; se repaître de vaines imaginations, sans vouloir connoître qu' elles sont vaines, c' est un état qui ne semble pas fort souhaitable : et c' est néanmoins ce qui fait la felicité des gens du monde, et principalement des grands.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.1 CH.5

p24

par quel moyen nous faisons en sorte, ou qu' on ne nous dit point la verité, ou qu' on nous la dit inutilement.

c' est par les moyens que nous avons marqués qu' on s' empêche de voir la verité lorsqu' il faudroit quelque soin et quelque application pour la trouver. Mais il y a des rencontres où elle nous vient trouver elle-même, et dans lesquelles on seroit forcé de la voir si on n' usoit de bien des adresses pour l' éviter. Car il se trouve quelquefois des gens assez

charitables, pour essayer de nous tirer de l'illusion où nous vivons à l'égard de nous-mêmes. L'amour-propre fait donc son possible pour éloigner cet inconvénient, et il ne manque pas encore de voies pour y réussir. Car il témoigne tant de chagrin et de mauvaise humeur à ceux qui nous voudroient rendre ce bon office, il trouve tant de prétextes

pour ne pas croire ce qu' on nous découvre de nos défauts ; il est si ingénieux à en trouver de plus grands dans ceux qui remarquent les nôtres, et à faire passer pour malignité les jugemens qu' ils font à notre désavantage, qu' il n' y a presque personne qui se veuille hasarder à nous les dire.

Le principe general de l' amour-propre, c' est qu' on ne peut rien condamner en nous par un mouvement d' équité et de justice. Ainsi dès lorsque quelqu' un fait voir qu' il ne nous approuve pas en tout, on lui attache l' idée de prévention, de jalousie, ou quelque autre encore moins favorable. Et comme personne n' aime à se faire regarder ainsi, il se forme parmi les hommes une espece de conspiration à se dissimuler les sentimens qu' ils ont les uns des autres, et il n' y a point d' accord qui soit mieux gardé que celui-là, parcequ' il est fondé sur un sentiment d' amour-propre, dont il y a peu de personnes qui soient exemts.

Et il ne faut pas s' imaginer qu' on ne prenne ce soin de cacher la verité qu' à l' égard de ceux de qui l' on craint, ou de qui l' on espere quelque chose.

On en use presque de même à l'égard de tout le monde. On s'applique plus à tromper les grands, mais on ne s'applique pas davantage à détromper les petits. C'est toute la différence que l'on met entre les uns et les autres. On n'aime à être haï de personne. Ainsi on n'aime à dire la vérité à personne. On sait d'ailleurs que pour la faire recevoir, il faudrait beaucoup d'adoucissements, de tempéramens et de tours étudiés. Or l'on ne veut pas prendre cette peine pour des personnes que l'on considère peu. Ainsi on ne dit pas la vérité aux grands, parce qu'on a intérêt de la leur cacher : et on ne la dit pas non plus aux petits, parce qu'on n'a pas assez d'intérêt de la leur dire. Cette réserve que les hommes gardent entr'eux, en évitant de se communiquer les pensées qu'ils ont au désavantage les uns des autres, n'est pas néanmoins sans bornes ; et il y a quelquefois des raisons qui les portent à s'en dispenser. Il ne faut même souvent qu'une légère émotion pour faire éclater tout-d'un-coup ce qu'on

avoit tenu fort long-temps caché : et de plus on n' est reservé de cette sorte qu' en parlant aux personnes mêmes dont on connoît les defauts. Mais ce que l' on dissimule en leur présence se dit d' ordinaire d' autant plus librement en leur absence, qu' on a eu plus de peine à se retenir. Il est vrai qu' on se ménage un peu plus à l' égard de ceux qui pourroient nuire, et qu' on apporte plus de précaution à découvrir ce qu' on pense d' eux. Mais comme c' est une contrainte penible que de cacher toûjours ses sentimens, le desir qu' on a de s' en délivrer fait qu' on prend assez facilement confiance en ceux à qui l' on parle, et qu' il faut peu de raisons pour porter à se répandre avec liberté.

Ainsi au-lieu que la charité oblige à avertir les personnes mêmes de leurs defauts, pour leur donner moyen de s' en corriger, et à les cacher aux autres, pour ne pas blesser leur reputation, on fait d' ordinaire tout le contraire, et l' on parle de ces defauts à tout le monde, à l' exception de ceux-là seulement qu' il seroit utile d' en avertir.

Or quoique ces effusions de malignité qui entrent si souvent dans les entretiens des hommes, soient en elles-mêmes un très-grand mal, il arriveroit néanmoins de là quelque bien si nous avions soin d' en profiter. Car ces discours particuliers se répandant peu-à-peu, et formant un bruit public, il en revient souvent quelque chose aux oreilles des intéressés, parcequ' il se trouve assez de gens, qui n' ayant pas assez de charité, ou de force pour nous dire eux-mêmes ce qu' ils pensent de nous, sont bien-aises de s' en décharger en l' attribuant à d' autres. Ce seroit donc un moyen pour ceux à qui on le découvre de sortir de l' illusion où ils vivent. Mais on a le coeur si corrompu et si plein d' aversion pour la vérité, qu' on abuse encore le plus souvent de ce moyen, et qu' on se le rend inutile. Car au-lieu de juger comme on devoit que ces discours et ces jugemens dont on est blessé, sont répandus parmi une infinité de gens, et qu' ainsi on n' a pas droit de s' en prendre à personne en particulier, l' inclination qu' on a à se tromper soi-même fait que l' on tourne

tout son chagrin contre celui qui s' en trouve chargé ;
qu' on se persuade qu' il est seul de son sentiment ;
et qu' il n' y est entré que par haine ou par intérêt.
On lui attribue même d' ordinaire quelque imprudence
ou quelque excès pour avoir plus de droit de
rejeter ses sentimens, et par le moyen de cette
illusion volontaire on étouffe l' impression que ces
discours pouvoient faire, on se conserve dans l' estime
de soi-même ; et l' on évite en quelque sorte de voir
en soi ce que le monde y desapprouve, parceque c' est
un spectacle que la vanité ne peut souffrir.
J' ai dit que l' on l' évite en quelque sorte, parcequ' on
ne l' évite pas tout-à-fait. La vérité se fait
toûjours un peu de jour au-travers de tous ces
nuages dont on s' efforce de l' obscurcir. Il en passe
toûjours quelques rayons qui incommodent l' orgueil,
et qui troublent ce faux repos qu' il s' efforce de
se procurer. Ces opinions qui ne sont fondées que
sur une erreur volontaire, ne sont jamais fermes et
assûrées. Elles sont toûjours mêlées de défiance, et
par consequent de chagrin, d' ennui et d' inquietude.
Ainsi au-lieu

p30

de cette joie pure, et de cette satisfaction pleine
et entiere, à laquelle l' amour-propre aspireroit, tout
ce qu' il peut faire avec tous ses déguisemens est de
suspendre un peu ses sentimens de tristesse qui se
nourrissent au fond du coeur, et qui sont toûjours
prêts de s' en emparer.
Ce sont-là les sentimens naturels de l' amour propre,
et les adresses ordinaires dont il use pour nous
cacher nos fautes, et pour empêcher qu' on ne nous les
fasse connoître. Et il est remarquable que comme
c' est en soi-même un très-grand défaut de ne vouloir
pas voir la vérité, il ne veut pas reconnoître en
soi cette mauvaise disposition non plus que les
autres. Il n' use donc pas de moins d' artifices pour
la déguiser aux autres et à nous-mêmes. Et
c' estpourquoi on ne voit gueres de gens qui ne se
fassent honneur d' aimer la vérité, et qui avouent
franchement qu' ils ne sont pas bien-aises qu' on la
leur découvre. On s' offense de ce reproche autant que
d' aucun autre, et en un mot on voudroit avoir la
gloire d' aimer la vérité, et la satisfaction de ne
l' entendre jamais.

p31

Mais comme ces deux passions sont en quelque sorte incompatibles, on tâche de les accorder en donnant quelque chose à l' une et à l' autre. Il est vrai que comme c' est l' amour-propre qui fait ce partage, il le fait fort inégal. Car il met ordre qu' on ne nous dise jamais ces défauts essentiels, ausquels nous sommes attachés par une passion vive et agissante ; qu' on nous dissimule ceux qui nous attirent le mépris des hommes, et qui nous donneroient lieu de nous mépriser nous-mêmes, et de croire que c' est avec raison que les autres nous méprisent. Toute la liberté que nous donnons donc aux autres sur ce sujet, est de nous faire remarquer quelques petits défauts qui ne défigurent pas l' image que nous avons de nous-mêmes, et qui en laissent subsister toute la beauté.

Velut Si etc.

Ainsi nous souffrons qu' on dise ses sentimens d' un discours ou d' un écrit que nous aurons fait, qu' on y reprenne quelques expressions moins justes, quelque mauvaise cadence, quelque

p32

endroit negligé ; à condition neanmoins qu' on en ait estimé le dessein, les pensées, l' oeconomie, et les autres parties plus essentielles. Nous pardonnons de même à ceux qui nous avertissent de quelque manque d' égards, de ménagemens, et d' autres bagatelles de cette nature, pourvû qu' ils ne touchent point à nos principales passions, et que tout ce qu' ils remarquent en nous puisse subsister avec l' estime et l' approbation commune. C' est à ces conditions et à ce prix qu' on se resout quelquefois d' acheter la gloire, d' aimer la verité, et qu' on lui donne quelque entrée. Encore faut-il que l' amour-propre la lui ouvre, et qu' elle soit accompagnée de témoignages d' estime et d' affection pour n' être pas rejetée.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.1 CH.6

p33

en quoi consiste l' amour naturel que l' on dit que l' homme a pour la verité, et quel usage il en fait.
ce que l' on vient de dire suffit pour faire voir que

l' on étend un peu trop ces maximes communes, que les hommes aiment naturellement la vérité ; qu' ils ont une haine naturelle du mensonge, et qu' y ayant une infinité de gens qui veulent tromper les autres, il n' y en a point qui veulent être trompés ; puisqu' il paroît au-contraire que le monde n' est presque composé que d' aveugles volontaires, qui haïssent et fuient la lumière, et qui ne travaillent à rien davantage qu' à se tromper eux-mêmes, et s' entretenir dans l' illusion. Où est donc cet amour de la vérité dont on nous flatte, et quelle haine du mensonge peut-on trouver dans les hommes qui ne cherchent que le mensonge, selon l' écriture ?
On pourroit dire néanmoins que

p34

ces maximes ont lieu dans les choses indifférentes dans lesquelles les hommes ne prenant point d' intérêt, n' aiment point en effet à être trompés, et préfèrent la vérité au mensonge. Ce qui marque quelque amour naturel pour la vérité. Mais il est assez rare que cette inclination naturelle soit en liberté d' agir, et que l' esprit ne soit prévenu d' aucune passion qui la fasse pencher d' un côté plutôt que de l' autre. Il ne faut presque rien à l' amour-propre pour prendre parti. Il se fait des intérêts secrets dans les choses même où il ne paroît point en avoir. Les moindres avances, les moindres engagements, les moindres vûes de plaire ou de déplaire suffisent pour ôter l' équilibre, et pour porter l' esprit à ne chercher des raisons que d' un côté. Combien y en a-t-il, par exemple, qui n' ont point d' autres raisons de demeurer dans un sentiment, sinon qu' il faudroit quelque peine à examiner les raisons contraires ? Ils fuient le travail de s' instruire, parcequ' il est pénible : ils veulent juger et décider, parcequ' ils veulent paroître savans ; et pour satisfaire tout ensemble ces deux inclinations,

p35

ils supposent sans autre examen, que ce qu' ils ont appris autre-fois est vrai. Taedio etc.
Mais le principal usage que nous faisons de cet amour de la vérité, est de nous persuader que ce que nous aimons est vrai. Car si nous voulons nous faire justice, nous reconnoissons que nous n' aimons pas les choses, parcequ' elles sont vraies ; mais que nous

les croyons vraies, parceque nous les aimons. Notre volonté s' attache aux objets indépendamment de leur verité, et par le seul rapport avec ses inclinations.

Mais parcequ' elle n' en pourroit jouir si elle les regardoit comme faux, elle fait ensorte d' y ajoûter l' idée de la verité pour s' y attacher plus sûrement : Quicumque etc.

Ainsi l' on peut dire que nous aimons la verité en general comme le bien en general. Car comme nous ne saurions rien aimer qu' en le croyant bien ; nous ne saurions de même rien aimer qu' en le croyant vrai. Mais l' amour-propre sait bien allier ces inclinations generales avec ses passions particulieres ;

p36

comme il nous fait croire que ce que nous aimons est un bien, il nous fait croire de même que ce que nous aimons est vrai ; c' est-à-dire, que ne pouvant aimer le mensonge sous son visage naturel, et aimant en effet plusieurs objets faux et trompeurs, il trouve moyen de les revêtir de l' image de la verité.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.1 CH.7

que le précepte connois-toi toi-même, vient plutôt de l' impatience des hommes à l' égard des défauts des autres, que d' un desir sincere de se connoître eux-mêmes.

cette aversion si constante et si uniforme qui se trouve parmi les hommes pour les verités qui les découvrent à eux-mêmes, et cette inclination si generale à éviter la vûe de leurs défauts comme leur plus grand malheur, donnent aussi sujet de croire que cette maxime commune qui les rappelle à eux-mêmes, et qui leur ordonne de se connoître, Nosce etc.,

p37

n' est pas formée sur une lumiere commune, qui leur persuade que cette connoissance est un bien pour eux, et qui la leur fasse desirer ; mais qu' elle pourroit bien avoir sa source dans la malignité du coeur de chacun en particulier, qui se sentant incommodé de la vanité et de l' injustice qu' il remarque dans les autres, leur ordonne de desirer et de rechercher pour eux cette connoissance qu' il ne cherche et ne desire pas pour soi.

Cette pensée est d' autant plus vraisemblable, que rien ne nous choque tant dans les défauts que nous remarquons dans les autres, que l' aveuglement où l' on voit qu' ils sont à l' égard d' eux-mêmes. Qu' y a-t-il de plus incommode qu' un homme vain qui n' est occupé que de lui, et qui voudroit qu' on ne s' appliquât qu' à lui, qui s' admire continuellement, et qui s' imagine que les autres en font de même, ou qu' ils ont grand tort de ne le pas faire ? Et qui est-ce qui ne se sent pas tenté de dire à des gens ainsi faits, qu' ils feroient bien de travailler à se connoître eux-mêmes, pour se détromper de l' illusion où ils sont ?
Nosce Teipsum.

p38

Le monde est plein de gens qui remarquent les défauts des autres avec un discernement admirable, qui ne leur pardonnent rien, et qui étant sujets aux mêmes ou à de plus grands défauts qu' eux, n' y font pas la moindre reflexion. Les personnes les plus vaines ne laissent pas de se moquer de la vanité des autres. Les plus trompés se rient de ceux qu' ils croient trompés. Les plus injustes reprochent aux autres leur injustice. Les plus aigres font des leçons de douceur. Les plus prévenus parlent avec force contre les préventions. Les plus opiniâtres sont les premiers à accuser les autres d' opiniâtreté. Il est bien difficile qu' on n' ait pas envie d' avertir ces sortes de gens qu' ils feroient bien de se dire à eux-mêmes ce qu' ils disent des autres, et de se reconnoître dans les portraits qu' ils en font.
Nosce Teipsum.
Quand on voit de même ces ambitieux qui entassent entreprises sur entreprises, qui forment des desseins auxquels plusieurs vies ne suffiroient pas, qui troublent par leurs caprices le repos des autres et le leur propre,

p39

qui ne songent jamais à leur mort qui les menace à tout moment, qui s' imaginent que les autres hommes ne vivent que pour eux, qui devorent avec une avidité insatiable les biens des autres ; qui est-ce qui ne se sent pas porté à les rappeler à la connoissance de leur condition fragile, mortelle, et à les faire souvenir qu' ils sont hommes ?
On sent les mêmes mouvemens dans une infinité d' autres

rencontres, comme quand on voit des gens qui faute de se connoître entreprennent des choses infiniment au-dessus d' eux, et dans lesquelles ils ne sauroient reüssir ; qui veulent tout faire, parcequ' ils se jugent capables de tout, et qui gâtent tout par leur peu d' habileté ; qui font gloire de ne prendre conseil de personne ; qui se prennent aux autres du mauvais succès qu' ils ont attiré par leur imprudence. Enfin comme l' ignorance de soi-même se trouve presque dans tous les vices, et que c' est même ce qui nous y choque le plus, on seroit à tout moment porté à tirer les gens de leur illusion, en leur apprenant à se connoître, si

p40

ce mouvement n' étoit retenu par des mouvemens plus puissans.

On a droit de conclure, ce me semble, de ce que je viens de dire, que ce précepte, *connois-toi toi-même*, dans la bouche de ceux qui n' ont agi que par l' amour-propre, étoit plutôt l' effet d' un mouvement d' impatience et de chagrin excité par les défauts qu' ils voyoient dans les autres, que d' une vûe claire de la nécessité de cette connoissance pour chaque homme en particulier et pour son propre bien. Nous voudrions que les autres se connussent eux-mêmes, afin qu' ils agissent d' une maniere moins choquante à notre égard : nous ne voulons pas nous connoître pour ne pas voir en nous ce qui nous y choqueroit, et pour ne nous pas sentir obligés de travailler à corriger des défauts dans lesquels nous sommes bien-aises de demeurer. Nous trouvons moyen de nous consoler dans notre propre illusion, en n' attachant notre pensée qu' à certains objets, et en nous cachant les autres. Mais nous trouvons l' illusion des autres ridicule, parceque nous voyons en eux ce qu' ils n' y veulent

p41

pas voir, et que nous jouissons de tout le spectacle des jugemens que l' on fait d' eux, dont ils ne voient qu' une partie. On ne laisse pas pourtant d' envier souvent la condition de ces personnes trompées, et de souhaiter leur place ; mais c' est en s' imaginant que si on y étoit, on éviteroit les défauts qu' on voit en eux, et qu' on se procureroit tout ce qui leur manque. Et je ne sai si on la voudroit, à condition

de vivre dans la même illusion où l' on les voit. Car les hommes ont encore assez de lumière pour ne pas croire les autres heureux par la possession d' un faux bien, et ils ne sont capables d' y mettre leur bonheur qu' en éloignant d' eux la pensée qu' il soit faux, et en le prenant pour véritable.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.1 CH.8

p42

que nous ne trouvons point dans la nature corrompue de motifs bien pressans de desirer de nous connoître ; mais que la foi nous en fournit de très-grands et de très-solides.

notre esprit n' est pas si aveugle, qu' après avoir rappelé les autres par chagrin à la connoissance d' eux-mêmes, il n' en puisse conclure en general, qu' il seroit utile que chacun s' appliquât ce précepte en le donnant aux autres. On est même bien-aise de s' honorer en faisant semblant de se comprendre dans les avis qu' on donne aux autres. Mais ces applications froides et speculatives sont encore bien éloignées d' un desir effectif de travailler à acquerir cette connoissance. Et après tout, les raisons humaines qui nous y peuvent porter ne sont gueres capables de nous faire surmonter l' éloignement naturel que nous en avons. Quiconque ne se regarde que par rapport à la vie présente

p43

est malheureux, soit qu' il se connoisse, ou qu' il ne se connoisse pas. Il l' est plus réellement en ne se connoissant pas, mais il sent plus son malheur en se connoissant ; et le sensible l' emporte d' ordinaire sur le réel parcequ' il fait impression sur les sens, au-lieu que les réalités insensibles n' agissent que sur la raison. Or la raison lorsqu' elle combat les inclinations de l' amour-propre, n' est pas d' un grand usage dans la conduite de la vie : et après tout, la mort qui met fin à toute l' imprudence et à toute la sagesse des hommes, rend l' avantage de l' une au-dessus de l' autre si peu considerable, qu' elle ôte l' envie de le rechercher avec ardeur : ce qui fait dire à Salomon pour exprimer ce sentiment humain, qu' il a dit en lui-même : *si je dois mourir, que me*

servira de m' être appliqué à la sagesse ? tout avantage qui ne regarde que la vie présente, ne vaut presque pas la peine qu' on travaille à l' acquérir, parceque cette vie n' est qu' un instant qui ne merite pas qu' on en délibere. Nous ne trouverons donc point dans notre propre nature ni d' inclination

p44

qui la porte à s' appliquer à la connoissance de soi-même, ni de motifs bien puissans qui la lui fassent desirer. Mais si nous y joignons les lumieres de la foi, la necessité de ce devoir nous paroîtra si pressante, qu' on aura peine à comprendre qu' il y ait des chrétiens qui veulent bien vivre dans l' ignorance d' eux-mêmes et de leur état. Car cette foi nous apprend, que c' est en vain que nous fuyons de nous connoître, que cette vûe nous est inévitable, puisque Dieu ouvrira les yeux à tous les hommes pour se voir tels qu' ils sont ; mais avec cette horrible difference, que ceux qui n' auront pas voulu se connoître dans ce monde ici, se verront malgré eux dans toute l' éternité d' une vûe qui les comblera de rage et de desespoir ; au-lieu que ceux qui n' auront pas évité de se voir en cette vie, et qui auront travaillé par ce moyen à détruire en eux ce qui déplaît à Dieu, ne verront plus rien en eux pour jamais qui ne leur cause de la joie, ou plutôt ils s' oublieront heureusement pour toute l' éternité ; parcequ' ils ne verront plus que Dieu en

eux et dans toutes les creatures. Nous n' avons qu' à choisir, ou de travailler à nous connoître en ce monde, ou d' être à jamais notre propre supplice, en éprouvant l' effet de cette terrible menace que Dieu fait à tous les méchans : *Arguam Te* etc. Qui peut concevoir quel sera le desespoir d' une ame malheureuse, qui après avoir fui toute sa vie de se voir et de se connoître, sera tout-d' un-coup attachée et colée à cet objet pour toute l' éternité, sans esperance de s' en pouvoir jamais détourner un seul moment, qui aura continuellement devant les yeux tous ses crimes, sans pouvoir ni les détruire, ni s' empêcher de les voir ? C' est la punition inévitable de cet oubli volontaire de soi-même. Il faut ou travailler sincerement à se connoître durant cette vie, ou se connoître éternellement en l' autre de cette horrible maniere. Il n' y a point de milieu. La raison ni la foi n' ont sans doute pas de peine à

prendre parti ; mais comme nous sommes portés à cet oubli par un poids très-violent

p46

et qui entraîne presque tout le monde, il est utile de fortifier sa foi, et de soutenir sa raison par toutes les considerations qui nous découvrent les avantages de cette connoissance ; comme sont celles que nous marquerons ici.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.1 CH.9

de quelle sorte la connoissance de soi-même produit toutes les vertus.

comme l' ignorance de soi-même est la source de tous les vices, on peut dire que la connoissance de soi-même est le fondement de toutes les vertus. Et il ne faut que considerer la nature de chaque vertu pour en être persuadé. Quel moyen, par exemple, d' être veritablement humble sans se connoître soi-même ; ou plutôt qu' est-ce que l' humilité qu' une connoissance de ses pechés, de ses miseres et de son neant, qui fait que l' on est vil à ses propres yeux, et que l' on se juge digne de toutes sortes d' abaissemens ? C' est la définition qu' en

p47

donne Saint Bernard : Humilitas Virtus etc. Et Saint Augustin de même reduit cette vertu à se connoître soi-même : Tota Humilitas etc. La vûe de nos defauts est donc le fondement de l' humilité, et c' est en même-temps ce qui la conserve. On la perd bien-tôt quand on ne regarde que ses vertus, soit veritables, soit fausses. étrange état de l' ame de l' homme à qui les maladies mêmes sont necessaires pour ne point mourir ! Elle est presque vuide de tout bien, et elle ne sauroit voir le peu qui lui en reste sans être en danger de le perdre.

Mais la connoissance de nous-mêmes ne nous humilie pas simplement à l' égard de Dieu, elle nous empêche aussi de nous élever au-dessus du prochain, n' y ayant que l' oubli de nous-mêmes qui nous le puisse faire mépriser. Un malade n' insulte jamais à un autre malade qu' en oubliant sa maladie propre, et comme on est toujours plein de douceurs envers soi-même, on ne traite les autres avec aigreur, qu' en se distinguant

d' eux. Et c' est ce

p48

que la connoissance de nous-mêmes ne nous permet pas de faire, puisqu' elle nous découvre toûjours en nous, ou les mêmes défauts, ou la racine des mêmes défauts, et qu' elle nous fait sentir le poids qui nous y porteroit, si la grace de Dieu ne les retenoit.

C' estpourquoi l' apôtre en nous recommandant de reprendre avec douceur ceux qui pechent, In Spiritu Lenitatis, nous rappelle à la connoissance de notre fragilité, et du danger où nous sommes à tout moment de tomber, Ne etc. Voilà la source de la douceur et de l' humilité envers le prochain.

L' homme est si foible et si vain, qu' il est également porté à l' orgueil par la vûe des vertus qu' il croit avoir, et par celle des défauts qu' il remarque dans les autres. Par l' une il s' élève au-dessus d' eux. Par l' autre il les rabaisse au-dessous de soi. Mais la connoissance de soi-même le préserve de l' un et de l' autre ; et en lui mettant ses propres défauts devant les yeux, elle étouffe d' une part la complaisance qu' il pouvoit avoir dans ses vertus, et elle le rend de l' autre plus indulgent

p49

aux défauts d' autrui. Ainsi elle le tient au-moins au niveau des autres hommes : elle lui apprend à les supporter comme il veut être supporté d' eux, et elle fait ainsi en quelque maniere un bon usage de l' amour-propre.

Il est aussi facile de comprendre que l' oubli de soi-même produit la dureté, et que par un effet contraire la connoissance de soi même doit produire la pitié. Car il y a dans les sentimens de compassion que nous avons pour les autres, quelque reflexion secrette sur nous-mêmes, par laquelle nous nous regardons ou comme ayant souffert les mêmes maux, ou comme les pouvant souffrir.

Non Ignara etc.

Et c' est ce qui fait que ces gens qui se croient au-dessus de tout, et qui s' imaginent que les maux dont les autres sont affligés ne sauroient venir jusqu' à eux, sont d' ordinaire impitoyables, parcequ' ils ne font pas sur eux-mêmes ces sortes de reflexions qui attendrissent le coeur à la vûe des maux d' autrui.

Il en est de même de la plupart des injustices que l'on fait aux autres. Elles ne viennent d'ordinaire que d'un aveuglement qui fait que l'on ne se donne jamais le tort, et que se croyant exempt de tous défauts, on rejette la faute de tout sur les autres. Ainsi rien ne contribue tant à nous rendre justes et équitables envers les autres que la connaissance de nous-mêmes. C'est ce qui nous fait découvrir dans le fond de nos cœurs l'impression de la loi naturelle qui nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent. C'est ce qui dissipe tous les nuages dont l'amour-propre obscurcit cette règle dans les rencontres où il est intéressé. C'est ce qui nous empêche même de nous plaindre avec aigreur des jugemens désavantageux que l'on forme de nous, et des injustices qu'on nous peut faire, en nous convainquant que nous traitons souvent de même les autres sans y prendre-garde. Enfin c'est ce qui reprime l'insolence et la fierté des hommes, en leur mettant une image vive de leurs misères devant les yeux, et qui détruit ainsi la

cause la plus ordinaire des injustices qu'ils font aux autres. La vûe de nos défauts ne reprime pas seulement notre orgueil, elle reprime aussi toutes les suites de l'orgueil, et toutes les passions où il se mêle ; et comme il y en a peu dont il ne soit la source, il y en a peu aussi dont cette vûe ne soit le remède. Un homme qui se connoît bien n'est gueres jaloux, parcequ'il est convaincu qu'il ne mérite rien, et qu'ainsi il ne croit pas que l'honneur que l'on rend aux autres lui soit dû. Il n'est ni aigre ni vindicatif, parceque le peu d'estime qu'il a de lui-même lui fait compter pour peu les offenses qu'on lui fait. Il ne sauroit haïr personne, parcequ'il ne peut se haïr soi-même, et qu'il ne voit rien néanmoins dans les autres qu'il ne reconnoisse en soi en quelque degré. Il est peu ambitieux, et il ne sauroit former de desseins pour s'élever dans le monde, parceque ces desseins ne naissent que de ce qu'on croit mériter le rang où l'on aspire, et que l'on s' imagine avoir plus d'adresse et

d'industrie que les autres pour y parvenir. Or un homme qui se connoît bien, ne se flatte pas de ces pensées.

Il ne conçoit point d'ailleurs cette élévation comme un fort grand bien. Il sent que ses passions le peuvent rendre très-malheureux en quelque état qu'il soit. Que sa cupidité se déborderoit davantage si elle avoit plus de moyen de se satisfaire ; et dans l'incertitude où il est si ce seroit un bien ou un mal pour lui, il conclut aisément à se tenir dans la place où il se trouve.

Cette pauvreté dont Jesus-Christ a fait la premiere des beatitudes, et qui est louée en tant d'endroits de l'écriture, n'est même autre chose qu'une humble connoissance de soi-même. Car pour être pauvre en cette maniere, il faut connoître qu'on l'est, et pouvoir dire avec le prophete : Ego Vir etc. ; c'est-à-dire, que nous devons connoître en nous ou la privation des biens que nous n'avons pas, ou la privation de tout droit aux biens que nous tenons de la liberalité de Dieu : ce qui

renferme une entiere connoissance de nous-mêmes. Il est aisé de comprendre comment cette connoissance contribue à nous rendre plus patiens à l'égard des maux qui sont purement d'opinion ; comme les jugemens peu favorables qu'on fait de nous, les calomnies et les médisances. Car il est clair qu'elle en doit diminuer le sentiment par la vûe qu'elle nous donne de notre misere effective, qui est encore beaucoup plus grande que tout ce que les hommes en peuvent dire. Mais on ne voit pas d'abord à quoi peut servir de connoître ses miseres et ses defauts pour être plus patient dans les maux exterieurs, dans les pertes, dans les disgraces, dans les maladies, dans les douleurs. L'on pourroit croire même que ce seroit un nouveau poids qui ne seroit propre qu'à accabler l'ame par la tristesse et le desespoir. Cela n'est pas néanmoins, et si cette vûe de nos defauts est un poids, c'est un poids qui soulage celui de toutes les autres afflictions ; parcequ'il nous découvre qu'elles sont justes, qu'elles sont proportionnées à nos maux interieurs,

et qu'elles y peuvent servir de remède : elle nous convainc que la prospérité ne nous auroit pas été moins dangereuse que l'adversité ; et en nous donnant lieu de faire réflexion sur tout ce qui nous est arrivé dans notre vie, de bien et de mal, elle nous fait voir que nous avons encore plus abusé des biens que des maux, et que nous en sommes ainsi plus chargés aux yeux de Dieu.

La prudence dépend tellement de la connoissance de soi-même, qu'on ne fait gueres de fautes d'imprudence, que parcequ'on ne se connoît pas assez. Car la plupart des entreprises mal concertées et des desseins teméraires viennent de la présomption de ceux qui les forment ; et cette présomption vient de l'aveuglement où ils sont à l'égard d'eux-mêmes. Il n'y a rien de plus ordinaire que ces imprudences dans les actions particulieres, et elles naissent toutes, pour l'ordinaire, de la principale action de la vie, qui est le choix de l'état et de l'emploi où chacun la doit passer. Car c'est en quoi l'ignorance de nous-mêmes nous fait faire de plus grandes fautes.

p55

Il n'y a point de personne si disgraciée de la nature, qui ne pût trouver dans l'ordre du monde une place proportionnée aux forces de son esprit et de son corps ; mais le peu de connoissance que l'on a de soi-même est cause que la plupart des gens font un mauvais choix. Qu'on fasse réflexion sur ceux qui remplissent les charges et les emplois du monde, et sur le lieu qu'ils occupent, et l'on trouvera que presque personne n'est bien placé. Combien y a-t-il de gens qui n'ayant que des bras et point de tête, choisissent des emplois qui auroient besoin de tête et non de bras ? Combien y en a-t-il qui n'étant nés que pour obeïr, et non pour conduire, occupent des places où il est besoin de conduire et non d'obeïr ? Combien y en a-t-il qui s'engagent dans des ministeres qui sont au-dessus de leur lumiere, de leur force et de leur vertu ? Et combien peu s'en retirent par la connoissance de leur incapacité ? Chacun se croit capable de tout, et ne borne ses prétentions que par l'impuissance où il se trouve de s'élever plus haut. C'est la source la plus commune

p56

des desordres du monde, et des maux de l' église et des états, et même de chaque particulier. Car il est impossible qu' une personne mal placée, et qui n' a pas les qualités necessaires pour s' acquitter d' un emploi où elle s' est engagée, n' y fasse une infinité de fautes ; et ces fautes qui sont des suites de sa temerité et de sa présomption, la rendent pour l' ordinaire ridicule dans ce monde, et malheureuse pour jamais en l' autre.

Ainsi l' on peut dire avec verité que la connoissance de soi-même peut suppléer au defaut de tous les talens, et que le seul defaut de cette connoissance rend au-contraire tous les talens inutiles, dangereux et pernicieux à celui qui les a. Ce n' est pas un grand mal de n' avoir ni memoire, ni intelligence, ni conduite, ni science, ni industrie, ni habileté, pourvû qu' on le connoisse ; que l' on emprunte d' autrui ce que l' on n' a pas, et que l' on n' entreprenne rien qui ait besoin des qualités que l' on n' a pas reçûes de Dieu. Un homme qui auroit tous ces defauts, en ne s' appliquant qu' à ce qui lui est proportionné, ne laisseroit

p57

pas d' être estimable, puisqu' il pourroit devenir saint, et qu' il seroit souvent plus agreable à Dieu que ceux qui auroient toutes les qualités dont il manqueroit. Il n' en seroit privé même que pour un moment, c' est-à-dire, pour la vie présente, et il auroit autant de droit que personne d' esperer d' en être bien partagé dans l' autre vie. Mais que l' on suppose en un homme tant de talens et tant de lumiere qu' on voudra, s' il ne se connoît avec cela dans ses defauts et dans ses foiblesses, toutes ses qualités ne lui seront qu' une occasion de chute et de ruine, souvent même dès ce monde. Il ne saura pas mesurer ses entreprises à ses forces ; il entrera dans des engagemens temeraires, et la présomption qui n' a point de bornes, quand elle n' est point retenue par le frein de la connoissance de soi-même, l' emportera à des excès dangereux.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.1 CH.10

p58

raisons generales qui nous doivent faire desirer la connoissance de nous-mêmes. Mort du peché toujours accompagnée de l' ignorance de nôtre état. adresse des hommes à se le déguiser en corrompant les regles de la morale.

on peut ajoûter à ces raisons particulieres qui nous doivent faire desirer de nous connoître, cette raison generale, qui doit faire encore plus d' impression sur notre esprit, et lui donner plus d' horreur de cet aveuglement, que comme la punition commune des reprovés dans l' autre vie sera de se voir eux-mêmes ; le caractere general des reprovés en celle-ci est de ne se voir point : de sorte qu' il est également vrai que l' on n' entre dans le ciel qu' en se connoissant, et dans l' enfer qu' en ne se connoissant pas. La mort du peché qui est la cause de la mort éternelle, est toûjours accompagnée

p59

d' un sommeil malheureux, qui nous prive de la connoissance de notre état. Et c' estpourquoi le prophete demandoit à Dieu avec instance, *qu' il éclairât ses yeux, afin qu' il ne s' endormît pas dans la mort*, parcequ' il savoit bien que cette mort étoit inséparable de ce sommeil, et que pourvû qu' il ne dormît pas, il ne mourroit point. Illumina etc. L' état où le peché réduit l' homme est si horrible, qu' il ne le pourroit souffrir s' il le voyoit : et ainsi les hommes que le plaisir y attire, trouvent moyen de se le déguiser à eux-mêmes par mille adresses qu' ils sont malheureusement ingenieux à trouver.

L' une des plus criminelles, et neanmoins des plus communes, est celle par laquelle les hommes étouffent en eux-mêmes la lumiere qui condanne leurs déreglemens, en les justifiant à leurs propres yeux par de fausses regles qui les autorisent. C' est la source de tant d' erreurs dans la morale, et de tant de maximes corrompues que l' on a toûjours tâché d' introduire dans l' église, et principalement en

p60

ces derniers temps. Car les hommes ne voulant pas rendre leurs actions conformes aux loix de Dieu, ont tâché de rendre les loix de Dieu conformes à leurs actions. Au-lieu de redresser leurs inclinations

corrompues, selon la rectitude de cette regle divine, ils ont tâché de courber la regle même pour l' ajuster avec leurs inclinations. Ils ne veulent pas seulement suivre leurs interêts et leurs passions, mais ils veulent aussi être approuvés en suivant leurs interêts et leurs passions, et ils ne peuvent souffrir que leur conscience leur reproche d' être injustes. Ainsi ne trouvant pas leur compte dans les maximes toutes pures que Dieu nous a données pour notre conduite, s' ils les laissoient dans leur pureté, ils ont tâché de les alterer pour y trouver cette approbation qu' ils cherchent, et appaiser par là le trouble de leur conscience qui les inquiete. C' est ainsi qu' à la faveur de ces fausses lumieres, qu' ils sont bien-aises de prendre pour veritables, ils s' établissent dans cette paix et ce repos malheureux, qui est proprement le sommeil dont le prophete demandoit

p61

à Dieu d' être préservé par les rayons de la veritable lumiere. Que s' ils ne peuvent reüssir à se cacher entierement cette lumiere qui les condanne, ils ont recours à d' autres moyens pour en affoiblir l' effet et pour arrêter l' impression qu' elle seroit capable de faire sur eux. Quelquefois en laissant subsister la loi, ils se contentent de n' y penser pas, en n' y comparant jamais leurs actions, et en ne les regardant que par d' autres faces qui ne leur representent point ce qu' elles ont de defectueux. S' ils ne peuvent étouffer entierement la vûe de cette opposition qu' elles ont aux loix de Dieu, ils en affoiblissent et en diminuent l' idée en se joignant avec une infinité de gens qu' elles condamnent aussi-bien qu' eux, comme si cette foule de criminels étoit capable de les défendre contre Dieu. Enfin s' ils ne se déguisent pas les loix de Dieu, ils se déguisent eux-mêmes à eux-mêmes. Ils s' attribuent des motifs et des intentions qu' ils n' ont pas ; et ne veulent pas voir celles qu' ils ont. Ainsi en portant un faux jugement de leurs actions, ils se justifient à eux-mêmes

p62

durant toute leur vie par le moyen de cette illusion volontaire. Voilà le sommeil dont il faut demander d' être préservé et que tout homme de bien doit se

resoudre à combattre toute sa vie en tâchant de se connoître soi-même, et en embrassant tous les moyens qui y peuvent aider, et que nous allons voir dans la seconde partie de ce traité.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.2 CH.1

p63

l' inclination que le peché donne à ne se pas connoître, n' est pas détruite entierement par le desir que la grace nous donne de nous connoître. combien la haine que nous avons pour la verité nous doit humilier.

on n' a prétendu dans la premiere partie de ce traité, que d' inspirer le desir de se connoître soi-même. On suppose dans celle-ci ce desir tout formé, et joint à une resolution sincere de travailler à acquerir cette connoissance. Il ne s' agit donc plus que de mettre ceux qui

p64

sont bien disposés dans la voie qui y conduit, et de leur ouvrir les moyens les plus propres pour y parvenir ; et ce que l' on leur peut dire d' abord, c' est que ce desir en est un des principaux, et qu' il suffiroit même pour produire cet effet, s' il étoit plein et entier. Car il y a cela de different entre la connoissance de soi-même et celle des objets qui sont hors de nous, qu' on peut ignorer ces objets, quelque desir qu' on ait de les connoître ; mais ce qui fait qu' on ne se connoît pas, c' est qu' on ne le desire pas pleinement, et qu' on nourrit dans le fond de son coeur un éloignement secret de la verité. C' est ce qui s' oppose en nous à la lumiere de Dieu, et l' empêche de penetrer nos esprits. Sans cela elle nous feroit voir clair dans tous les replis de notre coeur ; elle nous avertiroit de toutes nos chutes, et nous n' aurions besoin pour nous connoître parfaitement, que de nous exposer à ses rayons. On a déjà fait voir que cette malheureuse inclination étoit devenue naturelle à l' homme depuis le peché ;

p65

et il faut ajouter ici que la grace ne la détruit jamais entièrement, et que quelque desir qu' elle nous inspire de ne nous pas aveugler nous-mêmes, il reste toujours, pour le dire ainsi, dans le fond du vieil homme une pente vers cet aveuglement volontaire, qui est marquée par ces paroles de Jesus-Christ : *que tout homme qui fait mal, etc.* car comme il n' y a personne qui n' ait du penchant au mal, il n' y a personne qui n' ait quelque aversion pour la lumiere qui lui découvre ce mal qu' il aime.

Mais aussi comme l' inclination au mal que le peché a imprimée dans nos ames, n' empêche pas que Dieu n' y imprime par sa grace une inclination contraire, qui nous porte au bien et à la justice ; cet éloignement naturel que nous avons de la verité n' empêche pas aussi l' esprit de Dieu de nous inspirer une pente contraire, qui nous fait aimer et chercher la verité.

Nous

p66

sommes seulement obligés de reconnoître que notre coeur est partagé, que nous n' aimons pas pleinement la verité, qu' il y a en nous deux poids et deux pentes opposées : de sorte que si nous avons sujet de rendre graces à Dieu de ce qu' il nous a donné quelque amour de sa verité, nous avons aussi sujet de nous humilier en nous regardant selon cette autre inclination, comme ennemis de cette même verité.

Il n' y a rien qui fasse mieux comprendre la grandeur du dérèglement de l' homme, que la vûe de cette pente malheureuse que nous sentons en nous. Car Dieu étant la verité, la lumiere, la justice ; haïr la lumiere, la verité, la justice, c' est haïr Dieu même.

Cependant l' homme les hait. Il voudroit que cette verité ne fût point, que cette lumiere fût éteinte, que cette justice fût abolie, c' est-à-dire, qu' il voudroit que Dieu ne fût point. Il en souhaite l' aneantissement, et ne pouvant reüssir à le détruire dans son être propre, il le détruit autant qu' il peut pour soi-même, en fermant les yeux à la lumiere de sa verité.

p67

Miserables hommes, dit Saint Augustin, vous voulez être méchants ; et voyant que la verité vous condanne, vous voudriez qu' elle ne fût pas ce qu' elle

est, au-lieu de cesser de vouloir être ce que vous êtes, et de faire aussi en sorte qu' elle puisse subsister sans vous condanner ! O Miseros etc.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.2 CH.2

qu' on peut juger combien l' amour que nous avons pour la verité est encore foible, en le comparant aux autres passions.

voilà l' état dans lequel non seulement nous sommes nés, mais où nous sommes encore engagés en partie, et dont nous devons tâcher de sortir en diminuant autant qu' il nous sera possible cette aversion naturelle

p68

que nous avons pour la verité, et en travaillant à faire croître en nous ce que Dieu nous a donné d' amour pour elle. Et il est bon pour nous exciter davantage à ce travail, de nous convaincre nous-mêmes de la foiblesse de cet amour. Nous le pouvons facilement en considerant combien un amour plein et sincere pour quelque objet, comme celui qu' un avare a pour l' argent, est different de l' amour que nous avons, ou que nous nous flattons d' avoir pour la verité.

Le coeur d' un avare, par exemple, sent un penchant continuel du côté du gain : les moyens qu' on lui en donne y entrent toujours sans resistance, ils y sont toujours reçûs avec une joie sincere, sans opposition, et sans partage ; il ne faut point de ménagemens ni de temperamens étudiés pour les faire agréer. Toute personne est bien venue à les proposer, amis, ennemis, familiers, étrangers, inferieurs, égaux, superieurs : et bien loin qu' il conçoive de l' aigreur contre ceux qui lui font quelque ouverture pour augmenter son bien, ce seroit un moyen

p69

certain de l' adoucir s' il étoit aigri contr' eux. Il ne s' amuse point à chercher des raisons pour rejeter ces avis, il n' en prend jamais sujet d' examiner les defauts de ceux qui les donnent. Il ne pointille point sur les manieres, sur l' air, sur les intentions. Il cherche uniquement à s' éclaircir

de la verité de ce qu' on lui dit, et l' examinant de bonne-foi, il ne craint rien que de s' y tromper. Voilà la maniere dont nous devrions aimer la verité, et le modelle que le sage nous en propose, en nous ordonnant *de la chercher comme l' argent* ; et nous y pouvons voir que nous l' aimons si peu, et que nous la cherchons si imparfaitement, qu' on peut dire de nous tout le contraire de ce que nous avons dit de cet avare.

Car notre coeur n' est presque jamais ouvert du côté que la verité se présente. Elle y trouve toûjours de la resistance, et n' y entre jamais sans violence et sans effort : et si quelquefois on la reçoit agreablement en apparence, c' est toûjours avec quelque chagrin interieur, de quelque joie superficielle qu' on le déguise. Personne

p70

n' est propre à nous la faire connoître, et l' amour-propre ne manque presque jamais de nous fournir des reproches contre tous ceux qui l' entreprennent. La rhetorique n' a point assez d' adresses ni de delicatesse pour nous l' insinuer sans nous blesser. Nous trouvons toûjours de l' excès dans les choses, des defauts dans l' air, dans les manieres, dans le temps. Et au-lieu d' appliquer sincerement notre esprit à l' examen de ce qu' on nous propose, nous ne l' appliquons qu' à une recherche inutile et maligne des defauts de ceux qui nous donnent ces avis. C' est le portrait de l' esprit et de la conduite de la plûpart des hommes. Les traits en sont plus marqués dans les uns que dans les autres, mais il y en a peu en qui il n' en paroisse quelques traces.

Ne nous flattons donc pas au-moins d' une vertu que nous n' avons pas, et gardons-nous bien de dire, comme font tant de gens, que nous ne desirons rien tant que de nous connoître nous-mêmes, et qu' on ne sauroit nous faire plus de plaisir que de nous y aider. Reconnoissons au-contre

p71

que ce seroit nous donner une louange qui surpasse l' homme. Et ainsi que le premier pas que nous ferons pour en sortir, soit d' avouer sincerement l' opposition que nous sentons en nous à la connoissance de nous-mêmes, et d' en gemir devant

Dieu comme d' un de nos plus grands maux.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.2 CH.3

qu' encore qu' il n' y ait que la lumiere de Dieu qui nous puisse faire connoître à nous-mêmes, cela n' exclut point l' application à acquerir cette connoissance. Deux connoissances de l' homme, l' une generale, l' autre particuliere. Defauts communs ne laissent pas de nous être propres. Description de l' état de l' homme après le peché.

le second pas qui n' est pas moins essentiel, est de reconnoître l' impuissance où nous sommes de reüssir dans cette recherche, sans le secours de la lumiere de Dieu. Car il n' y a que cette lumiere qui puisse dissiper les

p72

nuages dont notre coeur est couvert, et ce n' est que par elle que nous pouvons juger sainement de ce que nous y découvrons ; nos mouvemens étant bons ou mauvais, selon qu' ils sont conformes ou contraires à la verité qui en est la regle. Enfin il n' y a que Dieu qui nous puisse donner une connoissance de nous-mêmes qui soit temperée dans la juste proportion dont notre infirmité a besoin : celle que nous pouvons acquerir par des efforts purement humains étant quelquefois aussi dangereuse que l' ignorance même de notre état, parcequ' elle est capable de porter l' ame au découragement, et à une espece de desespoir ; au-lieu que celle que Dieu lui donne la soûtient en même-temps qu' elle la rabaisse, et ne l' abat jamais par la vûe de ses miseres, qu' elle ne la releve par la confiance en la misericorde de Dieu.

Mais cette persuasion ferme qu' on ne doit attendre cette connoissance si necessaire que de la pure grace de Dieu, n' exclut nullement les reflexions qu' il faut faire pour l' acquerir. Car la grace se cache souvent sous ces

p73

reflexions, et elle s' en sert pour faire entrer ses lumieres dans notre esprit. Il faut donc agir à l' égard de ce point si important de la vie chrétienne, comme à l' égard de tous les autres. C' est-à-dire qu' il faut demander à Dieu la connoissance de soi-même

comme ne dépendant que de lui seul, et qu' il faut travailler à l' acquerir, comme si elle ne dépendoit que de notre soin : et c' est dans cette vûe que nous donnerons ici quelques ouvertures qui peuvent aider dans cette recherche.

Il y a deux sortes de connoissances de l' homme, l' une generale, et l' autre particuliere. La premiere découvre ce qui convient à tous les hommes dans l' état du peché où ils sont nés ; l' autre nous apprend ce que nous avons ajoûté à cette corruption commune. Car quoiqu' elle soit la même dans tous par sa racine, elle prend néanmoins une infinité de diverses formes, selon que l' ame s' y abandonne plus ou moins, et que la concupiscence étant déterminée et excitée par les occasions et par les objets, se répand plus d' un côté que d' un autre :

p74

de sorte que par ce different mélange de déreglemens particuliers, il se forme autant de diverses maladies et de divers états qu' il y a d' ames differentes.

C' est sans doute à cette connoissance particuliere de notre état que nous devons tendre. Car il nous serviroit peu de contempler le portrait general de la corruption de l' homme, si nous ne nous en servions pour tracer le nôtre, puisqu' il s' agit de nous guerir en particulier, et non les hommes en general. Mais la connoissance de l' état commun des hommes ne laisse pas d' être très-utile, et elle comprend même la plus grande partie de cette connoissance particuliere que nous cherchons. Car ces defauts et ces vices pour être communs, ne laissent pas d' être les vices et les defauts de chacun de nous. Ils ne subsistent point en l' air, ni dans quelque être séparé de nous ; ils sont en nous, et ils nous rendent chacun aussi miserables que si nul autre ne les avoit. Cherchons donc une partie de ce que nous sommes dans la connoissance generale de l' homme corrompu ;

p75

et pour nous la représenter par quelque image, servons-nous de celle que l' écriture emploie pour exprimer celui de Jerusalem, en disant, que depuis la tête jusques aux pieds, il n' y avoit point en elle de partie saine : A Planta etc. Qu' on s' imagine donc une plaie universelle, ou plutôt un amas de

plaies, de pestes, de charbons, dont le corps d' un homme soit tout couvert ; qu' entre ces plaies il y en ait qui paroissent plus envenimées et plus enflammées, d' autres qui semblent comme amorties, et sans ardeur ; mais qu' elles ayent néanmoins cela de commun, qu' elles puissent toutes devenir mortelles, celles mêmes qui paroissent approcher de la guérison, se pouvant aigrir et enflammer de nouveau par diverses causes interieures et exterieures capables de produire cet effet, sans que cet homme ait aucun moyen ni aucune force pour l' empêcher. Voilà l' image de l' état où nous sommes nés, et de ce que nous sommes par la nature. L' amour de nous-mêmes qui est le centre et la source de toutes nos maladies,

p76

nous donne une inclination violente pour les plaisirs, pour l' élévation, et pour tout ce qui nourrit notre curiosité, afin de remplir par là le vuide effroyable que la perte de notre bonheur véritable a causé dans notre coeur. Et cette inclination nous dispose à nous procurer ces trois objets de nos desirs par toutes sortes de voies, quelques injustes et quelques criminelles qu' elles soient.

Mais comme ces objets se diversifiant en mille manieres agissent plus ou moins sur notre imagination et sur nos sens, les mouvemens par lesquels notre ame s' y porte sont aussi fort differens. Et c' est ce qui fait la diversité de nos passions ; dont le divers assemblage et les divers degrés font la difference des humeurs et des dispositions particulieres des hommes. Les unes sont plus criminelles, les autres plus innocentes selon leurs objets. Les unes plus vives, les autres plus languissantes, selon la maniere dont elles s' y portent. Il y en a même qui paroissent tout-à-fait éteintes, parceque le coeur est dominé par une passion contraire. Et ce sont-là

p77

ces plaies sans feu et presque gueries dont nous parlions tout-à-l' heure. Mais il ne faut pas s' y fier absolument. Car jamais elles ne se referment si bien qu' elles ne puissent s' envenimer de nouveau. Quelque éloignement que nous ayons de certains vices, il reste pourtant toujours en nous assez de penchant pour nous y faire tomber, si Dieu permettoit que les pensées qui nous en peuvent détourner s' éloignassent

de notre esprit, que les objets qui nous y peuvent porter agissent vivement sur nous, et enfin qu' il se fît un amas de circonstances exterieures capables d' irriter notre concupiscence, et de la tourner de ce côté-là : ce qui a donné lieu à Saint Augustin d' établir cette belle regle : *que de tous les pechés que les hommes commettent, etc.* ainsi ne nous flattons jamais d' une entiere exemption d' aucun vice, ni d' un amortissement total d' aucune

p78

passion, et reconnoissons en nous cette malheureuse capacité de tous les crimes et de tous les déreglemens des hommes. Que cette vûe ne nous permette jamais de nous élever au-dessus de qui que ce soit : qu' elle nous rabaisse et nous humilie par tous les desordres et par tous les defauts que nous remarquerons dans les autres, puisqu' ils sont nôtres en quelque façon par la pente que nous y avons, et par l' impuissance où nous sommes de nous en garantir, si Dieu ne nous en préserve. Ainsi l' histoire des hommes, qui ne comprend presque que celle de leurs passions, de leurs foiblesses et de leurs desordres, deviendra en quelque sorte notre propre histoire ; et au-lieu qu' elle n' est pour la plûpart des gens qu' un divertissement assez vain, elle sera pour nous, si nous la considerons dans cet esprit, une instruction très-solide qui nous remettra sans cesse nos defauts devant les yeux, et qui nous fera reconnoître ou ce que nous sommes en effet, ou ce que nous pouvons devenir, si Dieu nous abandonne à nous-mêmes.
C' est par ces reflexions que nous

p79

devons faire sans cesse sur tout ce que l' on voit et que l' on apprend des déreglemens des hommes, qu' il faut tâcher de concevoir plus distinctement la corruption de notre nature. Car il ne suffit pas d' en avoir seulement une idée confuse et generale, comme celle que nous venons de tracer. Il faut en considerer en détail les diverses parties, et les effets qui en dépendent, et s' efforcer de connoître à fond l' injustice, la vanité, et la foiblesse de l' homme, le progrès et les effets de ses passions, en s' appliquant toûjours ces connoissances communes ; et

sans se contenter de reconnaître simplement que nous avons la racine et la source de ces défauts, tâcher de plus de découvrir ce que ces racines ont produit en nous, et jusqu' à quel point elles y sont vivantes.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.2 CH.4

p80

que pour se connoître soi-même il faut s' instruire des regles de la morale, tant de celles qui ne sont point contestées, que de celles qui le sont. de quelle sorte l' amour-propre élude les unes et les autres.

mais comme le desordre et l' injustice de l' homme ne sont que des privations de l' ordre où il devrait être, et de la justice à laquelle il doit demeurer attaché, il est clair qu' on ne les sauroit connoître comme il faut, sans connoître cet ordre et cette justice, c' est-à-dire les loix divines et éternelles, qui reglent les devoirs des hommes, et dont ils ne sauroient s' éloigner sans tomber dans le déreglement et dans l' injustice. Mais comme ce n' est pas ici le lieu d' en traiter à fond, et que c' est plutôt la matiere d' une morale toute entiere, que d' un petit écrit comme celui-ci ; l' on se contentera d' y proposer en general quelques avis pour

p81

éviter dans l' étude qu' il en faut faire toute sa vie, les égaremens volontaires et les illusions subtiles où l' aversion pour la verité nous engage sans que nous nous en appercevions, ou plutôt sans que notre esprit veuille avouer qu' il s' en aperçoit.

Entre les regles qui prescrivent les devoirs des hommes, et sur lesquelles ils seront jugés, il y en a de generally reconnues, comme, par exemple, que le meurtre, le vol, l' adultere, la fornication, le faux-témoignage sont des actions criminelles ; et d' autres au-contraire, sur lesquelles il y a quelque partage entre ceux qui se mêlent de décider ces sortes de questions.

Je ne prétens point par cette division ôter la certitude et l' évidence à ces regles contestées. Car je sai qu' il y en a quelques-unes qui ne sont pas moins claires ni moins certaines que les principes les

plus généralement reçûs de tous les hommes, et desquelles on ne peut douter que par un défaut d' application, ou par un aveuglement de passion et de malice. Je veux seulement marquer le fait, et

p82

distinguer les verités de morale en ces deux classes, par rapport, non à leur évidence réelle, mais à la disposition effective des hommes, qui ont reçû les unes unanimement, et qui se sont partagés à l' égard des autres.

Je mets même au rang de ces regles contestées, celles qui quoique peu attaquées par des écrits et des discours, le sont néanmoins par la pratique, et que bien des gens qui veulent passer pour mener une vie chrétienne, ne laissent pas de violer par leur conduite, sans cesser pour cela de trouver des confesseurs qui les tolerant, ou qui les approuvent, et sans perdre l' estime de personnes réglées et chrétiennes. Il y a, par exemple, assez peu de confesseurs qui voulussent autoriser par une décision formelle, le bal, la comedie, les romans, la maniere si peu modeste dont les femmes s' habillent présentement, l' usage que l' on fait communément des biens de l' église, la recherche des dignités ecclesiastiques. Cependant puisqu' on voit tant de gens qui ont quelque conscience, qui ne font nul scrupule de toutes ces choses, il faut

p83

qu' il y ait des confesseurs qui n' y trouvent rien à redire, et qui ne croient pas qu' on soit obligé de les quitter.

Quiconque desire de se connoître doit donc s' instruire et s' éclaircir de ces deux genres de verités, puisque c' est par là qu' il doit juger de soi-même et de son état. Et il est bien facile de le faire à l' égard des premieres : car il n' est besoin que de le vouloir serieusement. Elles sont exposées à tous ceux qui desirent de s' en informer. On les trouve par-tout. Mais s' il est aisé de les apprendre d' une maniere speculative, il ne l' est pas de s' en servir comme d' une lumiere pour découvrir le fond de son coeur, et pour juger de ses actions. Car l' amour-propre qui ne peut pas toujours empêcher qu' elles n' entrent dans notre memoire, fait en sorte d' ordinaire qu' elles y demeurent steriles, c' est-à-dire, qu' elles ne nous

servent jamais de regles : que nous n' y comparions
jamais nos actions : que nous n' en tirions jamais
les consequences les plus naturelles et les plus
certaines : qu' elles ne nous viennent dans l' esprit
que quand

p84

il s' agit d' en discourir ; et enfin que nous les
regardions à peu près, comme ces opinions des anciens
philosophes, que nous sommes bien-aises de garder en
dépôt dans notre memoire, comme des points de science
et d' érudition, mais par lesquels nous ne pensons
point à regler notre conduite.

Il faut considerer cette disposition de notre coeur
comme un de nos plus grands maux, puisqu' elle fait
que la verité qui en devoit être le remede, ne sert
qu' à les augmenter par le mauvais usage que nous
faisons de sa lumiere. Car ne nous étant donnée que
pour nous conduire, nous en devenons injustes
possesseurs dès-lors que nous ne nous en servons pas
pour cette fin. Nous devons donc faire toutes sortes
d' efforts pour remedier à ce mal ; et ainsi quelque
éloignement que nous sentions pour la verité, il
faut que nous nous forcions nous-mêmes d' en approcher,
et de nous en servir comme d' un flambeau pour
chercher dans les plus profonds replis de notre ame
tout ce qui peut y être contraire.

p85

Mais si l' amour-propre a assez d' adresse pour arrêter
dans la plûpart du monde l' effet des verités les plus
constantes, et dont on est le plus convaincu, il
élude encore bien plus facilement celles qui sont
combattues, ou par des opinions contraires
formellement soutenues, ou par une pratique opposée.
Car il fait, ou que les gens demeurant dans
l' incertitude et dans le doute ne laissent pas d' agir
comme s' ils étoient le plus assurés de ce qu' il faut
croire dans ce partage de sentimens ; ou qu' ils se
déterminent au parti qui favorise leurs inclinations,
par des raisons si frivoles, qu' ils auroient honte
de les dire si on les y obligeoit ; ou qu' ils suivent
aveuglément l' exemple des autres, sans qu' ils ayent
jamais examiné si cet exemple les mettoit en sûreté,
et s' ils en seroient quittes devant Dieu, en lui
alleguant qu' ils ont suivi le train commun ; et enfin
il sait si bien arrêter sur ce point leur curiosité,

qu' ils n' appréhendent rien tant que d' y voir trop clair.

Ce n' est point mon dessein de décider ici aucun des points que j' ai appelé

p86

contestés, parcequ' il se trouve des gens dans l' église qui les combattent, ou par leurs opinions, ou par leur pratique. Je dis seulement que ce repos où vivent ceux qui suivent des sentimens relâchés, sans les avoir jamais examinés serieusement, est visiblement déraisonnable, et qu' il ne peut venir que de la corruption de leur coeur, du desir secret qu' ils ont de n' être pas troublés dans la jouissance des objets de leurs passions par les remors de leur conscience, et enfin de la crainte d' être obligés de se condamner à l' égard du passé, et de changer de conduite à l' avenir. C' est-là ce qui étouffe leur crainte, et les empêche d' avoir, à l' égard de leur salut, les mêmes sentimens qu' ils éprouvent à l' égard de toutes les autres choses. Car si des medecins habiles leur disoient qu' une certaine viande est empoisonnée, ils se garderoient bien d' en manger avant que de s' être assurés que ces medecins se trompent. Si on leur donnoit avis qu' il y eût une entreprise formée contre leur vie, que le feu est à leur logis, ils ne se fieroient nullement aux discours de ceux

p87

qui leur diroient le contraire sans leur en apporter aucune preuve ; ils ne manqueroient point d' approfondir ces avis, et ils ne se tiendroient point en repos qu' ils ne se fussent parfaitement éclaircis de la verité. D' où vient donc que quand ils entendent dire que des personnes éclairées sont convaincues, que des choses qu' ils pratiquent ne sont nullement permises, qu' elles sont capables de les perdre, qu' elles sont condamnées par la loi de Dieu comme des crimes, ils en sont pourtant si peu émus, que tout est capable de les rassûrer ? D' où vient qu' ils ne prennent jamais la peine d' examiner à fond les raisons du sentiment qui ne leur est pas favorable, ni d' entretenir aucun de ceux qui en sont persuadés, mais qu' ils s' arrêtent à de certaines raisons superficielles, et que pourvû qu' ils se voient autorisés par une troupe de gens, dont ils estiment d' ailleurs très-peu la lumiere et la pieté, ils

s' imaginent n' avoir rien à craindre ? Qui ne voit que c' est leur passion qui suspend leur raison, et qui lui cache les plus communes regles du bon sens, qu' elle

p88

ne se pourroit empêcher de voir si elle n' étoit comme liée par le coeur qui apprehende d' être troublé dans ses inclinations ?

Ce que nous devons donc faire pour éviter un dérèglement si visible et si propre à nous jeter et à nous entretenir dans l' aveuglement, est d' établir par un principe inviolable de notre conduite, de ne suivre jamais dans la pratique aucune de ces opinions favorables aux inclinations de la nature, et qui sont condamnées par des gens-de-bien, à moins que d' être pleinement assurés que ces gens-de-bien se trompent, et sont dans un excès de severité. Autrement nous ne saurions nous exemter de temerité ; et l' imprudence que nous commettons en suivant une conduite si déraisonnable nous devoit être un préjugé que nous nous trompons même dans le fond, et que c' est l' aversion que nous avons pour la verité qui nous empêche de le reconnoître.

Ce ne seroit pas avoir peu avancé dans la connoissance de soi-même, que de s' être instruit des principales verités sur lesquelles on doit juger

p89

de ses actions et de son état. Mais il faut ajoûter à la connoissance des loix de Dieu, celle de sa grandeur, de sa bonté, des obligations infinies que nous lui avons, des droits qu' il a sur les hommes en qualité de createur et de redempteur. Il y faut ajoûter les suites necessaires du peché, et se regarder en qualité de pecheurs comme reduits au dernier degré de la bassesse et du neant : Vide, etc. : comme ayant mérité que toutes les creatures s' élèvent contre nous : comme étant indignes de tous les soulagemens, de toutes les consolations, de toutes les assistances que nous en recevons ; et enfin comme n' ayant aucun droit de nous plaindre d' aucun mauvais traitement, parcequ' il n' y en a point que nous ne meritions. Que si nous comparons ensuite ces sentimens que notre état exige de nous, avec ceux que nous avons effectivement, avec cette inclination violente à l' élévation, avec cette delicatesse et

cette sensibilité dans les plus petits maux et les plus légères injures, avec cette pente tyrannique à nous assujettir tous

p90

les hommes, et à rapporter tout à nous, il est impossible que nous ne soyons étonnés d'une disposition si monstrueuse, et si opposée à la raison et à la justice.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.2 CH.5

que pour se connoître il faut étudier ses inclinations bonnes et mauvaises.

quoique ces considérations soient utiles à tout le monde, elles sont néanmoins particulièrement propres à ceux qui reviennent à Dieu après de grands égaremens. Mais il y a une autre étude de soi-même beaucoup plus longue et plus difficile, et qui fait l'exercice des justes, même durant toute leur vie. Elle consiste à tâcher de connoître ses passions, ses humeurs, ses foiblesses, ses défauts, les déguisemens dont l'amour-propre se sert pour les couvrir et aux autres et à nous-mêmes, et les injustices secrètes où il nous engage. C'est à quoi chacun est obligé de s'appliquer

p91

avec soin, comme à un des principaux moyens de s'avancer dans la piété, et même de s'y maintenir. Car toutes les fautes des justes, et légères et importantes, ne viennent d'ordinaire que de ce qu'ils ne se connoissent pas assez, qu'ils ne se font point assez justice, et qu'ils se dissimulent à eux-mêmes une grande partie de leurs défauts. Il ne faut qu'être bien persuadé de l'importance de ce devoir, et s'appliquer à le pratiquer, pour découvrir d'abord en nous un grand nombre de défauts. Car il est certain que ce qui fait ordinairement que la plupart de nos fautes nous demeurent inconnues, c'est que si-tôt que nous en appercevons quelque une, nous en détournons la vûe comme d'un objet qui nous incommode, et qu'ainsi elles font peu d'impression sur notre esprit. Nous ne les regardons même que séparément, comme si nous n'avions que le défaut que nous sommes forcés de voir en ce moment-là. Tous

ceux que nous avons remarqués par le passé demeurent comme aneantis à nôtre égard. Nous ne comptons

p92

pour rien les habitudes et les inclinations qui en restent, et ne nous arrêtant ainsi qu' aux simples actions, et encore le plus legerement qu' il nous est possible, nous n' avons jamais lieu de former de nous une idée qui soit fort humiliante.

On ne sauroit faire aucun progrès dans l' étude de soi-même, qu' en corrigeant ce defaut, et en prenant une voie toute contraire, qui est de forcer son esprit à considerer ses fautes et ses imperfections avec une application serieuse, de les ajoûter les unes aux autres à mesure qu' on les découvre, de tâcher d' en penetrer la source, d' examiner les effets de ses passions, de ne s' imaginer pas facilement qu' elles soient détruites pour avoir été quelque temps sans action, et de se servir de cette image pour s' en humilier devant Dieu et devant les hommes. En un mot il faut agir à peu près dans cette étude, comme si on avoit entrepris de travailler toute sa vie à faire son portrait ; c' est-à-dire, qu' il faut y donner tous les jours quelque coup de pinceau, sans effacer ce qui en

p93

est déjà tracé. Ainsi on remarquera tantôt une passion, et tantôt une autre. On découvrira aujourd' hui une illusion de l' amour-propre, et une autre demain. Et par là nous formerons peu-à-peu un portrait si ressemblant, que nous pourrons voir à chaque moment tout ce que nous sommes ; de sorte que nous aurons sans cesse lieu de nous dire à nous-mêmes : voilà ce que je suis ; voilà ce que j' ai tant aimé, et dont je voudrois que tout le monde fît l' objet de son estime et de son affection.

On ne doit pas oublier dans cet amas de nos defauts ceux qui n' étant qu' exterieurs et involontaires, ne nous rendent pas proprement coupables devant Dieu : car ce sont ceux qui nous rabaissent souvent le plus à nos propres yeux, parceque nous sommes si vains, que nous jugeons ordinairement de nous-mêmes plutôt par rapport aux hommes, qu' à la verité. Et de plus ces defauts nous rendant incapables de certaines actions et de certains emplois, doivent avoir place dans les délibérations que nous faisons pour entrer,

ou ne pas

p94

entrer dans les divers engagements qu' on nous peut proposer.

Enfin comme ils font d' ordinaire beaucoup d' impression sur l' esprit des autres, nous sommes obligés d' y avoir beaucoup d' égard, puisque nous devons régler en partie notre conduite sur cette impression, qui nous ouvre ou qui nous ferme l' entrée de leur coeur, et qui les dispose à se choquer, ou à ne se choquer pas de nos actions.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.2 CH.6

qu' il faut considerer ses defauts dans leur grandeur et dans leurs suites, et ses vertus avec les imperfections qui y sont jointes, et le mauvais usage que nous en avons fait.

les defauts et les vertus doivent, comme nous avons dit, être également l' objet de l' examen de nous-mêmes. Mais il faut tâcher de connoître l' étendue et la grandeur de ses defauts, les bornes et les imperfections de ses vertus. L' un et l' autre

p95

sont nécessaires pour se former la vraie idée de soi-même. Car l' on se trompe également dans l' un et dans l' autre, par la pente que l' amour-propre nous donne à cacher ou à diminuer ce que nous avons de mauvais, et à mettre en vûe ou à augmenter ce que nous avons de bon.

Pour éviter ces illusions, il faut remarquer qu' à l' égard des defauts, on ne doit pas simplement juger de leur grandeur et de leur étendue par rapport aux effets qu' ils ont eus, mais aussi par rapport aux effets qu' ils pouvoient avoir, si Dieu ne les eût arrêtés. Car il n' y a point de passion qui ne puisse être la cause de notre perte. Une legereté, un petit mouvement de colere, une parole de vanité, une complaisance déreglée, un manquement de circonspection, peuvent quelquefois avoir des suites qui changent tout l' état de notre vie. C' est ce que nous connoîtrons clairement dans l' autre monde, où Dieu nous fera voir qu' il nous a fait éviter une infinité de précipices, dans lesquels le poids de notre concupiscence nous

auroit entraînés s' il n' en avoit détourné le cours.

p96

Et nous en pouvons même connoître une partie dès cette vie, si nous faisons reflexion sur ce qui nous pouvoit arriver de toutes les fautes que nous avons commises, et sur les excès où nos passions nous auroient pu porter, si elles eussent été violemment excitées par les objets, et favorisées par les occasions, et qu' elles n' eussent point été arrêtées par les obstacles que Dieu y a mis pour les retenir dans de certaines bornes. Ce qui nous oblige de reconnoître que ce n' est point par notre moderation et par notre sagesse que nous avons évité ces grands inconveniens, mais par la seule misericorde de Dieu.

On doit retrancher dans l' examen des vertus que nous croyons avoir, ce qu' il y a de purement naturel, et où la grace n' a point de part. Car Dieu qui doit être la regle de tous nos jugemens, ne fait aucun état de ce qui ne vient que de la nature. Il en faut retrancher les effets de l' habitude, qui n' est encore qu' une autre nature. Il en faut retrancher tout ce qui naît du desir de plaire aux hommes, et des autres vûes secrettes d' interêt et de passion,

p97

parceque tout cela est mauvais et corrompu. Il en faut séparer ce que nous avons détruit par notre ingratitude et par nos pechés, parceque cela ne subsistant plus aux yeux de Dieu, il ne doit pas subsister aux nôtres. Il faut considerer combien ces vertus, quelles qu' elles soient, ont peu d' étendue, de force et de fermeté ; avec combien peu d' amour et de zele nous nous y portons ; et après tous ces divers retranchemens, il faut nous demander à nous-mêmes ce qui

nous en reste.

Non seulement les bonnes qualités et les vertus ne sont rien aux yeux de Dieu, quand elles sont détruites par des crimes, mais sans que nous en ayons commis, elles nous deviennent souvent inutiles, et nous rendent même coupables par le peu d'usage que nous en faisons. Car les dons de Dieu enferment toujours quelque nouvelle obligation. Il demande davantage à ceux à qui il a plus donné. Nous lui devons l'usure de ses faveurs et de ses graces ; et si nous manquons à le lui rendre, il vaudroit mieux que nous ne les eussions point reçues.

p98

S' il nous a donné un naturel favorable ; s' il nous a préservés des tentations qui emportent la plupart des autres ; si nous avons eu peu à combattre dans nous-mêmes ; s' il nous a donné quelques bonnes qualités d' esprit, quelque pente et quelque inclination à la vertu ; enfin s' il nous a donné les vertus mêmes, nous devons regarder tout cela comme des talens que nous n' avons reçûs de Dieu qu' à condition de les faire profiter : de sorte que si nous connoissons que nous ne l' ayons pas fait, il n' y a rien qui nous doive donner plus de confusion et plus de crainte.

Nous devons sur-tout considerer le mauvais usage que nous avons fait de toutes les verités de Dieu, soit en nous en élevant interieurement ou exterieurement, soit en les profanant par des entretiens indiscrets, soit en nous en servant, non pour nous mépriser nous-mêmes ; mais pour mépriser les autres. Car c' est-là l' usage ou plutôt l' abus le plus ordinaire que l' on en fait. Il est impossible que ceux qui connoissent un peu les verités de l' évangile ne voient en même-temps

p99

qu' elles sont peu observées par un grand nombre de personnes qui font d' ailleurs profession de piété. On voit qu' ils manquent de lumieres en plusieurs points, et qu' ils tombent en des fautes considerables. Et la malignité se mettant de la partie, prend plaisir à s' occuper de ces defauts. Elle les exagere, elle s' en remplit, et détourne par là notre esprit de tout ce qui pourroit l' édifier dans ceux en qui nous les remarquons. Tout blesse et tout choque ces gens si éclairés, mais peu charitables. Si un monastere ne suit pas avec exactitude les regles de desinterressement préscrites par les canons de l' église, ils n' y voient plus rien de bon, ils ne s' occupent que de cela, et comptent pour rien tout ce qu' il a d' ailleurs de vertu. Ils ont raison en ce qu' ils condamnent, mais ils n' en ont pas de le condamner avec si peu de douceur, d' humilité, et de charité : de sorte que souvent la maniere dont ils blâment les defauts des autres, est plus blâmable que ces defauts mêmes.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.2 CH.7

p100

qu' il faut tâcher de connoître ses defauts cachés : qu' ils peuvent être très-grands, quoique nous ne les connoissions pas.

il n' est pas si difficile d' arriver à ce degré de connoissance de soi-même dont nous avons parlé jusqu' ici, puisqu' il ne renferme encore que des defauts visibles. Il est bien plus difficile de découvrir en soi ceux qui nous sont cachés par notre peu de lumiere, ou par les adresses de l' amour-propre, nous avons tous lieu de craindre que nous n' en ayons beaucoup de ce genre-là. Car comme nous ne voyons presque personne en qui nous ne

croiyons reconnoître des defauts qui
leur sont inconnus ; pourquoi supposerons-nous
que nous sommes plus exemts
que d' autres de cette illusion si commune ?
On n' a pas même lieu de s' assurer
que ces defauts cachés ne puissent
être fort considerables, et ne soient

p101

jamais capables de nuire au salut.
L' aveuglement où nous sommes nous
en peut cacher de fort importans.
Combien voit-on de gens, par exemple,
qui faute de connoître le peu
d' étendue de leur esprit, entrent dans
des engagements où ils commettent de
très-grandes fautes ? On choisit mal
ses occupations et ses emplois, on
méprise ceux ausquels on seroit
propre, et on s' applique à d' autres dont
on est fort incapable. On s' engage en
des contestations qui ont de fâcheuses
suites. On se persuade fortement
d' avoir raison quand on a tort : et sur ce
fondement, on traite les autres avec
hauteur et avec dureté. On excite des
murmures contre soi. On détruit
toute l' édification qu' on auroit pû
donner par ses autres actions. Il y a des
gens, qui faute de connoître ce qu' ils
ont de choquant dans leur humeur et
dans leur conduite, portent la
froideur et le dégoût dans le coeur des
autres, qui desunissent par là des sociétés
entieres, qui détournent des personnes
de leur voie, et étouffent en elles
les semences que Dieu y avoit
mises. Il y en a qui servent d' obstacles,

p102

sans y penser, à beaucoup de
choses utiles et necessaires, parcequ' on
ne sait comment se prendre à traiter avec eux.
Il y en a que de petites attaches,
ou des préventions opiniâtres qu' ils
ne connoissent point, empêchent de
satisfaire à des devoirs importans,

dont l' omission scandalise ceux qui les voient agir, et cause de grands inconveniens. Enfin, il arrive rarement que les chutes visibles n' ayent pas leur source dans ces défauts que l' on ne veut pas voir.

Cela doit suffire pour nous obliger de joindre à l' examen que nous devons faire de nous-même, tous les secours que nous pouvons tirer des autres pour nous mieux connoître. Il y a divers moyens de se les procurer ; mais je n' en marquerai ici que deux principaux qui en comprennent plusieurs. L' un est d' aller en quelque sorte au-devant de la verité, en la cherchant dans l' exemple et dans les instructions des autres. L' autre de la laisser approcher de nous en lui donnant un accès libre, et en ôtant tous les obstacles qui l' en éloignent.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.2 CH.8

p103

comment on doit aller au-devant de la verité en la cherchant dans l' exemple des autres, et en tâchant de s' édifier de leurs vertus, et de s' instruire par leurs défauts.

on cherche la verité dans l' exemple des autres, par les reflexions que l' on a faites sur les actions des hommes, ce qui s' étend à leurs vertus et à leurs défauts. Leurs vertus nous instruisent de celles qui nous manquent, elles nous convainquent de notre foiblesse et de notre lâcheté, et elles nous humilient par cette comparaison. Il suffit même souvent qu' il y ait quelque difference de lumiere et de conduite entre les autres et nous, pour nous donner lieu de nous détromper. Car encore que l' amour-propre nous persuade d' abord que c' est nous qui avons la raison de notre côté ; si nous remarquons néanmoins que la conduite des autres ait

ordinairement de bons succès, et que

p104

la nôtre au contraire en ait toujours de mauvais, il faudroit que nous fussions bien opiniâtres pour ne pas croire que c' est nous qui avons tort. C' est presque là le seul moyen de reconnoître en soi ce qu' on appelle fausseté d' esprit, qui est un defaut qui fait prendre les affaires de travers, qui engage en de faux partis, en des avis écartés, et en de mauvais raisonnemens. Car encore que ce même defaut d' esprit qui produit ces faux jugemens, soit un obstacle à les reconnoître directement, s' il arrive néanmoins qu' un homme ait lieu de remarquer qu' il se trouve ordinairement seul de son sentiment, et que ses pensées sont presque toujours opposées à celles de tous les autres, il faudroit qu' il eût une extrême attache à son propre sens, pour n' en pas conclure qu' il y a bien de l' apparence que le defaut est de son côté. Et ainsi le moins qu' il puisse faire, c' est de se défier de ses lumieres et de la qualité de son esprit, et de consulter sincerement sur les points dans lesquels il aura des avis particuliers, les personnes les plus habiles et les plus desinteressées qu' il

p105

pourra, en tâchant de bonne-foi d' entrer dans leurs raisons. Il est d' autant plus important de tâcher à s' édifier des vertus et des bonnes qualités des autres, que nous devons reconnoître en nous une inclination qui nous porte à faire tout le contraire. Notre malignité nous en cache une partie, et elle fait que nous nous appliquons peu à celles qu' elle ne peut nous cacher. Ou nous les oublions entierement, ou nous ne regardons presque point ceux qui les ont

par ces endroits-là. Au-contre leurs défauts font des traces profondes dans notre esprit. Nous en conservons des images vives, qui se présentent d'elles-mêmes sans qu'il soit besoin de les chercher, et nous renouvelons sans cesse ces images et ces traces par de nouvelles réflexions, comme pour les empêcher de perdre rien de leur force. Cependant on devrait faire tout le contraire, puisqu'au lieu qu'il y a peu de gens qui soient chargés de remédier aux défauts des autres, il n'y a personne au-contre que Dieu n'oblige de profiter de leurs vertus. Car il les propose à tous ceux

p106

qui les voient comme une instruction vivante et animée, dont il leur demandera compte un jour, comme de toutes les autres grâces qu'il leur aura faites.

Mais comme il n'est pas défendu néanmoins de remarquer dans les autres certains défauts visibles, et qu'il est même impossible de ne pas voir ce qui frappe nos sens, il faut essayer de nous en servir pour nous mieux connaître ; et afin d'en tirer cet avantage, il faut d'abord que nous appercevons quelques-uns de ces défauts, que nous nous demandions à nous-mêmes : Numquid Ego ? Etc. Ne tombé-je point moi-même dans les défauts que je remarque en cette personne ? Les occasions de faire de ces sortes de réflexions ne sont que trop ordinaires. Car l'amour-propre qui a mille adresses pour nous cacher nos propres défauts, n'en a pas moins pour découvrir ceux d'autrui. Et au-lieu que sa délicatesse ne nous permet guères d'arrêter la vue sur les nôtres, il nous rend au-contre clairvoyans à l'égard de ceux des autres. Nous les

p107

voyons tels qu' ils sont : nous les
considerons tant que nous voulons : nous
ne nous mettons gueres en peine de
les amoindrir par des excuses
favorables. Cet effet vient sans doute d' une
assez mauvaise cause : mais en le
retenant dans de justes bornes, on en
peut tirer quelque utilité, et s' en
servir pour tromper en quelque sorte
l' amour-propre. Car en considerant ainsi
les defauts des autres sans cette
multitude de vûes et d' excuses
artificieuses qui nous trompent dans les
nôtres, on découvre aisément quelle est
la fausse lumiere qui les éblouit,
comment ils se sont engagés dans cette
illusion, ce qu' ils devroient faire pour
s' en délivrer. Et ensuite en tournant
toutes ces considerations contre
soi-même, on trouve facilement à se les
appliquer, si l' on a tant soit peu de
sincerité et de desir de se connoître.
à moins qu' on ne se serve de cette
adresse pour profiter des fautes
d' autrui que l' on ne sauroit s' empêcher
de voir, elles ne font que nous
aveugler encore davantage au-lieu de nous
aider à nous connoître. Car ou l' on

p108

en prend sujet de mépriser ceux qui y
tombent, en s' élevant au-dessus d' eux
comme si on en étoit exempt, ou si
l' on s' en reconnoît coupable aussi
bien qu' eux, on se console de n' être
pas seul sujet à ces foiblesses. Nous
sommes bien-aises qu' ils n' ayent pas
cet avantage au-dessus de nous. Nous
diminuons l' idée que nous avons de
nos propres fautes en les regardant
comme communes à plusieurs, et
comme étant plutôt des suites de
l' infirmité de la nature, que de
notre déreglement ; et nous nous
mettons ainsi en quelque sorte à couvert
des reproches de notre conscience,
en nous cachant dans la foule des coupables.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.2 CH.9

p109

qu' il se faut instruire par les jugemens qu' on entend faire des autres.

mais outre les instructions que l' on peut tirer des defauts des autres que l' on apperçoit par soi-même, on en peut tirer aussi de fort importantes des jugemens qu' on en entend faire à ceux qui s' en entretiennent. Car on en peut apprendre que c' est en vain que l' on se dissimule ses defauts, et que l' on s' offense de ceux qui en parlent ; que l' on ne fait par là qu' y appliquer les gens un peu davantage : parcequ' au-lieu qu' ils sont d' ordinaire fort indulgens aux imperfections de ceux qui les reconnoissent de bonne-foi, ils ne souffrent au-contraire qu' avec impatience celles qu' on prétend cacher, et dont on ne leur permet pas de parler avec liberté. Que s' ils gardent quelque retenue en parlant avec ceux dont ils ont quelque sujet de se défier, ils trouvent

p110

toûjours quelqu' un à qui ils se déchargent, et par ce moyen ces jugemens se répandent en secret de l' un à l' autre, à peu près comme si l' on en parloit publiquement. De sorte qu' il faut faire état que le seul moyen d' empêcher qu' on ne parle de nos defauts, c' est de s' en corriger, ou de témoigner qu' on le desire serieusement, et qu' on est bien-aise d' en être averti.

On peut encore apprendre par les jugemens qu' on entend faire des autres, que presque personne ne sait ce qu' on pense de lui, ni quelle impression ses actions font sur l' esprit du monde ; d' où il arrive qu' en se formant de fausses idées de la

disposition des autres envers soi, on prend ensuite de fausses mesures. On ne fait pas le bien qu' on pourroit faire, et on ne prévient pas le mal qu' on auroit pû prévenir. On choque les autres en mille manieres sans le savoir, et l' on rompt ainsi peu-à-peu tous les liens qui formoient l' union qu' on avoit avec eux. On s' apperçoit bien à la fin de quelques-uns de ces mauvais effets, mais

p111

cela ne fait qu' augmenter l' illusion où l' on est. Car faute de connoître ce qu' il y a effectivement de choquant en notre conduite, on rejette tout le tort sur les autres ; on leur attribue des mouvemens, des intentions et des desseins auxquels ils n' ont jamais pensé ; et sur cela on se forme d' eux des idées peu avantageuses, qui paroissant au-dehors par quelques marques exterieures, augmentent encore l' éloignement qu' ils ont de nous.

Il est vrai qu' il ne faut pas regler absolument sa conduite sur les opinions et sur les impressions des autres. Mais quand ces opinions et ces impressions sont uniformes, elles nous donnent souvent lieu de reconnoître qu' elle n' est pas réglée selon les loix de Dieu ; les autres étant d' ordinaire plus subtils que nous-mêmes à découvrir ce qui vient en nous de passion et d' amour-propre. Souvent même lorsque ces impressions sont injustes, elles ne laissent pas d' avoir quelque cause en nous, à laquelle on pourroit remedier. Enfin, quelque déraisonnables qu' elles soient,

p112

comme elles peuvent être ou aigries ou adoucies par notre conduite, qu' elles servent d' obstacles à certaines

entreprises, et qu' elles en facilitent d' autres, et qu' on peut quelquefois prendre de biais pour les éviter, il est toujours bon de les savoir, pourvû qu' on ait la force de les souffrir.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.2 CH.10

qu' on se sert souvent des confesseurs pour s' autoriser dans ses passions.
on éviteroit une partie des inconveniens où l' on tombe faute de savoir ce que les autres pensent de nous, si l' on pratiquoit de bonne-foi ce qui est remarqué dans la vie de Saint Thomas de Cantorbie, qu' un de ses amis l' avertissoit par son ordre de tout ce qu' il trouvoit à redire à sa conduite. Et c' est-ce qu' ont eu en vûe ceux qui ont établi en certaines maisons religieuses, qu' il y auroit une personne chargée de recevoir les plaintes que chacun feroit de la conduite

p113

du superieur pour lui en faire le rapport sans en nommer les auteurs. Mais comme tout le monde ne peut pas jouir de ce bien, on devroit tâcher d' y suppléer en se procurant un ami fidelle et intelligent à qui on donnât une entiere liberté de nous avertir de ce qu' on diroit de nous dans le monde, et de quelle maniere nos actions y seroient prises. Il semble d' abord que la plûpart du monde suive cet avis, et qu' aumoins il soit pratiqué par toutes les personnes qui font profession de pieté. Car il n' y en a point qui n' ait un confesseur ; et ce confesseur devroit être cet ami fidelle qui nous avertît de nos defauts, et des scandales que nous causons, puisque nous lui en donnons droit en nous adressant à lui. Il les peut connoître d' autant mieux, qu' il joint à la connoissance qu' on lui en donne de soi-même celle

qu' il peut quelquefois tirer d' ailleurs,
et qu' il voit ainsi les bornes de notre
lumiere ; c' est-à-dire, ce que nous
connoissons de nous, et ce que nous
n' en connoissons pas. Et comme la
pratique de cet office de charité fait

p114

une des principales parties de son
ministere, il n' y a gueres de personne
qui ne se flatte que c' est ce qu' il
recherche en se soumettant à la conduite
d' un directeur, et qui ne croie lui
donner sur ce point toute la liberté qu' il
peut desirer.

Mais quiconque voudra bien
développer les secrets replis de son propre
coeur, trouvera souvent que quoiqu' il
s' imagine qu' il ne s' adresse à un
confesseur qu' afin d' en tirer du secours
pour se mieux connoître, il a au
fond du coeur une fin toute contraire,
et un dessein secret de s' en
servir pour se justifier dans ses defauts,
et se dispenser ainsi de les avouer.
C' est ce qu' on n' a garde de s' avouer
à soi-même, puisqu' au contraire on
l' ignore, et que l' on a même sur la
surface de l' esprit une pensée toute
differente. Mais l' amour-propre qui
reside dans le fond de l' ame sait bien
y reüssir, sans que nous fassions sur
cela des reflexions expresses. Et voici
l' artifice dont il se sert. Nous avons
de deux sortes de defauts ; les uns qui
sont l' objet de notre attache, et que
nous ne voulons pas reconnoître pour

p115

defauts, de-peur d' être obligés de
nous en défaire ; les autres que nous
condannons de bonne-foi, ausquels
nous avons peu d' attache, et dont
nous voudrions bien être délivrés.
On choisit donc d' abord pour confesseur
celui dont on croit qu' il jugera
à peu près de nous comme nous

desirons qu' il en juge. Ensuite l' on fait
comme une espece de convention et
de partage avec lui. On lui
abandonne les defauts que l' on n' aime
point, on trouve bon qu' il les
reprenne comme on les reprend
soi-même : mais pour les objets des principales
passions, on ne les soumet gueres à la censure
d' un confesseur, et on ne le choisit même
que dans la pensée qu' il n' y touchera point.
On justifie ainsi premierement ses
passions à soi-même, et l' on cherche
ensuite quelque confesseur qui soit
disposé à les justifier. En un mot
nous voulons en eux une lumiere
qui n' aille pas plus loin que la nôtre,
et qui s' y conforme en tout.
C' est-à-dire, que nous voulons qu' ils
approuvent et qu' ils condamnent ce
que nous approuvons et ce que nous

p116

condannons nous-mêmes.
C' est ce qui fait qu' y ayant dans le
monde parmi ceux mêmes qui font
profession de pieté, tant de conduites
bizares et irregulieres, il n' y a
presque personne neanmoins qui manque
de directeur s' il en veut avoir : et ce
directeur ne sert à ceux qui le choisissent
dans cet esprit qu' à étouffer
leurs remors, et à faire qu' ils demeurent
plus tranquillement dans l' état
dont ils ne veulent pas sortir.
Ainsi l' on peut définir un directeur
à l' égard de la plûpart du monde, un
censeur charitable des petits defauts
et des attaches legeres, et un approbateur
des passions ausquelles on ne
veut pas renoncer. On ne voudroit
point d' un directeur qui ne reprît
rien, et l' on n' en veut point non plus
qui touche à ces passions cheries. Ces
deux conditions sont aussi essentielles
l' une que l' autre. Car comme il seroit
incommode s' il prétendoit nous
contredire dans ce que nous voulons
absolument faire, il serviroit mal aussi
notre amour-propre s' il ne nous
contredisoit en rien, notre intention
secrete étant de nous servir de son zele

p117

contre certains défauts, pour nous autoriser dans ceux que nous ne voulons point reconnoître pour défauts. Ce n' est donc pas assez d' avoir un directeur, ni même d' en avoir un éclairé. Il faut de plus s' abandonner à lui sans déguisement et sans artifice, et avoir dessein de se conformer au jugement qu' il fait de nous, et non pas le porter à suivre le nôtre. Enfin il faut être prêts d' apprendre de lui à nous mieux connoître, et être bien-aises qu' il nous y aide, sans lui prescrire de bornes. C' est la disposition où tout le monde doit être ; mais il n' est pas nécessaire qu' elle soit parfaite, ou plutôt il est impossible qu' elle le soit. Car il n' y a point d' homme sur la terre qui ait assez d' humilité et de force pour supporter sans découragement et sans effroi la vûe du moindre peché dans sa grandeur naturelle ; et il est vrai de dire de tous nos pechés connus dans toute leur étendue, ce que l' écriture dit de Dieu : Non Videbit etc. Ainsi prendre une conduite proportionnée, et au besoin que nous avons tous de la verité, et à la foiblesse

p118

qui nous rend incapables de la soutenir dans toute sa force, il faut souhaiter ardemment de la connoître. Il faut recevoir avec docilité ce qu' on nous en découvre. Il faut croire qu' on nous épargne toûjours beaucoup, et travailler cependant à devenir plus forts, afin qu' on soit moins obligé de nous épargner.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.2 CH.11

defauts qu' il faut éviter pour donner liberté aux autres de nous dire leurs sentimens. En quoi consiste l' opiniâreté.

on feroit sans doute de grands
progrès dans la connoissance de
soi-même, si l' on avoit sincerement
cette disposition dans le coeur, en traitant
avec le confesseur qu' on auroit
choisi. Mais il ne faut pas neanmoins
borner à ce seul confesseur le droit de
nous découvrir nos defauts, et les
mauvais effets de nos actions. Il seroit
à desirer au-contraire qu' on
l' étendît le plus qu' on pourroit, et qu' on

p119

le donnât même en quelque sorte
à tout le monde, puisqu' il n' y a
personne à qui nous ne soyons
redevables, et que nous ne puissions blesser
et scandaliser. Quelque éclairé que
soit un confesseur, il ne nous voit
pas toûjours agir, il n' entend pas tout
ce que nous disons, il ne connoît pas
toûjours aussi l' impression que nos
paroles et nos actions font sur les autres ;
et ce n' est gueres que de ceux qui la
sentent qu' on la peut bien apprendre.
Il faudroit donc s' accoûtumer à n' être
pas si delicats sur ce point, et à
donner à tout le monde une honnête
liberté. Peut-être recevrons-nous
souvent des avertissemens peu sensés.
Mais si nous ne voulons recevoir que
ceux qui nous paroîtront tout-à-fait
raisonnables, nous n' en recevrons
point du-tout. Car les hommes ne se
chargeront jamais d' une exactitude si
penible, et ils prendront bien plutôt
le parti de ne nous rien dire du-tout,
que de s' exposer à nous blesser, si ce
qu' ils nous diroient ne nous paroisoit
pas tout-à-fait juste.
Il faut supposer, que chacun étant
prévenu d' une part, qu' on n' aime

p120

point à être averti de ses defauts, et
n' étant pas bien-aise de l' autre de
s' attirer notre aversion, est disposé

parlà à s' exemter de nous rendre cet office de charité, et à ne nous rien découvrir de ce qu' il pense de nous, et de ce qu' il sait que les autres en pensent.

Ainsi à moins que de lever cet obstacle et d' aller comme au-devant de la verité, en excitant les autres à nous la dire, en leur témoignant d' une maniere non suspecte que nous nous en tenons obligés de quelque maniere qu' ils le fassent, et en dissipant ainsi la crainte qu' ils ont de se rendre odieux, ils garderont toûjours avec nous cette retenue trompeuse qui nous entretient dans l' ignorance de plusieurs choses qu' il nous seroit très-important de savoir.

Il ne suffit pas pour cela de recevoir sans émotion les avis qu' on nous donne, ni même d' en remercier ceux qui prennent la liberté de nous les donner. Car tout le monde sait assez, que comme il est honteux de témoigner de s' en offenser, on tâche de se faire honneur d' être civil en ces occasions. Mais il faut persuader aux gens

p121

que ces civilités sont sinceres ; et c' est ce qui ne se peut, à moins que d' éviter quantité de choses que le monde prend pour des marques d' un secret mécontentement et d' un dépit que nous n' osons découvrir.

Il ne faut pas prétendre, par exemple, que l' on prenne jamais la liberté de nous avertir de rien, si l' on voit que nous n' ayons d' union et de liaison qu' avec ceux qui entrent absolument dans tous nos sentimens, et que nous ne témoignons à tous les autres que de la sécheresse et de la froideur. Si l' on voit que si-tôt que quelqu' un se sera hazardé de nous donner quelque avis, nous entrons dans un esprit de reserve à son égard ; que nous nous trouvions embarrassés toutes les fois que nous sommes avec lui, et que nous n' agissions plus d' une maniere libre et naturelle. Si l' on voit que pour avoir plus de droit de rejeter cet avis,

nous y donnions un mauvais tour,
et que nous le propositions d' une
maniere odieuse pour le faire condanner
par ceux à qui nous en parlons. Si
nous cherchons dans la personne de
celui qui l' a donné dequoi décrier son

p122

sentiment. Si dans les occasions qui
s' en présentent, nous parlons de lui
d' une maniere plus aigre et plus sèche
qu' à l' ordinaire. Enfin, si l' on
s' apperçoit que cela nous ait fait une plaie
dans le coeur, que nous nous en souvenions,
et que nous mêlions à dessein dans
nos discours certaines apologies
affectées par rapport aux defauts dont
on nous a avertis. Si nous n' évitons,
dis-je, toutes ces choses qui font voir
que nous sommes interieurement
piqués, il ne faut pas esperer que l' on
s' arrête à des paroles de civilité, qui
sont détruites par tant de marques
réelles d' un mécontentement secret.
C' est le sentiment d' un sage payen,
que celui que l' on avertit de quelque
defaut, ne doit pas faire le même sur
le champ à l' égard de celui dont il
reçoit avec avertissement, et qu' il doit
attendre un autre temps à lui rendre
cet office. Mais il faut étendre cet
avis beaucoup plus loin. Car non
seulement il ne faut pas reprendre sur le
champ ceux qui nous reprennent,
mais il faut même éviter de les
reprendre lorsqu' il y auroit lieu de
soupçonner que quelque dépit secret nous

p123

auroit ouvert les yeux sur leurs
defauts, et nous auroit appliqués à les
remarquer. On doit supposer qu' ils
sont en peine de l' effet des avis qu' ils
ont donnés, et qu' ils s' appercevront
des moindres signes que nous donnerons
de les trouver mauvais : qu' ils
rapporteront à cette cause tout ce

qu' ils remarqueront en nous de froideur et de chagrin pour eux, ce qui leur rendroit nos avis inutiles, et leur donneroit lieu de faire de nous un jugement temeraire. Et c' est ce qui nous oblige d' être en garde de ce côté-là, et de leur témoigner même plus d' ouverture et de confiance que nous n' aurions fait en un autre temps.

Il est d' autant plus important de garder cette conduite envers ceux qui se hazardent de nous donner des avis, qu' en agissant autrement on ne ferme pas seulement la bouche à une, ou à deux personnes, mais qu' on la ferme presque à tout le monde. Car il ne faut que deux ou trois rencontres de cette nature pour s' attirer la reputation de delicatesse, et pour passer dans l' esprit de ceux qui nous connoissent, pour gens qui n' aiment pas qu' on leur

p124

parle librement. Or dès que cette impression est formée, c' est une barriere invincible contre la verité. Chacun cherche des prétextes pour s' exemter de la dire à ces gens si delicats. On craint toûjours de les choquer et de les aigrir. Ainsi dans le doute on prend ordinairement le parti de s' en taire, et de ne leur rien dire de desagreable. C' est avec raison que l' on plaint les grands et les princes, de ce que leur grandeur fait que la verité n' ose approcher d' eux, et qu' ils passent ainsi toute leur vie dans l' illusion. Mais certainement on n' a gueres moins de sujet de plaindre sur ce point la plûpart de ceux qui sont en quelque consideration dans le monde. Car s' ils ne sont princes par naissance, ils se font princes par humeur, en répandant parmi tous ceux qui les approchent certaines terreurs qui empêchent leurs plus intimes amis de leur parler avec ouverture. D' où il arrive que souvent ils ne sont pas informés de ce qui sert d' entretien à tout le monde ; qu' ils s' imaginent d' être approuvés dans ce qui est presque universellement

condanné ; et enfin, qu' ils prennent

p125

presque en toutes choses de fausses mesures.

Il est si dangereux de donner cette impression de soi, que quand elle est une fois formée, nos amis mêmes se croient obligés par charité de dissimuler leurs sentimens, et de nous abandonner à nos pensées. Saint Augustin se plaint comme d' une des principales difficultés qui se rencontrent dans le commerce de la vie, de ce que quand on n' approuve pas quelque chose dans les paroles ou dans les écrits de quelqu' un, et qu' on lui découvre ce sentiment dans la creance que la liberté chrétienne nous oblige d' en user ainsi, il arrive souvent que cet avis passe pour un effet de jalousie plutôt que d' amitié. Il représente ces mauvais soupçons comme une faute considerable, et en même-temps fort ordinaire ; et il dit qu' ils causent souvent des divisions et des inimitiés entre des personnes très-unies. Cependant il ne sait point lui-même d' autre remede à ce mal, que de supprimer ses sentimens quand on a affaire à des amis de cette humeur. *si je ne puis*, dit-il à Saint Jérôme, Vous etc.

p127

Si un saint se trouvoit donc obligé d' en user ainsi envers un autre saint, on voit aisément qu' on peut bien en être reduit là envers d' autres ; et qu' ainsi la charité même demande quelquefois qu' on vive dans cette reserve avec ses amis, lorsqu' ils ne donnent pas plus d' ouverture à leur découvrir ses sentimens.

Outre la reputation de delicatesse, il y en a encore une autre qui éloigne étrangement nos amis même de nous parler avec liberté, c' est celle

d' être attachés à notre sens et fortement prévenus de nos pensées. Car lorsque nous avons donné cette idée de nous, personne presque ne se hazarde de nous contredire, principalement si nous avons quelque consideration qui porte les gens à se ménager avec nous. Ainsi chacun se tient dans la reserve, et nous laisse croire ce que nous voulons, en s' en moquant souvent dans son coeur. Il est vrai qu' il ne seroit pas juste de prétendre qu' afin

p128

de ne pas passer pour opiniâtre à l' égard de ceux qui voudroient être crus de tout ce qu' ils proposent, on fût obligé de témoigner qu' on approuve des sentimens qu' on n' approuve pas en effet, et de se rendre à tous les avis que le premier venu s' avisera de nous donner ; mais il est aisé d' éviter la reputation d' être attaché à son sens, sans passer à cette extremité. Il n' y a pour cela qu' à distinguer la fermeté raisonnable qui est une vertu, de l' opiniâtreté qui est un vice, ce qui n' est pas difficile, si l' on considere le droit que la raison nous donne sur l' esprit des autres.

Nous ne pouvons exiger avec justice de qui que ce soit, qu' il se rende à nos sentimens quand il n' en est pas convaincu, ni l' accuser pour cela d' opiniâtreté. Car si c' est par lumiere qu' il n' en est pas persuadé, il est louable de ne se pas rendre à la fausseté ; si c' est manque d' intelligence et de lumiere, on peut l' accuser de ces defauts, mais non de celui d' opiniâtreté. Mais le monde aussi ne commet pas cette injustice, quand on lui rend d' ailleurs ce qu' il a droit d' exiger de

p129

nous : et voici en quoi cela consiste. Encore que les hommes ne soient pas

dans cette vie absolument incapables de connoître aucune verité avec certitude ; il y a neanmoins tant de choses qu' ils ne voient qu' obscurément, et ils se trompent même si souvent en prenant pour certain ce qui ne l' est pas, en ne considerant les objets que confusément, et en n' y voyant pas tout ce qui est necessaire pour en juger, que le moins qu' ils doivent faire, c' est d' avoir une défiance generale de leurs sentimens et de leurs pensées, lorsqu' elles ne sont pas expressément confirmées par la foi et par l' autorité de l' église. Cette défiance ne fait pas qu' ils soient indéterminés, et qu' ils ne prennent aucun parti, mais elle les empêche de proposer leurs pensées d' un air décisif, et de se choquer quand on les contredit. Elle leur fait écouter et examiner de bonne-foi les raisons qu' on allegue contre leur sentiment. Enfin, elle leur fait rejeter les opinions qu' ils n' approuvent pas, avec tant de modestie, qu' on demeure persuadé qu' ils auroient été disposés à les embrasser, s' ils avoient

p130

eu assez de lumiere pour en penetrer les raisons. Voilà la disposition que le monde exige de nous, et qu' il en exige avec raison, parceque nous y devons être en effet. Et le contraire de cette disposition, c' est-à-dire, cette assurance qui exclut même la défiance generale ; cet air décisif ; cette maniere de rejeter les opinions des autres sans prendre presque la peine de les examiner, comme s' ils étoient incapables de trouver la verité, ou que l' on fût incapable de se tromper, est proprement ce qu' on appelle opiniâtreté. C' est-là ce qui rebute le monde et qui l' éloigne de nous parler librement, parcequ' on suppose toujours que ce seroit en vain qu' on le feroit ; que lorsque nous avons pris parti, nous ne revenons jamais qu' après avoir bien contesté, il faudroit toujours qu' il se trouvât que nous avons raison et que

les autres ont tort. Ainsi chacun aime
mieux laisser tout là, et nous abandonner
à nos lumieres sans nous proposer les siennes.
On produit à peu près le même
mauvais effet, si sans entrer en contestation

p131

et sans témoigner d' opiniâtreté
et de chagrin, on demeure
neanmoins dans une certaine froideur, sans
faire paroître ni qu' on approuve, ni
qu' on desapprouve la liberté que nos
amis prennent de nous dire leurs
sentimens. Car comme ils sont portés
naturellement à croire que cette liberté
ne nous est pas agreable, et qu' ils sont
en défiance sur ce point, quiconque
ne détruit pas cette impression par son
air et par sa maniere de répondre,
donne lieu de croire qu' il veut bien
qu' elle subsiste, et son silence étant
pris avec beaucoup d' apparence pour
une marque de mécontentement, le
monde se tient quitte de faire à
l' avenir de pareilles tentatives.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.2 CH.12

p132

*regles pour entendre le langage des
avertissemens, de la flatterie
et du silence.*

si nous avons soin d' éviter ces
defauts et les autres semblables,
nous engagerions nos veritables amis
à nous dire quelquefois ce qu' ils
pensent de nos actions, et à nous
rapporter de quelle sorte elles
sont prises dans
le monde. Mais pour juger bien de ce
qu' ils nous disent, il faut avoir dans
l' esprit cette regle, que comme la
complaisance naturelle, la crainte de
choquer, et l' honnêteté même obligent
ceux qui nous parlent de nos

defauts, de se moderer beaucoup dans les expressions, si nous voulons connoître leur sentiment au juste, il faut que nous ajoûtions de nous-mêmes ce qui manque à leurs paroles, et ne pas supposer que ces pensées leur naissent dans l' esprit avec tous ces temperamens, et ces adoucissemens dont ils usent en nous les proposant. Faisons

p133

donc état qu' on ne nous dit jamais qu' une bien petite partie de ce qu' on pense de nous, et qu' il faut multiplier en quelque sorte tout ce qu' on nous en dit pour trouver le vrai. Si l' on nous dit que l' on trouve un peu à redire à quelque chose que nous avons faite, cela signifie qu' on y trouve beaucoup à redire. Si l' on dit que l' on fait quelque difficulté sur quelque raisonnement, cela veut dire, qu' on le croit faux et ridicule. Si l' on nous dit que l' on a peine à entrer dans quelqu' une de nos pensées, cela veut dire, qu' on la desapprouve et qu' on la condanne. Si l' on nous avertit qu' il y a des gens qui se blessent de certaines actions, c' est-à-dire, qu' il y a grand nombre de personnes qui s' en scandalisent. Enfin il faut supposer que la langue des avertissemens est une langue particuliere ; qu' on ne s' y exprime qu' à demi ; que ce ne sont que reticences perpetuelles, et qu' à moins que d' y suppléer et d' entendre à demi-mot, on est trompé par ceux mêmes qui s' efforcent de nous détromper. Si l' on avoit autant de subtilité et

p134

de finesse pour ce qui regarde son veritable bien qu' on en a d' ordinaire pour ses interêts, on ne découvreroit pas seulement la verité au-travers des petits nuages, dont l' honnêteté et la prudence se servent pour l' adoucir et

la temperer, mais on sauroit même la discerner dans l' obscurité du mensonge et du silence. On l' altere par le mensonge des flatteries. On la cache par le silence. Mais il ne tient le plus souvent qu' à nous de la distinguer dans l' un et dans l' autre. Car il y a toujours quelque chose de vrai dans la flatterie même, et le silence a aussi son langage ; ce qui a donné lieu à Saint Jérôme d' appeler le silence de Sainte Aselle, Silentium Loquens. Pour comprendre ce qu' il peut y avoir de vrai dans la flatterie, il n' y a qu' à distinguer le sens précis des expressions d' avec les pensées qu' elles nous donnent lieu de lire dans l' esprit de ceux qui s' en servent. Il n' y a point de vérité dans le sens précis des expressions des flatteurs, puisque nous prenons ici le terme de flatterie pour une fausse louange. Mais elles donnent lieu de connoître plusieurs de

p135

leurs pensées, et de nous instruire par ces pensées de plusieurs vérités qui nous regardent.

La première est que lorsqu' ils donnent ces louanges, ils croient tout le contraire de ce qu' ils disent, et méprisent autant dans leur coeur ceux à qui ils les donnent, qu' ils témoignent au-dehors d' estime pour eux.

La seconde se tire de la nature des louanges qu' ils choisissent. Car ils en prennent d' ordinaire la matière de choses vraiment louables, qu' ils attribuent faussement à ceux qu' ils veulent flatter. Ainsi ceux à qui l' on donne ces louanges n' en doivent conclure, ni qu' ils ayent effectivement ces qualités qu' on leur attribue, ni qu' il y ait des gens qui le croient ; mais seulement que ces qualités sont louables en elles-mêmes, et qu' il seroit à souhaiter qu' ils les eussent : c' est-à-dire, qu' ils peuvent apprendre par là non ce qu' ils sont, mais ce qu' ils devroient être. C' est la réflexion que Saint Augustin fait sur la louange que Cicéron donne à Cesar, de n' oublier

rien que les injures : Nihil Oblivisci etc.

p136

La troisième chose que la flatterie nous apprend est de la même espèce que la première. C'est que non seulement le flatteur ne croit pas ce qu'il dit, mais qu'il suppose de plus que celui qu'il flatte est assez dupe pour se laisser tromper par ces flatteries, et pour les prendre pour des louanges sincères. Et comme on ne saurait approuver de fausses louanges qu'en se flattant soi-même, tout flatteur condamne dans soi-même d'illusion et de vanité celui qu'il flatte. C'est là le jugement qu'il en porte. Enfin,

p137

comme c'est par intérêt, et non par inclination que l'on se porte à la flatterie, et que l'on s'en sert seulement comme d'un moyen pour obtenir des grands ce qu'on prétend d'eux, il faut que les flatteurs jugent encore que ceux à qui ils donnent ces fausses louanges, sont assez amoureux d'eux-mêmes pour se laisser gagner par cette tromperie grossière. De sorte que si tout ce qui est dans l'esprit d'un flatteur étoit développé et exprimé, on le pourroit réduire à cet étrange compliment : ne vous imaginez pas, monsieur, que je croie rien de ces louanges que je vous donne. J'ai pour vous tout le juste mépris que vous méritez ; mais comme je sais que vous êtes assez vain pour croire qu'on ait dans le cœur les sentiments d'estime que je vous témoigne, et que l'amour excessif que vous avez pour vous-même vous pourra disposer par là à me faire les grâces que je souhaite, j'ai cru pour les obtenir devoir employer un moyen qui devoit attirer tout le contraire. Voilà ce que les grands pourroient voir dans l'esprit de la plupart des gens qui les louent, s'ils savoient

p138

joindre aux expressions de ces flatteurs ce qu' ils pourroient connoître de leurs pensées. Mais comme cela les incommoderoit, ils aiment mieux n' être pas si penetrans, et s' arrêter à l' écorce des paroles. Et c' est par la connoissance qu' on a de cette disposition, que l' on se hazarde d' employer ce mauvais moyen.

Le langage du silence consiste dans les pensées ; le silence même fait voir dans l' esprit de ceux qui se taisent par certaines vûes. Par exemple, quand on évite de parler d' un certain défaut devant les grands, cela marque qu' on les y croit sujets, et qu' on a peur qu' ils ne prennent pour eux ce qu' on en diroit. De même quand en leur présence on ne loue point de certaines gens, cela veut dire qu' on s' imagine qu' ils ne les aiment pas, et qu' ils sont prévenus contr' eux. Ainsi ils n' ont qu' à remarquer les discours qu' on évite devant eux, pour savoir quelles préventions et quels défauts on leur attribue. Et comme on ne parle de rien tant en l' absence des gens, que des choses dont on n' ose parler en leur présence, ils peuvent aussi juger par

p139

ces discours qu' on ne fait jamais devant eux, quels sont ceux qui entrent souvent dans l' entretien quand on est éloigné d' eux.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.2 CH.13

qu' il y a toujours bien des choses que nous ne connoîtrons jamais en nous. bornes dans lesquelles il se faut renfermer en s' étudiant soi même.
la pratique de ces moyens n' est pas seulement utile à nous faire

connoître quantité de defauts que nous ne connoissons pas, mais elle est très-propre aussi à obtenir de Dieu qu' il nous assiste de ses lumieres dans cette étude de nous-mêmes à quoi nous nous appliquons. Il ne faut pas neanmoins prétendre, quelque progrès qu' on y fasse, de pouvoir jamais arriver à se connoître parfaitement. Il y a toujours dans le coeur de l' homme, tant qu' il est en cette vie, des abysmes impenetrables à toutes ses recherches. Et c' est même une partie de la connoissance qu' on peut avoir

p140

de soi-même, que de bien comprendre que l' on ne se connoît pas avec assurance dans ce qui paroît même de plus essentiel et de plus important. Car on ne connoît jamais avec certitude ce qu' on appelle le fond du coeur, ou cette premiere pente de l' ame qui fait qu' elle est ou à Dieu ou à la creature. Je veux dire qu' on ne connoît jamais certainement que l' on soit à Dieu, quoique l' on puisse connoître quelquefois avec certitude que l' on n' y est pas. On ne connoît point non plus avec une assurance entiere l' habitation de Dieu dans l' ame comme dans son temple, parceque c' est une suite de cette premiere pente du coeur. On ne connoît point avec certitude dans les actions particulieres si l' amour de Dieu en est le principe, ou si la nature et la coûtume n' empruntent point la forme de l' amour de Dieu. Nul ne connoît avec certitude si ses pechés sont remis. On ne connoît point le degré précis de sa foiblesse et de sa force. On ne connoît point ce que Dieu nous impute,

p141

ou ne nous impute pas des productions continues de notre concupiscence. Enfin, on ne connaît avec évidence ni les approches de Dieu ni son éloignement. Car souvent on croit avoir la grâce, lorsque l'esprit n'est occupé que de pensées et de mouvements tout naturels, et souvent aussi on prend pour des mouvements de la nature de véritables opérations de la grâce.

On doit donc supposer qu'avec toute notre étude et toutes nos recherches, nous demeurerons toujours inconnus à nous-mêmes en cette vie. Mais comme cette ignorance nécessaire est dans l'ordre de Dieu, il faut souffrir humblement, et croire même qu'il nous est utile d'y demeurer. Il n'y a que l'ignorance volontaire que nous devons éviter, parcequ'elle est contraire à cet ordre.

En un mot, nous ne devons désirer de nous connaître qu'autant que Dieu le veut. Et Dieu ne veut que nous nous connaissions qu'autant qu'il nous est nécessaire pour nous humilier, et pour nous conduire. Ainsi

p142

toute application à percer dans le fond de notre cœur, qui n'est pas renfermée dans ces bornes, n'est point agréable à Dieu et ne nous sauroit être utile.

Il ne faut donc pas tellement s'occuper de ses défauts, que sous prétexte d'éviter la présomption, on tombe dans le découragement et dans le trouble. C'est pourquoi, quoi qu'on ait dit de ce portrait qu'il faut essayer de faire de soi-même, s'il arrivoit néanmoins qu'on fût tellement effrayé de ces objets que l'ame en pût être en quelque sorte renversée, il vaudroit beaucoup mieux l'en détourner pour ne l'occuper que de la miséricorde de Dieu.

CONNOISSANCE SOI-MEME P.2 CH.14

*qu' il se faut faire justice dans
l' examen de soi-même, et temperer cette
connoissance par la vûe de la
misericorde de Dieu.*

on doit encore avoir soin dans
tout cet examen de ses actions
et de ses mouvemens interieurs, de se

p143

faire la même justice qu' on se croiroit
obligé de faire aux autres, c' est-à-dire,
de ne se pas condanner sans évidence.

Il est vrai que nous ignorons si nos
meilleures actions sont bonnes et
agreables à Dieu, mais nous savons
encore moins qu' elles lui soient
desagreables.

Il s' y mêle quantité de vûes humaines
et corrompues, mais nous ne
savons point si ces vûes sont volontaires,
ni quelle part nous y avons, si ce
ne sont point de purs mouvemens de
la concupiscence que Dieu ne nous
impute point, ou des tentations de
l' ennemi qui nous rendent encore
moins coupables.

Nous reconnoissons en nous un
fond infini de corruption, mais ce
fond, quel qu' il soit, ne nous rend
point coupables, lorsqu' il y a un autre
fond d' amour de Dieu et de la justice,
qui possede notre coeur.

Nous avons commis, et nous
commettons à toute heure une infinité de
fautes, mais Dieu nous pardonne aussi
à toute heure cette infinité de fautes,
lorsque nous revenons à lui avec une

p144

veritable humilité. Et ainsi nous ne
savons si ces fautes subsistent devant
ses yeux.

Que faut-il donc faire dans cette
ignorance ? Il faut s' humilier sous
la main de Dieu, mais non pas se
condanner ; car ce seroit s' attribuer

une connoissance que nous n' avons pas.

Enfin la principale précaution qu' on doit apporter dans l' étude de soi-même, c' est de ne s' y appliquer pas si uniquement qu' on ne la joigne toujours avec la consideration de la misericorde infinie de Dieu, qui surpasse tellement toutes nos miseres, qu' elles ne sont qu' une goutte en comparaison de cet ocean infini. C' est donc dans cette mer immense qu' il les faut noyer avec une confiance entiere. Elles sont grandes étant considerées en elles-mêmes, mais elles ne sont rien étant comparées à la grandeur infinie de l' amour de Dieu pour nous, et du prix qu' il a donné pour nous délivrer. Elles doivent nous abaisser sans nous abattre, comme la vûe de la misericorde de Dieu nous doit consoler sans nous élever. Dieu nous a voulu

p145

donner ces deux grands objets, de notre misere et de sa misericorde, pour tenir notre ame dans un juste équilibre. Il y a toujours du danger à considerer l' un sans l' autre ; mais l' union de ces deux vûes établit l' ame dans le veritable état où elle doit être durant cette vie, qui est celui d' une crainte salutaire fondée sur la vûe de nos miseres, et d' une humble confiance appuyée sur la misericorde de Dieu.

CHARITE AMOUR-PROPRE CH.1

p146

charité et amour-propre, semblables dans leurs effets. Ce qu' il faut entendre par le nom d' amour-propre. que c' est la haine qu' on a pour l' amour-propre des autres qui l' oblige à se déguiser.

quoiqu' il n' y ait rien de si
opposé à la charité qui rapporte
tout à Dieu, que l' amour-propre qui
rapporte tout à soi, il n' y a rien
neanmoins de si semblable aux effets de la
charité, que ceux de l' amour-propre.
Car il marche tellement par les
mêmes voies, qu' on ne sauroit presque
mieux marquer celles où la charité
nous doit porter, qu' en découvrant

p147

celles que prend un amour-propre
éclairé, qui sait connoître ses vrais
interêts, et qui tend par raison à la
fin qu' il se propose.
Cette conformité d' effets en des
principes si differens ne paroîtra point
étrange à ceux qui auront bien
compris la nature de l' amour-propre. Mais
pour la connoître, il faut d' abord
considerer l' amour-propre dans son
fond et dans ses premieres pentes afin
de voir ensuite de quelle sorte il se
déguise pour se dérober à la vûe du
monde.
Le nom d' amour-propre ne suffit
pas pour nous faire connoître sa
nature, puisqu' on se peut aimer en bien
des manieres. Il faut y joindre
d' autres qualités pour s' en former une
veritable idée. Ces qualités sont,
que l' homme corrompu non seulement
s' aime soi-même, mais qu' il
s' aime sans bornes et sans mesure ;
qu' il n' aime que soi ; qu' il rapporte
tout à soi. Il se desire toutes sortes
de biens, d' honneurs, de plaisirs,
et il n' en desire qu' à soi-même, ou
par rapport à soi-même. Il se fait le
centre de tout : il voudroit dominer

p148

sur tout, et que toutes les creatures
ne fussent occupées qu' à le contenter,
à le louer, à l' admirer. Cette
disposition tyrannique étant empreinte

dans le fond du coeur de tous les hommes, les rend violens, injustes, cruels, ambitieux, flatteurs, envieux, insolens, querelleux. En un mot, elle renferme les semences de tous les crimes et de tous les déreglemens des hommes, depuis les plus legers, jusqu' aux plus détestables. Voilà le monstre que nous renfermons dans notre sein. Il vit et il regne absolument en nous, à moins que Dieu n' ait détruit son empire en versant un autre amour dans notre coeur. Il est le principe de toutes les actions qui n' en ont point d' autre que la nature corrompue : et bien loin qu' il nous fasse de l' horreur, nous n' aimons et ne haïssons toutes les choses qui sont hors de nous, que selon qu' elles sont conformes ou contraires à ses inclinations. Mais si nous l' aimons dans nous-mêmes, il s' en faut bien que nous ne le trahions de même, quand nous l' apercevons dans les autres. Il nous

p149

paroît alors au-contre sous sa forme naturelle, et nous le haïssons même d' autant plus que nous nous aimons ; parceque l' amour-propre des autres hommes s' oppose à tous les desirs du nôtre. Nous voudrions que tous les autres nous aimassent, nous admirassent, pliassent sous nous, qu' ils ne fussent occupés que du soin de nous satisfaire. Et non seulement ils n' en ont aucune envie ; mais ils nous trouvent ridicules de le prétendre, et ils sont prêts de tout faire, non seulement pour nous empêcher de reüssir dans nos desirs, mais pour nous assujettir aux leurs, et pour exiger les mêmes choses de nous. Voilà donc par là tous les hommes aux mains les uns contre les autres ; et si celui qui a dit qu' ils naissent dans un état de guerre, et que chaque homme est naturellement ennemi de tous les autres hommes, eût voulu seulement représenter par ces paroles la disposition du coeur des hommes les uns envers

les autres, sans prétendre la faire
passer pour legitime et pour juste, il
auroit dit une chose aussi conforme à
la verité et à l' experience, que celle

p150

qu' il soûtient est contraire à la raison
et à la justice.

CHARITE AMOUR-PROPRE CH.2

*comment l' amour-propre a pu unir les
hommes dans une même société.
description de ces sociétés formées par
l' amour-propre.*

on ne comprend pas d' abord
comment il s' est pu former des
sociétés, des republicues et des
royaumes de cette multitude de
gens pleins de passions si contraires
à l' union, et qui ne tendent qu' à se
détruire les uns les autres ; mais
l' amour-propre qui est la cause de cette
guerre saura bien le moyen de les
faire vivre en paix. Il aime la
domination, il aime à s' assujettir tout le
monde, mais il aime encore plus la
vie et les commodités, et les aises
de la vie, que la domination ; et il
voit clairement que les autres ne sont
nullement disposés à se laisser
dominer, et sont plutôt prêts de lui ôter
les biens qu' il aime le mieux. Chacun

p151

se voit donc dans l' impuissance de
reüssir par la force dans les desseins
que son ambition lui suggere, et apprehende
même justement de perdre par la violence
des autres les biens essentiels qu' il possede.
C' est ce qui oblige d' abord à se reduire au soin
de sa propre conservation, et l' on
ne trouve point d' autre moyen pour
cela que de s' unir avec d' autres hommes
pour repousser par la force ceux
qui entreprendroient de nous ravir la

vie ou les biens. Et pour affermir cette union on fait des loix, et on ordonne des châtimens contre ceux qui les violent. Ainsi par le moyen des roues et des gibets qu' on établit en commun, on reprime les pensées et les desseins tyranniques de l' amour-propre de chaque particulier.

La crainte de la mort est donc le premier lien de la société civile, et le premier frein de l' amour-propre. C' est ce qui réduit les hommes, malgré qu' ils en ayent, à obeir aux loix, et qui leur fait tellement oublier ces vastes pensées de domination, qu' elles ne s' élèvent presque plus dans la plûpart d' eux, tant ils voient d' impossibilité à y réussir.

p152

Ainsi se voyant exclus de la violence ouverte, ils sont réduits à chercher d' autres voies, et à substituer l' artifice à la force, et ils n' en trouvent point d' autre que de tâcher de contenter l' amour-propre de ceux dont ils ont besoin, au-lieu de le tyranniser.

Les uns tâchent de se rendre utiles à ses interêts, les autres emploient la flatterie pour le gagner. On donne pour obtenir. C' est la source et le fondement de tout le commerce qui se pratique entre les hommes, et qui se diversifie en mille manieres. Car on ne fait pas seulement trafic de marchandises qu' on donne pour d' autres marchandises, ou pour de l' argent, mais on fait aussi trafic de travaux, de services, d' assiduités, de civilités ; et on échange tout cela, ou contre des choses de même nature, ou contre des biens plus réels, comme quand par de vaines complaisances on obtient des commodités effectives. C' est ainsi que par le moyen de ce commerce tous les besoins de la vie sont en quelque sorte remplis, sans

p153

que la charité s' en mêle. De sorte que dans les états où elle n' a point d' entrée, parceque la vraie religion en est bannie, on ne laisse pas de vivre avec autant de paix, de sûreté, et de commodité, que si l' on étoit dans une republique de saints. Ce n' est pas que cette inclination tyrannique qui porte à vouloir dominer par la force sur les autres, ne soit toujours vivante dans le coeur des hommes ; mais comme ils se voient dans l' impuissance d' y reüssir, ils sont contraints de la dissimuler, jusqu' à ce qu' ils se soient fortifiés, en gagnant d' autres hommes par des voies de douceur, pour avoir ensuite le moyen d' en assujettir d' autres par la force. Chacun songe donc d' abord à occuper les premieres places de la société où il est ; et si l' on s' en voit exclus, on pense à celles qui suivent. En un mot, on s' élève le plus qu' on peut, et on ne se rabaisse que par contrainte. Dans tout état, et dans toute condition, on tâche toujours de s' acquérir quelque sorte de prééminence, d' autorité, d' indépendance, de consideration, de jurisdiction, et

p154

d' étendre son pouvoir autant que l' on peut. Les princes font la guerre à leurs voisins pour étendre les limites de leurs états. Les officiers de divers corps d' un même état entreprennent les uns sur les autres. On tâche de se supplanter et de se rabaisser l' un l' autre dans tous les emplois et dans tous les ministeres ; et si les guerres que l' on s' y fait ne sont pas si sanglantes que celles que se font les princes, ce n' est pas que les passions n' y soient aussi vives et aussi aigres, mais c' est pour l' ordinaire que l' on craint les peines dont les loix menacent ceux qui ont recours à des moyens violens. Rien n' est plus propre pour représenter ce monde spirituel

formé par la concupiscence, que le monde matériel formé par la nature, c'est-à-dire cet assemblage de corps qui composent l'univers. Car l'on y voit de même que chaque partie de la matière tend naturellement à se mouvoir, à s'étendre, et à sortir de sa place ; mais qu'étant pressée par les autres corps, elle est réduite à une espèce de prison, dont elle s'échappe si tôt qu'elle

p155

se trouve avoir plus de force que la matière qui l'environne. C'est l'image de la contrainte où l'amour-propre de chaque particulier est réduit par celui des autres, qui ne lui permet pas de se mettre au large autant qu'il voudrait. Et l'on va voir tous ses autres mouvemens représentés dans la suite de cette comparaison. Car comme ces petits corps emprisonnés venant à unir leurs forces et leurs mouvemens, forment de grands amas de matière que l'on appelle des tourbillons, qui sont comme les états et les royaumes : et que ces tourbillons étant eux-mêmes pressés et emprisonnés par d'autres tourbillons, comme par des royaumes voisins, ils se forment de petits tourbillons dans chaque grand tourbillon, qui suivant le mouvement général du grand corps qui les entraîne, ne laissent pas d'avoir un mouvement particulier, et de forcer encore d'autres petits corps de tourner autour d'eux : de même les grands d'un état suivent tellement le mouvement, qu'ils ont leurs intérêts particuliers, et sont comme le centre de quantité de gens qui s'attachent

p156

à leur fortune. Enfin, comme tous ces petits corps entraînés par les tourbillons tournent encore autant qu'ils peuvent autour de leur centre,

de même les petits qui suivent la fortune des grands et celle de l' état, ne laissent pas dans tous les devoirs et les services qu' ils rendent aux autres de se regarder eux-mêmes, et d' avoir toujours en vûe leur propre intérêt.

CHARITE AMOUR-PROPRE CH.3

que la plus generale inclination qui naisse de l' amour-propre est le desir d' être aimé.

ce que l' amour-propre recherche particulièrement dans la domination, c' est que nous soyons regardés des autres comme grands et puissans, et que nous excitions dans leur coeur des mouvemens de respect et d' abaissemens conformes à ces idées. Mais quoique ce soient-là les impressions qui lui sont les plus agreables, ce ne sont pas néanmoins les

p157

seules dont il se nourrit. Il aime généralement tous les mouvemens qui lui sont favorables, comme l' admiration, la confiance, et principalement l' amour. Il y a bien des gens qui ne font gueres ce qu' il faut pour se faire aimer, mais il n' y en a point qui ne soient bien-aises d' être aimés, et qui ne regardent avec plaisir dans les autres cette pente du coeur tourné vers eux, qui est ce que l' on appelle amour. Que s' il ne paroît pas qu' on travaille fort à s' attirer cet amour, c' est qu' on aime encore mieux imprimer des sentimens de crainte et d' abaissement sous sa grandeur, ou que desirant avec trop de passion de plaire à certaines gens, on se met moins en peine de plaire aux autres.

Mais cela n' empêche pas que lors même qu' étant emporté par des passions plus fortes, on se conduit d' une maniere peu propre à se faire aimer, on ne voulût être aimé, et qu' on ne se sente incommodé lorsqu' on

apperçoit dans l' esprit des
autres des mouvemens de haine et
d' aversion. Il y a même quantité de gens,
en qui l' inclination de se faire aimer

p158

est plus forte que celle de dominer, et
qui craignent plus la haine et l' aversion
des hommes et les jugemens qui
les produisent, qu' ils n' aiment d' être
riches et puissans et grands. Enfin
au-lieu qu' il y a peu de grands, et peu
même de gens qui puissent aspirer à
la grandeur, il n' y a personne
au-contre qui ne puisse prétendre à se
faire aimer.

Si le desir d' être aimé n' est donc
pas la plus forte passion qui naisse
de l' amour-propre, elle est au-moins
la plus generale. Les vûes d' intérêt,
d' ambition, de plaisir en arrêtent
souvent les effets, mais ils ne l' étouffent
jamais entierement. Elle est
toujours vivante au fond du coeur, et dès
qu' elle se trouve en liberté, elle ne
manque pas d' agir, et de nous porter
à tout ce qui nous peut procurer
l' amour des hommes, comme elle nous
fait éviter tout ce que nous nous
imaginons qui nous peut attirer leur
aversion. Il est vrai qu' on se trompe
quelquefois dans le discernement que l' on
fait de ces choses qui attirent l' amour
ou la haine, et qu' il y en a qui en
jugent beaucoup mieux les uns que les

p159

autres. Mais soit que l' on s' y trompe,
ou que l' on ne s' y trompe pas, c' est
toujours la même passion qui agit,
et qui fuit ou recherche les mêmes
objets. Il y a même un discernement
commun à tous les hommes, jusqu' à
un certain degré ; c' est-à-dire, qu' ils
connoissent tous jusqu' à quelque
point, que certaines actions excitent
la haine, et d' autres l' amour.

CHARITE AMOUR-PROPRE CH.4

que l' amour-propre suit la charité en plusieurs choses, et particulièrement en se cachant. En quoi consiste l' honnêteté humaine.

il n' est pas besoin d' entrer plus avant dans la description particulière des démarches de l' amour-propre, pour faire comprendre combien il imite de près la charité. Il suffit de dire que l' amour-propre nous empêchant par la crainte du châtimeut de violer les loix, nous éloigne par là de l' extérieur de tous les crimes, et nous rend ainsi semblables au-dehors à

p160

ceux qui les évitent par charité : que comme la charité soulage les nécessités des autres dans la vûe de Dieu, qui veut que nous reconnoissions ses bienfaits en servant le prochain : de même l' amour-propre les soulage dans la vûe de son propre intérêt : et qu' enfin il n' y a gueres d' actions où nous soyons portés par la charité qui veut plaire à Dieu, où l' amour-propre ne nous puisse engager pour plaire aux hommes. Mais quoique l' amour-propre tende par ces trois mouvemens à contrefaire la charité, il faut pourtant avouer que le dernier en approche de plus près, et qu' il est beaucoup plus étendu que les deux autres. Car il y a bien des occasions, où ni la crainte, ni l' intérêt n' ont point de lieu ; et l' on distingue souvent assez aisément ce que l' on fait, ou par une crainte humaine, ou par un intérêt grossier, de ce que l' on fait par un mouvement de charité. Mais il n' en est pas de même de la recherche de l' amour et de l' estime des hommes. Cette inclination est si fine et si subtile, et en même-temps si étendue,

qu' il n' y a rien où elle ne se puisse glisser ; et elle sait si bien se revêtir des apparences de la charité, qu' il est presque impossible de connoître nettement ce qui l' en distingue. Car en marchant par les mêmes voies, et produisant les mêmes effets, elle efface avec une adresse merveilleuse toutes les traces et tous les caracteres de l' amour-propre dont elle naît, parcequ' elle voit bien qu' elle n' obtiendrait rien de ce qu' elle prétend, s' ils étoient remarqués. La raison en est, que rien n' attire tant l' aversion que l' amour-propre, et qu' il ne sauroit se montrer sans l' exciter. Nous l' éprouvons nous-mêmes à l' égard de l' amour-propre des autres. Nous ne le saurions souffrir si-tôt que nous le découvrons ; et il nous est aisé de juger par là, qu' ils ne sont pas plus favorables au nôtre quand ils le découvrent. C' est ce qui porte ceux qui sont sensibles à la haine des hommes, et qui n' aiment pas à s' y exposer, à tâcher de soustraire, autant qu' il leur est possible, leur amour-propre à la vûe des autres, à le déguiser, à ne le montrer jamais sous sa forme naturelle, et à

imiter la conduite de ceux qui en seroient entierement exemts ; c' est-à-dire des personnes animées de l' esprit de charité, et qui n' agiroient que par charité. Cette suppression de l' amour-propre est proprement ce qui fait l' honnêteté humaine, et en quoi elle consiste ; et c' est ce qui a donné lieu à un grand esprit de ce siècle, de dire que la vertu chrétienne détruit et aneantit l' amour-propre, et que l' honnêteté humaine le cache et le supprime. Ainsi cette honnêteté qui a été l' idole des sages payens, n' est rien dans le fond qu' un amour-propre plus intelligent et plus adroit que celui du commun du monde, qui sait

éviter ce qui nuit à ses desseins, et qui tend à son but qui est l' estime et l' amour des hommes par une voie plus droite et plus raisonnable. C' est ce qu' il est aisé de faire voir, en montrant comment l' amour-propre imite les principales actions de la charité.

CHARITE AMOUR-PROPRE CH.5

p163

comment l' amour-propre imite l' humilité.

il n' est pas difficile de comprendre de quelle sorte la charité nous rend humbles. Car nous faisant aimer la justice qui est Dieu même, elle nous fait haïr l' injustice qui lui est contraire. Or c' est une injustice toute visible, qu' étant comme nous sommes pleins de défauts, et coupables de tant de pechés, nous voulions encore être honorés des hommes, et que nous prétendions mériter leurs louanges, ou par des qualités humaines, et par conséquent vaines et frivoles, ou par des dons que nous avons reçûs de Dieu, et qui ne nous appartiennent point. Non seulement il n' est pas juste que le pecheur soit honoré ; mais il est juste qu' il soit abaissé et humilié. C' est la loi éternelle qui l' ordonne, non seulement la charité consent à cette loi, mais elle l' aime, et par l' amour qu' elle lui porte, elle embrasse

p164

avec joie toutes les humiliations et tous les abaissemens. Elle nous fait haïr tout ce qui sent l' orgueil et la vanité ; et comme elle condamne ces mouvemens, lorsqu' ils s' élèvent dans notre coeur, elle les empêche aussi de se produire au-dehors par nos paroles et par nos actions, et

elle les réduit ainsi à une exacte modestie.

Mais il n' y a rien en cela que l' amour-propre n' imite parfaitement. Car voyant le coeur de chaque homme tout tourné vers soi-même, et naturellement ennemi de l' élévation d' autrui, il a grand soin de ne se pas exposer à son chagrin et à sa malignité.

Quiconque se loue et étale ce qu' il croit avoir de bon, prétend par là appliquer les autres à soi, et c' est à peu près la même chose que s' il les prioit bonnement de lui donner des louanges, et de le regarder avec estime et avec amour. Or il n' y a gueres de priere qui paroisse plus incivile et plus incommode à l' amour-propre des hommes que celle-là. Il s' en irrite, et n' y répond gueres autrement que

p165

par la moquerie et par le mépris. Ainsi ceux qui sont assez fins pour connoître ses caprices, évitent de lui faire de ces sortes de demandes, c' est-à-dire, qu' ils s' éloignent généralement de tout ce qui sent la vanité, de tout ce qui tend à se faire remarquer, et à mettre en vûe ses avantages, et ils tâchent au-contre de paroître n' y faire point d' attention, et ne les connoître pas en eux. Et c' est-là la modestie que l' honnêteté peut procurer. Non seulement l' honnêteté fait éviter les vanités basses et grossieres, et les louanges déclarées que l' on se donne à soi-même ; mais comme elle sait que l' amour-propre des autres est admirablement fin à découvrir les détours que l' on pourroit prendre pour faire voir en nous ce que nous desirons d' y montrer, elle renonce à ces petits artifices, et s' étudie à les éviter. Elle nous porteroit même plutôt à parler de nous directement, et à découvert, qu' à se servir de ces méchantes finesses, parcequ' elle apprehende toujours d' y être surprise, et qu' elle sait que quand on les

apperçoit, on prend encore plus de plaisir

p166

à les tourner en ridicules. Ainsi il n' y a rien de plus simple et de plus humble que ses discours. Elle ne se produit ni ne se montre par aucun endroit, et elle a pour regle de ne parler jamais de soi, ou d' en parler avec plus de froideur et d' indifférence qu' elle ne feroit des autres. Ceux qui ont oui parler de la guerre aux deux premiers capitaines de ce siècle, ont toujours été ravis de l' honnêteté et de la modestie de leurs discours. Personne n' a jamais remarqué qu' il leur soit échappé sur ce sujet la moindre parole qu' on pût soupçonner de vanité. On les a toujours vû rendre justice à tous les autres, et ne se la rendre jamais à eux-mêmes ; et l' on auroit souvent cru en leur entendant faire le récit des batailles où ils avoient eu le plus de part par leur conduite et par leur valeur, qu' ils n' y étoient pas même présents, ou qu' ils y étoient demeurés sans rien faire. Qu' on lise le récit qui courut à Paris après la bataille de Senef, on y trouvera cette grande action diminuée de moitié. Il semble que

p167

monsieur le prince en ait été simple spectateur. Il étoit par-tout, et il ne paroît presque nulle part : et jamais rien ne fut plus obscurci que ce qu' il a contribué au succès de ce combat. Je m' imagine que si Saint Louis envoyoit autrefois des relations de ce qu' il fit en égypte, elles étoient faites comme celle-là. Tant la sainteté et l' honnêteté ont de rapport dans leurs actions extérieures, et tendent également à empêcher qu' il n' y paroisse rien de vain, n' y ayant que

cette seule difference entre l' une et l' autre, que la sainteté est frappée de l' injustice de la vanité par rapport à Dieu, et l' honnêteté est touchée de sa bassesse par rapport aux hommes. Mais outre la crainte qu' a l' honnêteté d' exciter contre soi l' aversion naturelle que tous les hommes ont de la vanité d' autrui, elle peut encore avoir dans cette conduite un sentiment plus fin et plus delicat de cet orgueil qui naît avec l' homme, et qui ne l' abandonne point. Ces gens qu' on voit si occupés de quelques occasions où ils se sont signalés, qu' ils en étourdissent tout le monde, comme

p168

Ciceron faisoit de son consulat, font voir par là que la vertu ne leur est gueres naturelle, et qu' il leur a fallu de grands efforts pour guinder leurs ames jusqu' à l' état où ils sont si aises de se faire voir. Mais il y a bien plus de grandeur à ne faire pas de reflexion sur ses plus grandes actions, en sorte qu' il semble qu' elles nous échappent, et qu' elles naissent si naturellement de la disposition de notre ame, qu' elle ne s' en apperçoit pas. Ce degré de vertu est sans doute bien plus heroïque, et c' est celui dont l' honnêteté humaine quand elle est à son comble, tâche sans y penser expressément, de donner l' idée, ou qu' elle imite par adresse et par politique, quand elle n' est pas parfaite, et qu' elle vient plutôt de la raison, que de la nature.

CHARITE AMOUR-PROPRE CH.6

p169

l' honnêteté et la charité nous éloignent de l' affectation, et principalement

*de celle des choses qui ne
conviennent pas à notre état.
qui n'aimeroit cet honnête homme
dont un grand esprit de ce
siècle a fait cette belle peinture. on
ne passe point dans le monde, dit-il, etc.*

p170

Il est impossible de ne pas aimer
un homme de cette sorte ; mais
pourquoi l'aime-t-on ? C'est qu'il semble
qu'il soit fait pour les autres et non
pour lui. Il n'incommode point notre
amour-propre par une affectation
importune. Il ne prétend point nous
forcer à le louer en faisant voir en
lui ce que nous n'y voulons point
voir. S'il nous montre ce qu'il y a de
bon, ce n'est pas pour lui, c'est pour
nous. L'honnêteté nous rendant donc

p171

sensibles à ces jugemens, et à ces
sentimens favorables qu'elle découvre
dans l'esprit des autres pour ce
procédé, elle s'efforce de les mériter en
le suivant.
Mais si l'honnêteté s'éloigne
généralement de toute sorte
d'affectation, elle fuit encore avec plus de
soin celle qui tend à se signaler par
des qualités ou des manières qui ne
conviennent point à notre état et à
notre profession : parcequ'elle sait
que l'amour-propre des autres hommes,
qui en est toujours choqué, ne
manque jamais de la tourner en
ridicule, et qu'il est bien fier lorsqu'ayant
la raison de son côté, il s'en peut
servir pour réprimer une vanité mal
entendue.
Ainsi selon les règles mêmes de
l'honnêteté du monde, c'est un fort
méchant caractère, et que tout
homme de bon sens doit éviter, que
celui d'un ecclésiastique qui affecteroit
l'air, les mots et les manières de la

cour ; qui paroîtroit rempli d' estime
pour les bagatelles et les vanités
du monde ; qui témoigneroit de
l' inclination pour la conversation des
dames ;

p172

qui se piqueroit de politesse,
de delicatesses et de bel esprit ; qui
feroit voir par ses discours ou par ses
écrits, qu' il lit ce qu' il ne devoit
point lire, qu' il sait ce qu' il ne
devoit point savoir, et qu' il aime ce
qu' il ne devoit point aimer. Il ne
faut pas s' imaginer que le monde qui
est souvent si peu équitable à l' égard
de ceux qui ne lui donnent point de
prise, soit d' humeur à souffrir ceux
qui prétendent se distinguer des
autres par des voies qui donnent tant
de moyens de les rabaisser. Aussi ne
les épargne-t-il pas. Chacun devient
spirituel à leurs dépens, et il n' y a
personne qui ne fasse mille reflexions
sur la disposition de cet esprit tout
profane et tout seculier qu' ils font
paroître, avec la sainteté de leur état.
Il n' est pas besoin de prouver que
la charité est encore plus éloignée de
l' affectation que la simple honnêteté.
Car aimant les autres et ne s' aimant
point elle-même, elle n' a qu' à suivre
ses mouvemens naturels pour agir
avec une honnêteté parfaite. Elle le
fait d' autant mieux ; quelle le fait plus
sincerement, et qu' il n' y a rien qui se

p173

démence en elle, au-lieu que cette
honnêteté d' amour-propre n' est pas
d' ordinaire si uniforme. Si elle le
reprime en un endroit, il se montre
quelquefois par un autre, et laisse
ainsi quelque petit dégoût de soi à
ceux qui l' observent de bien près.
Mais comme cela n' arrive que
contre son intention, il en a honte quand

il s' en aperçoit, ou plutôt quand il sent que les autres s' en aperçoivent.

CHARITE AMOUR-PROPRE CH.7

p174

que l' amour-propre fait les mêmes réponses que la charité sur la plupart des questions qu' on lui peut faire.

l' amour-propre conduit par la raison dans la recherche de l' estime et de l' affection des hommes, imite si parfaitement la charité, qu' en le consultant sur les actions extérieures, il nous fait les mêmes réponses qu' elle, et nous engage dans les mêmes voies.

Car si l' on demande, par exemple, à la charité, en quelle disposition nous devons être sur le sujet de nos défauts, elle nous dira que nous devons nous défier extrêmement de notre propre lumière, à l' égard de ceux mêmes que nous ne croyons pas avoir ; et que la persuasion où nous devons être en general de notre aveuglement en ce point, nous doit disposer à en croire plus les autres que nous-mêmes ; mais qu' à l' égard des défauts dont nous serions

p175

convaincus, il n' y auroit rien de plus injuste que de vouloir démentir et détruire en quelque sorte la lumière de Dieu même, en prétendant justifier ce qu' elle condamne ; et qu' ainsi le moins que nous puissions faire pour éviter cet orgueil si criminel, est de les avouer sincèrement, et de nous en humilier devant Dieu et devant les hommes.

Que l' on fasse maintenant la même question à l' amour-propre, et l' on verra que s' il ne parle pas le même

langage au fond du coeur, il donne
neanmoins le même conseil. Quoiqu' il
soit dur, dit-il, de reconnoître
ses defauts, et qu' on desirât de les
effacer de la memoire des hommes
aussi-bien que de la sienne, il est clair
neanmoins qu' il est impossible de les
cacher. Plus on s' efforcera de les
déguiser aux autres, plus ils seront ingenieux
à les découvrir et malins à les faire
remarquer. Ce desir même de les cacher
passera dans leur esprit pour le plus
grand des defauts, et l' on ne fera
autre chose en voulant ou les dissimuler,
ou les justifier, que s' attirer l' aversion
et le mépris. Il faut donc par necessité

p176

prendre une route toute contraire. Si
l' on ne peut avoir la gloire d' être sans
defauts, il faut avoir celle de les
connoître, et de n' être pas dupes sur
nous-mêmes : Bellum etc. ôtons donc aux autres
le plaisir de les remarquer, en les remarquant
nous-mêmes les premiers, et desarmons par là
leur malignité.

C' est sur de semblables vûes que
l' honnêteté forme sa conduite ; et c' est
ce qui la porte à faire une profession
ouverte de reconnoître de bonne-foi
tous ses defauts, et de ne point
trouver mauvais que les autres les
remarquent ; et par là elle s' acquiert la
reputation d' une équité aimable, qui fait
qu' on juge de soi-même sans aveuglement
et sans passion, qui sait se faire
justice à soi-même, et avec qui on peut
être d' accord, sans être obligé de
témoigner exterieurement que l' on
approuve ce que l' on n' approuve pas.
Il est aisé de juger par là, que la
charité et l' amour-propre doivent être
fort conformes dans la maniere de
recevoir les reprehensions et les
avertissemens, et que des vûes et des motifs
très-differens les doivent unir dans

p177

la même conduite extérieure. On connoît assez celle où la charité nous porte : car regardant ces avertissemens comme un tres-grand bien, et comme un moyen favorable pour nous délivrer de nos défauts, elle les reçoit non seulement avec joie ; mais avec avidité. L' amertume même qui les accompagne lui est agréable, parcequ' elle nous procure le bien de l' humilité, et qu' elle affoiblit l' amour-propre, que la charité regarde comme son principal ennemi. Ainsi bien loin de témoigner du dégoût et de l' aigreur à ceux qui nous procurent ce bien, elle n' oublie rien pour leur faire paroître sa reconnoissance ; pour les soulager dans la crainte qu' ils ont de nous avoir blessés ; pour les attirer à nous faire souvent la même faveur, et pour leur ôter toutes les craintes qui pourroient les rendre réservés, et les tenir dans la gêne et dans la contrainte. à la vérité l' amour-propre est toujours intérieurement fort éloigné de cette disposition. Il n' aime point que les autres s' apperçoivent de nos défauts, et encore moins qu' on nous en avertisse. Mais il ne laisse pas d' agir

p178

extérieurement de même que la charité. Car apprenant par ces avertissemens qu' on nous donne, la mauvaise impression que l' on a de nous, la raison lui fait conclure aussi-tôt qu' il faut tâcher de dominer cette impression : ou du-moins de ne la pas augmenter ; et consultant ensuite la disposition de l' esprit des autres, pour savoir comment il s' y faut prendre, il reconnoît aisément que rien ne les choque davantage que la fierté de ceux qui ne peuvent souffrir qu' on les avertisse d' aucun défaut, qui se revoltent contre la vérité quelque claire qu' elle soit, et qui voudroient que tout le monde s' aveuglât sur leur sujet, ou supprimât tous ses sentimens si-tôt qu' ils ne leur sont pas avantageux ;

qu' au-contre rien n' adoucit davantage
les gens que de ne pas trouver
cette resistance, et de voir qu' on
defere à leur jugement et à leur lumiere ; et
qu' ainsi on se soumet en quelque
maniere à leur empire. L' amour-propre
prend donc sans hesiter ce dernier
parti, et par là il fait que nous nous
insinuons si agreablement dans le coeur
de ceux qui nous reprennent, qu' ils

p179

aiment mieux ceux qui se rabaissent de
cette sorte, quelques defauts qu' ils
ayent, que ceux qui n' en ayant point,
n' ont pas lieu de leur donner ce même
plaisir. Car il faut remarquer que
nos defauts ne sont pas par eux-mêmes
contraires à l' amour-propre des autres,
et que de même les plus belles
qualités ne lui sont pas aussi aimables
par elles-mêmes. C' est le rapport que
ces defauts ou ces belles qualités ont
à eux. De sorte que si ces defauts nous
rendent plus humbles à leur égard,
ou si ces belles qualités nous rendent
plus fiers, ils nous aimeront avec ces
defauts, et ils nous haïrons avec
toutes ces belles qualités.
Il est clair que cette conduite tend
directement à la fin de l' amour-propre,
qui est de gagner l' estime et l' amitié
des hommes. Et c' est pour quoi
l' honnêteté humaine ne manque
jamais de la suivre, et elle le fait
même souvent plus exactement que la
vraie pieté, lorsqu' elle n' est pas
parfaite. Car comme la charité est souvent
moins agissante que l' amour-propre, il
arrive souvent aussi que les personnes
de pieté paroissent plus sensibles, et

p180

plus delicates que les honnêtes gens
du monde, lorsqu' on les avertit des
defauts qu' on remarque dans leur
conduite ou dans leurs ouvrages ;

parceque n' ayant pas dans ces rencontres une charité bien vive, ils n' ont pas aussi cet amour-propre éclairé qui y supplée à l' égard des actions exterieures.

CHARITE AMOUR-PROPRE CH.8

que l' amour-propre se conduit de la même maniere que la charité à l' égard des soupçons injustes et des ennemis.

la conduite que la charité fait garder aux gens-de-bien, lorsque l' on conçoit d' eux des soupçons injustes et des impressions déraisonnables, n' est pas d' en faire des reproches, et de faire paroître du mécontentement et de l' aigreur, mais de s' en justifier modestement en témoignant qu' ils ne sont point étonnés qu' étant hommes, on les ait soupçonnés des fautes des hommes ; et en un mot c' est de ne se pas plaindre de ces soupçons, mais de travailler à les guerir ; parcequ' on les

p181

doit regarder comme un mal dangereux pour ceux qui les ont conçûs, et que le moyen de les en délivrer, n' est pas de leur faire des reproches, lorsqu' ils ne sont pas encore persuadés qu' ils ayent tort, mais de leur montrer doucement la fausseté de leurs soupçons, pour les obliger par là de les condamner eux-mêmes.

à la verité si nous suivons dans ces occasions les premiers mouvemens de l' amour-propre, nous serons bien éloignés de cette moderation. Ce ne seront au-contraire qu' emportemens pleins de ressentimens, et d' aigreur. Mais si nous consultons la raison, dans la resolution de la suivre pour arriver à la fin que nous devons avoir, qui est d' effacer ces soupçons injurieux, et de rétablir notre reputation dans l' esprit de ceux qui les ont conçûs, il faut que nous prenions le même chemin. Car tout ce qui sent l' emportement et la passion n' est capable que d' augmenter

les mauvaises impressions qu' on a
conçûes contre nous. Et au-lieu qu' il n' y a
souvent que l' esprit qui en soit prévenu,
on porte par-là l' aigreur dans la
volonté même, et on l' interesse à soûtenir

p182

les impressions de l' esprit. Ainsi
l' amour-propre prévoyant ce mauvais
effet, se réduit malgré qu' il en ait à
imiter cette conduite douce et modérée
que la charité prescrit.
Mais qui croiroit jamais que l' amour-propre,
lors même qu' il auroit intention de
décrier ses ennemis, de les
rendre odieux, et de les faire
condanner par tout le monde, de bassesse et
d' injustice, ne pût mieux faire pour y
reüssir, que de suivre les pas de la
charité ? Cependant c' est ce qui arrive
très-souvent. Car il n' y a rien d' ordinaire
qui fasse mieux remarquer les
procedés bas et peu honnêtes dont on
use envers nous, que d' y opposer un
procedé plein de moderation et
d' honnêteté. Cette opposition qui fait
remarquer la difference de ces deux
conduites contraires, met l' une et l' autre
dans un plus grand jour. L' honnêteté
en paroît plus belle d' un côté, et
la mal-honnêteté plus honteuse de
l' autre. Et ainsi l' amour-propre a tout ce
qu' il prétend, qui est que nous nous
relevons par là, et que nous
rabaissons ceux qui nous ont choqué.
Je me souviens sur ce sujet que lorsqu' on

p183

publia un certain livre, dans lequel
l' auteur avoit prétendu ramasser
diverses fautes contre la langue, qu' il
croyoit avoir trouvées dans des
ouvrages de pieté, qui passaient pour bien
écrits, on examina dans une
compagnie, par maniere d' entretien, ce que
ceux qui s' y trouvoient interessés
devoient faire en cette rencontre. Chacun

convint d'abord que les remarques
de cet auteur étant si peu
considérables, qu'elles n'auroient pas dû
être proposées contre des écrits même
où l'on n'auroit eu pour but que
d'acquiescer la réputation de bien écrire,
ceux qu'il attaquoit ne devoient pas
avoir la moindre pensée de former
une contestation sur un si petit sujet,
quelque tort que cet auteur pût avoir
dans quelques-unes de ses remarques.
Mais quand on vint à parler de ce
qu'ils devoient faire, on ne fut plus
de même avis. Il y en eut qui soutinrent
qu'ils ne devoient pas même
témoigner qu'ils eussent vû ce livre.
Mais le plus grand nombre crut qu'ils
devoient prendre un autre parti, et
que pour toute réponse, ils n'avoient
qu'à corriger de bonne-foi dans les

p184

autres éditions de ces livres tout ce
que cet auteur y avoit repris avec
quelque apparence de justice. La raison
qu'ils en alleguoient, outre le motif
général d'honorer la vérité en tout,
c'est qu'il n'y avoit point de meilleur
moyen pour faire que le public rendît
justice à cet auteur, et à ceux qu'il
auroit attaqués, que d'user envers
lui d'une conduite si modérée. J'avoue
que je fus de ce sentiment, et que je
crûs qu'il n'y en avoit point de plus
conforme, ni à la charité, qui tend
toujours à nous humilier, ni à
l'amour-propre, qui est bien-aise de
mettre en vû les défauts de ceux qui
nous ont voulu rabaisser. Je le
pratiquerai même très-volontiers si j'en ai
occasion, sans prétendre obliger
personne de croire que ce soit une action
d'humilité, puisque je reconnois
qu'elle peut avoir très-aisément un autre
principe.

CHARITE AMOUR-PROPRE CH.9

que l' amour-propre se conduit par les mêmes voies que la charité à l' égard des bonnes et des mauvaises qualités des autres.

il n' est pas difficile de juger par tout ce que l' on a dit jusqu' ici, que la conduite et l' honnêteté ne doit pas être différente de celle de la charité à l' égard des bonnes et des mauvaises qualités des autres. On voit aisément à quoi la charité porte à l' égard du bien qu' elle remarque en autrui. Comme elle s' en réjouit interieurement, elle en témoigne aussi sa joie au-dehors en toutes les manieres qu' elle le peut ; et bien loin de tendre à l' obscurcir, elle fait son possible pour le relever et le faire valoir. Le bien des autres est son propre bien par l' amour qu' elle leur porte, et elle s' y arrête même plus volontiers qu' au sien, parcequ' elle n' y craint point la complaisance et la vanité.

Or quoique l' amour-propre bien loin d' avoir cette bonté et cette tendresse pour les autres, soit au-contre naturellement malin, jaloux, envieux, plein de venin et de fiel ; bien que ce qui releve les autres l' incommode et le chagrine, et que l' on ne le voit gueres favorable de bonne-foi aux louanges qu' on leur donne, à moins qu' il n' en tire quelque avantage, et qu' elles ne lui servent de degré pour s' élever.

Quand on vient néanmoins à considerer l' effet qu' on feroit sur l' esprit des autres si l' on monroit ces mouvemens à découvert, on conclut tout-d' un-coup à les cacher. On voit bien que ce seroit le moyen de se faire regarder comme un ennemi public, et qu' on deviendroit par là l' objet de la haine et de la détestation de tout le monde : que non seulement on seroit odieux à ceux contre qui on exerceroit

sa malignité, mais à ceux mêmes qu' on épargneroit ; personne ne pouvant s' assûrer de recevoir justice des gens en qui on remarque ce mauvais fond, et chacun craignant avec raison de devenir l' objet de leur jalousie.

p187

L' honnêteté nous fait donc prendre justement le contrepied. Elle fait que nous affectons de faire paroître au-dehors une extrême équité, de louer volontiers ce qui est louable, de faire valoir autant que nous le pouvons toutes les bonnes qualités des autres, et de ne refuser pas même à nos ennemis les témoignages d' estime qu' ils meritent : et par là on réussit dans le dessein de se faire aimer ; on acquiert des amis, on adoucit ses ennemis, et on se met bien avec tout le monde.

C' est par ces mêmes vûes qu' elle témoigne une extrême indulgence pour les defauts des autres ; que bien loin de les exagerer, ou de les divulguer, elle les couvre et les excuse autant qu' elle peut ; qu' elle ne méprise jamais personne ; qu' elle explique tout en bonne part ; qu' elle se satisfait aisément, et qu' elle n' affecte point d' être fine et subtile à découvrir des defauts dans des personnes qui sont généralement estimées, qu' elle évite les soupçons temeraires et mal fondés, et qu' elle aime mieux en quelque sorte se tromper, que de se laisser

p188

aller à des soupçons injurieux au prochain. Tout cela tend fort droit à la fin de l' amour-propre. Car comme on ne sauroit ignorer tout-à-fait qu' on a des defauts, on hait par avance ceux dont on s' imagine qu' on sera méprisé quand ils s' en appercevront, et l' on ne sauroit au-contraire ne pas

aimer ceux dont on espere du support, de la condescendance et de la bonté.

CHARITE AMOUR PROPRE CH.10

ressemblance entre la charité et l' amour-propre à l' égard des autres vertus.

il n' y a qu' à parcourir les autres vertus, pour découvrir encore plusieurs autres ressemblances entre la charité et l' amour-propre : car si la charité est patiente dans les injures, parcequ' elle tâche d' adoucir par là l' aigreur de ceux qui nous outragent, qu' elle fait que nous souffrons toutes sortes de mauvais traitemens avec joie, pour satisfaire à la justice de

p189

Dieu, et qu' elle nous persuade que nous en meritons encore de plus durs : l' amour-propre a aussi une patience d' intérêt et de vanité qui produit au-dehors les mêmes effets. Il nous empêche de vouloir passer pour fiers et pour présomptueux. Il nous apprend qu' il est toûjours bon de n' aigrir pas les gens plus qu' ils ne le sont, et sur cela il nous fait prendre le parti de dissimuler les injures que nous recevons.

Si la charité est bienfaisante par un desir sincere de servir les autres, l' amour-propre veut aussi que nous le soyons pour regner par là dans leur esprit, et pour jouir des mouvemens que les bienfaits y excitent.

Si la charité tâche de se cacher, quand elle fait du bien aux autres, afin de ne s' en attribuer rien ; l' amour-propre en fait autant pour se rendre plus redevables ceux qu' il oblige, parcequ' on se tient d' autant plus obligé que celui qui fait du bien le fait moins remarquer.

Si la charité étend ses bienfaits à ceux dont elle n' espere rien, et aux

ennemis mêmes, parcequ' elle ne

p190

regarde que leur bien, et non pas ses intérêts ; l' amour-propre en fait de même, parcequ' il sait que plus les bienfaits paroissent desinteressés et exemts de toute recherche propre, plus ils attirent une affection generale, par l' esperance qu' ils donnent à tout le monde d' en recevoir de pareils.

Si la charité est reconnoissante envers tout le monde, parceque sa gratitude envers Dieu se répand sur tous les instrumens dont il se sert pour nous procurer du bien ; l' amour-propre nous fait affecter de l' être, depeur de mécontenter celui des autres, qui se blesse quand on y manque. Enfin, si la charité nous rend fidelles envers tout le monde par un amour sincere de la justice ; l' amour-propre nous fait pratiquer la même fidelité pour attirer la confiance des hommes.

La charité, comme dit l' apôtre, n' est point ambitieuse, parceque ceux qui en sont animés estiment peu ces honneurs humains, et ces grandeurs temporelles que l' ambition recherche ; qu' ils les craignent plus qu' ils

p191

ne les souhaitent, et qu' ils se trouvent toûjours bien dans la place où la providence de Dieu les a mis. On n' en peut pas dire autant de l' honnêteté humaine ; et si l' on en veut juger par son fond, non seulement elle n' est pas exemte d' ambition, mais elle n' est rien autre chose qu' une ambition fine et delicate. Cependant elle ne laisse pas d' imiter encore exterieurement en cela la conduite de la charité : car elle sait si bien cacher ses desirs ambitieux, depeur de trouver de l' opposition

dans l' amour-propre des autres, qui est toujours en garde de ce côté-là, qu' on diroit qu' elle n' a aucune prétention, qu' elle ne songe qu' aux autres, et qu' elle s' oublie elle-même. Si elle pense à s' élever, c' est sans empressement et sans bassesse, et elle fait si bien qu' il semble toujours que la fortune la soit venu trouver d' elle-même, sans qu' il lui ait fallu faire aucune démarche, ni aucune avance pour l' attirer.

Il y en a même que l' amour propre porte plus avant, et à qui il donne un éloignement effectif des grandes fortunes et des grands emplois, quoiqu' il

p192

ne leur fût pas impossible de s' y élever. Le repos d' une vie douce et tranquille, dans lequel on entretient quantité d' amitiés illustres, et l' on rend service à beaucoup de gens de qualité et de mérite, sans intérêt et sans dépendance, en se contentant d' avoir dans le monde la réputation d' un homme civil, obligeant, désintéressé, bon ami : cette vie, dis-je, a des charmes qui la peuvent faire préférer à toutes les grandeurs du monde par un amour-propre, sage, et éclairé, et qui sait comparer les avantages et les désavantages des divers états. C' est l' idée que s' étoit proposée Pomponius Atticus, et qu' il suivit si heureusement, que s' étant trouvé entre tant de partis ennemis qui déchirèrent de son temps la république de Rome, il fut toujours ami de tous, et les servit tous, sans en irriter aucun. On voit encore de ces imitateurs d' Atticus, et l' on peut dire à leur avantage, que s' il étoit permis ou possible de se rendre heureux en cette vie, ils en auroient trouvé le secret, et que leur choix est infiniment plus sage que celui de ces autres, qui voulant

p193

toûjours s' élever par une ambition sans bornes, se privent par là des deux principaux biens de la vie, qui sont la sûreté et le repos.

Il est aisé de voir aussi que comme la charité nous éloigne des plaisirs des sens, parcequ' elle tient l' ame dans son ordre, et ne lui permet de s' attacher qu' à Dieu seul, l' honnêteté doit faire le même, parceque l' asservissement aux plaisirs du corps a toûjours quelque chose de bas et de méprisable, qui avilit et défigure l' idée que notre amour-propre desire imprimer de nous dans l' esprit des autres.

On a même raison de se défier de ceux qui sont dominés par leurs plaisirs, et d' apprehender d' eux toute sorte de lâchetés et d' injustices. Car quelle assûrance peut-on avoir que leur passion ne l' emportera pas lorsqu' elle sera contraire à leur devoir envers les hommes, puisqu' on voit qu' elle l' emporte si souvent sur ce qu' ils doivent à Dieu ?

Ainsi l' honnêteté qui veut se conserver sur-tout la reputation d' une fidelité inviolable, et d' une fermeté inflexible dans ses devoirs, affecte de

p194

paroître exemte de cette passion pour les plaisirs, qui donne un si juste sujet de défiance.

Enfin, pour ne pousser pas cette conformité de la charité et de l' amour-propre à un détail ennuyeux, je me contenterai d' ajoûter à ce que j' en ai dit, qu' il est si vrai que l' amour-propre peut imiter toutes les actions de la charité, qu' il s' insinue même souvent dans celles où il semble qu' il puisse avoir le moins de part, et qui sont destinées pour le mortifier et pour le détruire.

Il sait quelquefois faire jeûner les religieux, ou les soulager au moins d' une partie de la peine de leur jeûne.

Les haïres, les cilices et les disciplines sont quelquefois à son usage, et

il n' y a presque point d' humiliation qu' il ne soit capable de pratiquer. Et quoiqu' il trouve moins son compte dans la solitude, dans le silence et dans les austerités secrettes, qu' en quoi que ce soit, il y a pourtant de certains conduits cachés, et de certaines voies soûterraines par où il pourroit peut-être trouver quelque entrée. Enfin, il est même capable de

p195

nous faire souffrir la mort avec joie. Et afin qu' il n' y ait pas de voie certaine de le distinguer de la charité même par le martyre, les saints nous apprennent après Saint Paul, qu' il y a des martyrs de vanité aussi-bien que de charité. C' est pourquoy Saint Augustin après avoir dit que *la vanité etc.* .

p196

Mais il y a pourtant cette difference entre les actions de vertu qui sont dures, penibles et humiliantes, et celles qui n' ont rien que d' éclatant sans être penibles, que lorsque l' amour-propre porte les gens à l' humilité, à la patience et à la souffrance, c' est par une espece de bizarrerie et de déreglement. Car il est bien clair, par exemple, que le moyen d' arriver aux fins naturelles qu' il se propose, n' est pas de s' enfermer dans une solitude pour ne converser avec personne, ou pour n' y entendre parler que de ses pechés, et de ses defauts. Et ainsi il n' est gueres probable qu' il y en ait qui embrassent ces genres de vie si contraires aux inclinations de la nature, et qui y perseverent par d' autres motifs que ceux du salut. Mais il n' en est pas de même de la plûpart des actions de vertu qu' on peut faire dans le monde. L' amour-propre ne fait qu' aller mieux à son but en les pratiquant. Il ne les sauroit omettre sans s' écarter de sa

fin : et il faut qu' il soit emporté par quelque passion déraisonnable contre ses véritables intérêts pour prendre d' autres routes que celles-là.

CHARITE AMOUR-PROPRE CH.11

p197

l' amour-propre éclairé pourroit corriger tous les défauts extérieurs du monde et former une société très-reglée. Qu' il seroit utile d' avoir cela dans l' esprit en instruisant les grands.

on peut conclure de tout ce que l' on a dit, que pour reformer entièrement le monde ; c' est-à-dire, pour en bannir tous les vices et tous les désordres grossiers, et pour rendre les hommes heureux dès cette vie même, il ne faudroit au défaut de la charité, que leur donner à tous un amour-propre éclairé, qui sût discerner ses vrais intérêts, et y tendre par les voies que la droite raison lui découvrirait. Quelque corrompue que cette société fût au-dedans et aux yeux de Dieu, il n' y auroit rien au-dehors de mieux réglé, de plus civil, de plus juste, de plus pacifique, de plus honnête, de plus généreux : et ce qui seroit de plus admirable, c' est que n' étant

p198

animée et remuée que par l' amour-propre, l' amour-propre n' y paroîtroit point, et qu' étant entièrement vuide de charité, on ne verroit par-tout que la forme et les caractères de la charité.

Peut-être qu' il ne seroit pas inutile que ceux qui sont chargés de l' éducation des grands eussent cela gravé dans l' esprit, afin que s' ils ne pouvoient leur inspirer les sentimens de

charité qu' ils voudroient bien, ils tâchassent au-moins de former leur amour-propre, et de leur apprendre combien la plûpart des voies qu' ils prennent pour le contenter sont fausses, mal entendues, et contraires à leurs veritables interêts, et combien il leur seroit facile d' en prendre d' autres qui les conduiroient sans peine à l' honneur et à la gloire, et leur attireroient l' affection, l' estime et l' admiration de tout le monde. S' ils ne reüssissoient pas par ce moyen à les rendre utiles à eux-mêmes, ils reüssiroient au-moins à les rendre utiles aux autres, et ils les mettroient dans un chemin qui seroit toûjours moins éloigné de la voie du ciel, que celui qu' ils prennent,

p199

puisqu' ils n' auroient presque qu' à changer de fin et d' intention pour se rendre aussi agreables à Dieu par une vertu vraiment chrétienne, qu' ils le seroient aux hommes par l' éclat de cette honnêteté humaine à laquelle on les formeroit.

CHARITE AMOUR-PROPRE CH.12

qu' il est très-difficile de discerner en nous-mêmes si nous agissons par charité ou par amour-propre. Trois raisons de cette difficulté.

mais ce seroit peu de chose que ces deux principes si differens, dont l' un porte des fruits de vie, et l' autre des fruits de mort, fussent confondus dans les actions exterieures, s' il étoit au-moins facile à chacun de discerner celui qui le fait agir, et qu' il pût ainsi juger par là de ses actions et de son état. Ce qui est de plus étrange, c' est que souvent ce mélange et cette confusion commence dans le coeur même, en sorte que nous ne saurions distinguer si c' est par charité

p200

ou par amour-propre que nous agissons, si c' est Dieu ou nous-mêmes que nous cherchons, si c' est pour le ciel ou pour l' enfer que nous travaillons. Cette obscurité vient de diverses causes, et j' en remarquerai ici trois principales.

La premiere est, que ces vûes des jugemens des hommes et des mouvemens de leur coeur à notre égard, qui sont la regle, la source et l' objet de l' honnêteté humaine, ne sont pas toujours accompagnées de reflexions formelles et expresses, et que les mouvemens qu' elles produisent nous sont encore souvent plus imperceptibles. Ce ne sont quelquefois à l' égard de l' esprit, que de certains regards et de certaines pensées passageres, par lesquelles il se porte comme à la dérobee vers ces jugemens qu' on fait de nous ; et à l' égard du coeur, que de certaines pentes cachées qui le tournent doucement de ce côté-là ; en sorte que l' on ne fait point de reflexion expresse ni sur cette pente, ni sur la pensée qui la produit, quoique ce soit ce qui donne le branle à nos actions exterieures, et qui en est le principe.

p201

La seconde est, qu' il arrive souvent que lors-même qu' on n' est remué en effet que par la crainte de déplaire aux hommes, ou par le desir de leur plaire, on n' ait absolument aucune connoissance ni aucune pensée distincte de l' une ni de l' autre ; et cela, parcequ' on agit souvent sans connoissance distincte, et par une simple habitude, qui n' est conduite que par une pensée confuse. à force de regarder certaines actions, comme capables de nous attirer l' infamie publique et l' aversion des honnêtes-gens, il s' en forme dans l' esprit une idée confuse, qui nous les représente comme haïssables, sans que l' esprit démêle

pourquoi ; et cette idée suffit pour exciter dans le coeur un mouvement d' aversion et d' éloignement. Or ces idées confuses et ces mouvemens qui les suivent, approchent si fort des vraies vûes de charité, qui font haïr les mauvaises actions à cause de l' injustice qu' elles renferment, qu' il n' y a presque que Dieu qui en puisse faire le discernement.

Enfin la troisième est, que lors même que l' on a la charité dans le

p202

coeur, et qu' elle nous porte aux objets qui lui sont propres, néanmoins comme la cupidité marche souvent sur les mêmes voies, et se porte vers les mêmes objets, quoique par des motifs differens, il se fait un mélange dans l' esprit et dans le coeur de ces deux sortes de vûes et de mouvemens, sans que l' on sache avec certitude quel est celui qui l' emporte, et qui est le vrai principe de nos actions. On cherche Dieu et le monde tout ensemble. Le coeur est bien-aise de plaire à l' un et à l' autre, et il ignore si c' est Dieu qu' il rapporte à Dieu : ce discernement ne se pouvant faire que par la penetration d' un certain fond qui est dans le coeur, et qui n' est connu avec évidence que de Dieu seul.

CHARITE AMOUR-PROPRE CH.13

p203

que l' ignorance où nous sommes, si nous agissons par charité, ou par amour-propre, nous est utile par plusieurs raisons.

voilà quelle est la condition ordinaire des hommes en cette vie lors même qu' ils sont à Dieu.

L' amour-propre agit plus grossièrement dans

les uns que dans les autres, mais il vit et agit en tous jusqu' à quelque degré ; et il est rare qu' ils se puissent assûrer d' aucune action en particulier, qu' elle soit entierement exemte de toute recherche propre. Mais quoique cet état soit pour eux un grand sujet de gemissement et de crainte, ils y peuvent neanmoins trouver de grands sujets de consolation, s' ils entrent dans les raisons pour lesquelles Dieu permet qu' ils y demeurent, et ne les élève pas à un plus haut degré de vertu. Il est visible premierement que le dessein que Dieu a de cacher le royaume du ciel, qu' il est venu établir

p204

sur la terre, demande que les gens-de-bien soient confondus à l' extérieur avec les méchants, et qu' ils n' en soient pas distingués par des marques claires et sensibles. Car si les fidelles qu' il anime par son esprit, et dans lesquels il reside comme dans son temple, étoient un certain genre d' hommes séparé des autres, et comme une nation à part que le monde pût discerner par des actions qui ne se rencontrassent jamais dans les autres, ils seroient tous des miracles publics, continuels et subsistans, qui détruiroient l' état de la foi, par lequel Dieu veut sauver les hommes. Les méchants qui se verroient dans l' impuissance de les imiter, sauroient par là clairement que la nature ne sauroit atteindre à l' état des gens-de-bien. Il faut donc qu' il y ait des actions purement humaines qui ressemblent si fort aux actions surnaturelles et divines, que la distinction n' en soit pas sensible. Et comme les gens-de-bien ne commettent point de crimes, et qu' ainsi ils ne peuvent être confondus par là avec les méchants, il faut que les méchants puissent

p205

imiter leurs actions vertueuses, et en faire qui y soient tellement semblables à l' extérieur qu' on ne les en puisse discerner.

Mais ce n' est pas seulement un effet de la justice de Dieu de soustraire à la vue des méchants les trésors des graces qu' il met dans les justes ; c' en est aussi un de sa miséricorde envers les justes-mêmes. Il leur est utile de ne se connoître pas, et de ne voir pas en eux leur propre justice. Cette vûe seroit capable de les en faire déchoir. L' homme est si foible dans sa force même qu' il n' en sauroit soutenir le poids. Et par un étrange renversement qui a sa source dans la corruption de son coeur, quoique son bien consiste à posséder les vertus, et son mal à être plein de défauts, il lui est pourtant plus dangereux de connoître ses vertus que ses défauts. La connoissance de son humilité le rend orgueilleux, et la connoissance de son orgueil le rend humble. Il est fort quand il se connoît foible, et il est foible quand il se croit fort. Ainsi cette obscurité qui l' empêche de discerner clairement s' il agit par

p206

charité ou par amour-propre, bien loin de lui nuire, lui est salutaire. Elle ne lui ôte pas les vertus, mais elle l' empêche de les perdre, en le tenant toujours dans l' humilité et dans la crainte, et en faisant qu' il se défie de toutes ses oeuvres, et qu' il s' appuie uniquement sur la miséricorde de Dieu.

C' est la grande utilité de cette ressemblance extérieure des actions de l' amour-propre avec celles de la charité. Mais on en peut encore remarquer quelques autres qui ne sont pas peu considérables.

Il arrive souvent que la charité est foible dans certaines âmes, et dans cet état de foiblesse elle seroit facilement éteinte par les

tentations violentes, si Dieu ne permettoit que ces tentations fussent affoiblies et comme contrepesées par de certains motifs humains qui en arrêtent l' effort, et qui donnent moyen à l' ame de suivre l' instinct de la grace. La crainte des jugemens des hommes est un de ces motifs, et il n' y en a gueres qui fassent plus d' impression sur l' esprit. Elle ne suffit pas

p207

seule à la verité pour surmonter les tentations d' une maniere chrétienne, puisque cette crainte ne naît que de vanité ; mais elle suspend leur effort, et s' il se trouve que l' ame ait quelque étincelle de vraie charité, elle la met en état de la suivre : et c' estpourquoi l' on voit que les saints legislateurs des ordres religieux n' ont pas negligé ces moyens humains, et qu' ils ont attaché à certaines fautes des penitences qui donnoient de la confusion devant les hommes, afin que la crainte de cette confusion humaine rendît les religieux plus exacts à les éviter. Ce n' est pas qu' ils prétendissent les faire agir par ce seul motif ; mais leur intention a été qu' ils s' en servissent pour se fortifier contre la negligence, et que cette crainte humaine servît d' armes et d' instrument à la charité, afin de mieux resister à la pente de la nature.

Il n' est donc pas inutile aux hommes, dans l' état de foiblesse où ils sont, d' être éloignés des vices non seulement par la charité, mais aussi par cette sorte d' amour-propre qu' on appelle honnêteté, afin que dans les

p208

langueurs de la charité cette honnêteté puisse soutenir l' esprit, et l' empêcher de tomber dans des excès dangereux. Et c' est ce qui fait qu' on voit

souvent d' étranges renversemens dans
ceux qui étant peu sensibles aux
jugemens des hommes, et se souciant
peu de leur plaire ou de leur déplaire,
sont quelquefois touchés de
quelques mouvemens passagers de pieté.
Car lorsque ces mouvemens
viennent à leur manquer, n' ayant plus
alors de frein qui les arrête ; ils sont
capables de se laisser emporter à
toutes sortes de bizarreries et de
caprices. Ainsi quand il s' agit de se fier aux
gens, il est bon de considerer si outre
la conscience qui les éloigne du mal,
ils ont encore une certaine
honnêteté qui leur fasse apprehender de faire
des choses qui soient condamnées par
les personnes sages et sensées, n' y
ayant gueres d' esprits plus dangereux
que ceux qui sont capables de soutenir
une conduite déraisonnable et
bizarre contre le jugement public, et
de se mettre sans raison au-dessus des
jugemens de tous ceux qui les connoissent.

p209

N' est-ce pas encore un avantage
considerable aux gens-de-bien, de se
pouvoir cacher aux hommes par le
moyen de cette obscurité qui empêche
qu' on ne discerne la vraie pieté
de l' amour-propre, et qui fait que des
actions de charité peuvent passer dans
l' esprit du monde pour des effets
d' une simple honnêteté ? Car combien
leur seroit-il dangereux et importun,
si toutes leurs bonnes actions étoient
remarquées, et qu' ils en fussent
récompensés sur le champ par les
louanges qu' elles leur attireroient ? Ce
seroit le moyen de les obliger à se
séparer entierement du commerce des
hommes ; au-lieu qu' à la faveur de
cette confusion, ils ont un peu plus
de liberté de traiter avec le monde et
de suivre les mouvemens de leur
charité, dans la pensée qu' ils ne seront
pris que pour de simples civilités.
Ainsi l' on peut dire que comme l' honnêteté
est bien-aise de passer pour
charité, et qu' elle fait tout ce qu' elle

peut pour emprunter sa forme et ses
caracteres ; la charité au-contraire est
bien-aise qu' on la prenne pour
honnêteté : et qu' encore qu' elle ne contribue

p210

pas directement à établir cette
impression, elle ne fait rien aussi pour
la détruire, tant parcequ' elle ne sait
pas absolument s' il n' en est point
quelque chose, que parcequ' il lui est
avantageux qu' on le croie.
Enfin, n' est-ce pas un motif assez
pressant pour s' exciter à la pratique
des vertus, de se pouvoir dire à soi-même
qu' on seroit bien malheureux de s' écarter
du chemin où la charité et
l' intérêt propre nous portent
également, et de se rendre en s' en
éloignant, également odieux à Dieu et
aux hommes ? N' est-ce pas un sujet de
louer Dieu, qu' il ait voulu que la
plûpart des déreglemens qu' il nous
défend, soient contraires au bien des
hommes dès cette vie même, et se
doivent éviter par le seul motif d' un
intérêt humain ? Enfin, n' est-ce pas
un moyen de mieux connoître l' étrange
corruption de la nature, et la
violence de nos passions, de voir
qu' elles nous font oublier non
seulement ce que nous devons à Dieu,
mais aussi ce que nous devons à
nous-mêmes, et qu' elles nous rendent
malheureux dans ce monde ici et

p211

dans l' autre ? Car s' il y a moins de
gloire et de merite à servir Dieu quand
on y trouve son intérêt, il y a sans
doute plus de déreglement et de
desordre à ne le pas servir, quand on se
prive en même-temps de ce que
l' intérêt même nous porte à desirer et à
rechercher pour notre propre avantage.

MANIERES DONT ON TENTE DIEU CH.1

p212

fondement de la défense qui nous est faite de tenter Dieu. En quoi consiste ce péché.

il y a quantité de devoirs qui sont connus de tous les chrétiens jusques à un certain degré, et qui leur sont fort inconnus au-delà de ce degré ; ce qui vient d' ordinaire de ce que n' en penetrant pas les véritables principes, ils ne sauroient en comprendre l' étendue. La défense que Dieu nous a faite de le tenter, est proprement de ce genre. Peu de personnes ignorent que Dieu nous ordonne par là de ne pas demeurer sans rien faire, lorsque nous avons entre les mains des moyens humains que nous pouvons employer.

p213

Mais comme on ne sait pas pourquoi Dieu nous défend de négliger ces moyens humains, on en demeure là, et on songe d' autant moins à s' instruire de ce précepte, qu' il semble qu' il n' y ait rien de plus rare que de tenter Dieu en cette maniere ; l' esprit humain estant infiniment plus porté à s' attacher trop aux moyens humains par un défaut d' esperance en Dieu, qu' à les négliger par un excès de confiance. C' est ce qui a fait croire qu' il ne seroit pas inutile d' expliquer un peu au long ce que c' est que tenter Dieu, et d' éclaircir les fondemens et les principes de la défense que Dieu nous en fait. Voici ceux ausquels on la peut reduire.

Dieu n' est pas seulement souverainement puissant, il est aussi souverainement sage dans sa conduite. Comme puissant il est le principe de toutes choses, soit dans le monde corporel et visible, soit dans le monde invisible et spirituel. Comme sage

il opere toutes choses par certains moyens, et dans un certain ordre. L'orgueil et le dérèglement des hommes tend également à se soustraire

p214

à la puissance et à la sagesse de Dieu : comme la piété solide tend à s'assujettir de plus en plus à l'une et à l'autre. Pour se soustraire à sa puissance, les uns ont nié entièrement la providence et l'opération de Dieu, même dans les choses naturelles, comme les épicuriens. Les autres l'ont niée dans les choses spirituelles et dans les actions de notre âme qui nous conduisent au bonheur et au malheur éternel, comme les pélagiens. Et les autres n'osant pas aller jusqu'à cet excès d'impiété, ne l'ont pas voulu reconnoître dans le discernement des bons et des méchants, des élus et des reprobés, comme les semipélagiens. Mais la manière dont on se soustrait à la sagesse de Dieu, n'étant pas moins criminelle, est beaucoup plus inconnue. Et c'est ce qu'on appelle tenter Dieu, qui est un péché que peu de personnes comprennent. Il consiste à se retirer de l'ordre de Dieu, en prétendant le faire agir à notre fantaisie, et en négligeant la suite des moyens auxquels il attache ordinairement les effets de sa puissance

p215

divine. Et pour concevoir de quelle manière on y tombe en ce qui regarde la vie de l'âme, il ne faut que considérer de quelle manière on y peut tomber en ce qui regarde la vie du corps. Il est certain que c'est Dieu qui entretient notre être et notre vie, et qu'il n'en est pas moins proprement la cause, que s'il la faisoit subsister par

un miracle visible, indépendamment de tous les moyens extérieurs. Nous la soutenons par la nourriture. Mais qui est-ce qui produit cette nourriture ? *ce n' étoit*, dit Saint Augustin, etc.

p216

Soit qu' il nous fasse vivre de cette manière commune, soit qu' il le fasse d' une manière extraordinaire et miraculeuse, c' est toujours lui qui agit et qui nous soutient. Et ainsi nous sommes obligés de reconnoître également sa main et son opération toute-puissante, soit qu' il la cache, soit qu' il la découvre. Mais il y a néanmoins cette différence entre ces deux manières dont il agit sur les corps et sur les âmes, que la première est la voie commune par laquelle il conduit ses créatures, et l' autre est une voie extraordinaire dont il ne se sert que rarement, et qui n' a point de règles certaines. C' est dans la première que consiste l' ordre de la providence qu' il permet aux hommes de connoître ; et la seconde ne renferme que certains effets que nous ne pouvons jamais prévoir de nous-mêmes ; parceque les conseils selon lesquels Dieu les produit en un temps et ne les produit pas en un autre, sont trop élevés au-dessus de l' esprit des hommes. Sa sagesse s' étant donc abaissée à couvrir

p217

ordinairement son opération divine des moyens humains, il est juste que les hommes s' assujettissent à ces moyens ; et c' est un extrême orgueil à eux de les négliger, et de prétendre forcer Dieu d' agir de cette manière extraordinaire, dont il ne nous a pas rendu capables de pénétrer les principes. C' est là ce qu' on appelle proprement tenter Dieu, comme Jésus-Christ nous l' apprend dans l' évangile : car le

diable le pressant de se jeter du haut du temple en bas, en lui alleguant qu' il est écrit : que *Dieu a commandé etc.*, Jesus-Christ le repoussa en lui disant qu' il est aussi écrit : *vous ne tenterez point le seigneur votre Dieu*, supposant que ce seroit tenter Dieu, que de prétendre qu' il dût faire soutenir par ses anges un juste qui se seroit exposé temerairement à ce danger, en quittant la voie commune qui consiste à l' éviter.

MANIERES DONT ON TENTE DIEU CH.2

p218

preuves de cette verité par Saint Augustin ; qu' il n' est pas permis de negliger les moyens ordinaires pour attendre des miracles.

Saint Augustin établit cette maxime de la morale chrétienne sur l' exemple de Jesus-Christ et de Saint Paul. La sainte doctrine nous enseigne, dit-il, etc.

p220

C' est encore par le même principe et par les mêmes exemples, que ce saint docteur refute dans le livre qu' il a fait *du travail des religieux* , la fantaisie de certains moines d' Afrique qui ne vouloient point travailler ; parcequ' il est dit dans l' évangile, que Dieu nourrit les oiseaux, quoiqu' ils ne sement ni ne moissonnent, en établissant contr' eux cette belle regle qui défend aux hommes de tenter Dieu, et leur apprend en même-temps à n' avoir pas moins de reconnoissance pour lui, quand il les nourrit par leur travail, que s' il leur procuroit leur nourriture sans qu' ils y contribuassent rien de leur part. S' il nous arrive, dit-il, etc.

p221

Ainsi ce seroit tenter Dieu que de refuser de prendre de la nourriture, sous prétexte qu' il lui est aisé de nous conserver la vie sans le secours des alimens. Ce seroit tenter Dieu à un gouverneur de place, que de ne vouloir point faire de préparatifs pour la défendre des ennemis, sous prétexte qu' il est écrit : *si Dieu ne garde la ville, c' est en vain qu' on veille pour la garder.* car encore qu' il la puisse conserver en effet, en la maniere qu' il conserva Jerusalem contre l' armée de Sennacherib, neanmoins la voie ordinaire dont il conserve les villes, est d' inspirer la vigilance aux capitaines, et la valeur aux soldats. Et l' on peut dire generalement que tous les paresseux tentent Dieu en quelque sorte,

p222

parcequ' ils negligent les moyens par lesquels on obtient les graces et l' assistance de Dieu.

MANIERES DONT ON TENTE DIEU CH.3

pourquoi Dieu cache ses operations sous l' apparence de celles de la nature, dans les effets exterieurs qu' il produit sur les corps, et dans ce qu' il fait sur les ames.

il n' y a que Dieu qui sache toutes les raisons pour lesquelles il cache ses operations sous un certain ordre de causes qui paroissent toutes naturelles. Nous en connoissons seulement quelques-unes. Il retire par ce moyen les hommes de la paresse : il les oblige à la vigilance et au travail, il les occupe, il les exerce, il les punit par ces emplois laborieux ; il leur fait plus estimer les choses qui leur coûtent plus de peine. Mais on peut dire qu' un de ces principaux desseins est de se cacher lui-même, et de rendre

sa conduite inconnue à ceux qui ne méritent pas de la connaître.

p223

S' il agissoit toujours d' une maniere miraculeuse, on seroit comme forcé de le reconnoître en tout, et cette évidence ne seroit conforme ni à sa justice ni à sa misericorde. Il est de sa justice de laisser les méchants en des tenebres qui les portent à douter de sa providence et de son être ; et il est de sa misericorde de tenir ses élus à couvert de la vanité par cette obscurité salutaire.

La vie de la foi qui est la vie des justes en ce monde consistant donc à servir Dieu sans le voir d' une maniere sensible, il est clair que des miracles continuels détruiroient entierement cet état. Ainsi étant nécessaire d' une part que Dieu agisse, et de l' autre que nous ne connoissions pas sensiblement son action, il falloit qu' il se cachât sous de certains moyens qui parussent comme naturels, et qui étant toujours exposés aux yeux des hommes, n' excitassent plus leur admiration ; afin qu' il n' y fût découvert que par ceux à qui il ouvroit les yeux de l' ame par une lumiere qu' il donne à qui il lui plaît.

Mais s' il étoit nécessaire que Dieu

p224

se couvrît de cette sorte dans l' ordre de la nature, et dans les effets extérieurs qu' il produit sur les corps, il ne l' étoit pas moins qu' il se cachât dans ses operations intérieures sur les ames ; parceque l' évidence de l' operation divine dans ces sortes d' actions ne tireroit pas moins les ames de l' état de foi, par lequel il veut qu' elles operent leur salut en cette vie. Et c' estpourquoi il ne donne ordinairement ses plus grandes graces, que par une suite

de moyens qui paroissent tout humains et tout ordinaires, et qui semblent humainement proportionnés à la fin à laquelle on les destine.

Il veut que nous desirions les vertus ; que nous travaillions à les acquérir ; que nous cherchions les occasions de les pratiquer ; que nous nous séparions des choses qui nous peuvent porter au péché. C' est lui qui nous inspire ce desir, qui opere en nous ce travail, qui nous fait retrancher ces empêchemens. Il lui seroit facile de nous donner les vertus sans toute cette suite de moyens ; mais en nous les donnant dans cet ordre, et par ces moyens, il se cache à nous et

p225

nous conserve dans l' humilité. Il pourroit de même nous avertir à chaque moment de ce que nous avons à faire ; mais s' il le faisoit de cette sorte, ce seroit une conduite visiblement miraculeuse. Il veut donc que nous prévoyions nos actions et nos paroles, que nous les considerions devant lui, afin de les regler selon ses loix, et que nous employions tout le soin qui nous est possible pour reconnoître ce qu' il veut de nous en chaque rencontre. Il est lui-même l' auteur de ces préparations, de cette recherche, de ce soin ; et il s' en sert comme d' un moyen ordinaire pour nous communiquer la sagesse dont nous avons besoin pour notre conduite.

Il est vrai que Jesus-Christ dit à ses disciples, qu' ils ne doivent pas se mettre en peine de ce qu' ils diront aux rois et aux princes lorsqu' ils les forceront de paroître devant eux, parcequ' il leur sera donné à l' heure-même ce qu' ils leur doivent répondre. Mais le dessein de Jesus-Christ dans cet avertissement étoit seulement d' exclure les prévoyances, et les reflexions

p226

de défiance et d' amour-propre : et il vouloit plutôt les disposer à ne se pas étonner quand on les obligeroit de parler aux rois sans y être préparés, que de leur défendre de s' y préparer. De même que quand Jesus-Christ défend à ses disciples de se mettre en peine du vivre et du vêtement, il ne leur interdit pas, selon les peres, les soins et les précautions raisonnables, et il ne les oblige pas à attendre que Dieu leur procure l' un et l' autre par des voies extraordinaires ; mais il leur commande seulement de bannir de leur coeur les inquietudes et les défiances, qui sont injurieuses à sa providence et à sa bonté, et qui les empêchent de chercher le royaume de Dieu avant toutes choses.

Il y a souvent ainsi des contrariétés apparentes dans les verités chrétiennes, quand on ne les regarde que d' une vûe superficielle, qui disparaissent et s' évanouissent quand on les penetre jusques dans le fond.

On pourroit croire, par exemple, à ne suivre que la premiere lueur qui naît d' une connoissance imparfaite de la verité, que la vie chrétienne

p227

étant une vie surnaturelle, et qui surpasse la force de tous les hommes, on ne doit pas plutôt choisir un genre de vie qu' un autre, ni se mettre en peine d' éviter les occasions du peché. On peut tout avec Dieu, dira-t-on, et l' on ne peut rien sans Dieu. Ainsi avec l' aide de Dieu je puis demeurer inébranlable dans les plus dangereuses occasions, et sans cette aide je ne puis me soutenir dans la retraite la plus assurée. Mais ceux qui parlent de cette sorte ne comprennent pas le secret de la conduite de la grace. Il est vrai que Dieu est capable de nous soutenir dans les plus grands perils ; et il le fait quelquefois quand c' est lui-même qui nous y engage : mais il ne donne pas ordinairement sa grace d' une maniere si

éclatante. Ainsi pour nous faire résister aux tentations, il nous inspire le soin de les éviter. C' en est le moyen ordinaire ; et quiconque le néglige n' a pas droit de prétendre que Dieu le soutienne d' une autre manière. Si l' on étoit ordinairement aussi recueilli dans l' agitation que dans le repos, si l' on ne succomboit pas plus souvent aux tentations en vivant dans

p228

les occasions du péché qu' en les évitant ; si l' on ne contractoit pas plus de taches dans le commerce du monde que dans la retraite ; si les grands emplois ne portoient pas plus à la vanité que les occupations basses et humiliantes, ce seroit sans doute une espèce de miracle visible. Dieu en fait de cette sorte quand il lui plaît pour quelques âmes choisies. Mais comme il ne veut pas que sa conduite sur nous paroisse si visiblement miraculeuse, il ne les fait pas souvent, et il nous oblige par là à nous réduire à la voie ordinaire, et à préférer, autant que nous le pouvons, le repos à l' agitation ; la retraite, au commerce du monde ; les emplois humilias, aux emplois relevés ; et enfin la suite des occasions, à la confiance qui porte à s' y exposer. Ce n' est pas qu' il ne soit aussi facile à Dieu de nous sauver en une manière qu' en une autre ; mais il nous a appris qu' il nous sauve ordinairement de cette seconde manière, parcequ' il y est plus caché et moins reconnoissable : et par là il nous oblige à nous y réduire.

MANIERES DONT ON TENTE DIEU CH.4

p229

que toutes les regles que les peres donnent pour la vie spirituelle, sont

établies sur ce principe, que Dieu cache ses opérations surnaturelles sous l'apparence d'un ordre tout naturel.

c'est sur cet ordre de la grace et sur cette suite de moyens, sous lesquels Dieu cache ses opérations surnaturelles, que sont établies toutes les règles, et tous les avis spirituels que les saints inspirés de Dieu ont donnés à ceux qu'ils ont conduits dans ses voies.

Ces grands saints n'ignoroient pas que c'est de lui qu'il faut attendre toutes les vertus, et qu'il est la cause de toutes les bonnes actions des chrétiens. Ils étoient persuadés qu'il est le maître des cœurs, et qu'il opère en eux tout ce qu'il veut par une force invincible et toute-puissante. Cependant ils nous prescrivent des règles et des pratiques comme pourroient

p230

faire des philosophes, qui prétendroient acquérir la vertu par leurs propres forces. Ils veulent que nous tenions toujours notre esprit occupé de saintes pensées, que nous nous appliquions sans cesse à la lecture et à la méditation de la parole de Dieu ; que nous vivions dans l'éloignement du monde ; que nous réduisions notre corps en servitude par le travail et la mortification ; que nous évitions tout ce qui nous peut affaiblir, et tout ce qui nous peut être une occasion de chute ; que nous fassions un effort continuel pour résister à nos passions ; que nous menions une vie uniforme, réglée, occupée, en passant par la suite d'actions que l'on nous aura prescrites, comme étant les plus conformes à notre état et à nos devoirs. Ce n'est pas qu'ils ne sussent parfaitement que Dieu nous peut donner ses plus grandes grâces sans nous faire passer par ces exercices, mais ils savoient en même-temps que l'ordre commun de sa providence est de ne nous les accorder qu'ensuite de ces

exercices, et par ces exercices mêmes ;
qu' ainsi il fait premierement aux

p231

armes la grace de les pratiquer, pour
leur faire ensuite celle de parvenir aux
vertus où il desire de les élever, étant
aussi-bien l' auteur des actions qu' il leur
fait faire pour acquerir les vertus,
que des vertus qu' elles acquierent par
ces actions.

Ils n' ont pas ignoré non plus qu' il
n' y avoit rien de plus facile à Dieu,
que de nous faire connoître nos
fautes de temps en temps, par l' infusion
d' une lumiere qui nous les remît
tout-d' un-coup devant les yeux ; qu' il
pourroit même nous en corriger en
nous donnant les vertus opposées, sans
que nous fussions obligés de nous
affliger continuellement de la vûe de
nos miseres : mais comme ils
connoissoient les voies dont Dieu se sert
ordinairement pour purifier les ames,
ils n' ont pas laissé de nous
recommander cet examen et cette vigilance
sur nous-mêmes, comme un des
principaux devoirs de la pieté, qui ne
doit finir qu' avec notre vie. *mes freres*,
dit Saint Augustin, etc.

p232

Le grand Saint Gregoire, que Dieu
a donné particulierement à son église
pour l' instruire des regles de la vie
spirituelle, ne recommande rien tant
aussi dans ses morales, que cette
vigilance sur soi-même, et cet examen
de ses bonnes et de ses mauvaises
actions. *il faut*, dit-il, etc.

p234

Cette instruction est si souvent
repetée dans les ouvrages de

Saint Gregoire, que l' on peut dire que c' est un des principaux fondemens de sa conduite spirituelle. Et bien loin qu' il exemte les justes plus avancés de cette pratique, il met au-contre leur avancement dans l' accroissement de cette vigilance et de cette attention sur eux-mêmes.

Enfin, Saint Bernard a fait quatre livres exprès pour porter les ames à cet exercice, d' examiner devant Dieu leurs actions et leur conduite ; et il en fait tellement le principal devoir de la vie chrétienne, que pour représenter en un mot l' idée qu' il avoit de la veritable pieté, il dit que c' est s' appliquer à la consideration. Etc., et que cette consideration consiste à prévoir ses actions, à les regler devant Dieu, à corriger ses defauts, et à penser à ses devoirs. Et il est remarquable que ce saint ne donne pas ces instructions à un novice, mais à un grand pape, qu' il devoit supposer être dans l' état de perfection, ayant été élevé à cette premiere dignité

p235

de l' église, à cause de ses vertus éminentes.

Lorsque les philosophes, qui supposoient que la vertu n' a point d' autre source que la nature, prescrivoient des regles pour l' acquerir, ils n' en prescrivoient point d' autres que celles-là. Ils nous recommandent comme ces saints, cet examen et cette vigilance continuelle sur nos actions, comme on le peut voir dans les vers attribués à Pythagore, et dans plusieurs endroits de Seneque. Est-ce donc que Saint Augustin, Saint Gregoire et Saint Bernard ne savoient pas que la vertu est un pur effet de la misericorde de Dieu, et non pas de nos efforts et de nos reflexions ? Ils le savoient sans doute, puisqu' ils l' enseignoient en tant d' endroits de leurs livres. Mais ils savoient aussi que Dieu ne la donne ordinairement aux hommes, que par la pratique de certains

moyens et de certains exercices
auxquels il les applique par sa grace ;
qu' ainsi le principal soin de ceux qui
conduisent les ames, est de les
mettre dans la pratique de ces moyens,
par lesquels on obtient les graces de

p236

Dieu, et que c' est le tenter que
d' agir autrement, et de vouloir qu' il nous
les accorde par une autre voie, que
par celle que sa sagesse a choisie, et
qu' il nous a fait connoître par l' exemple
de tous les saints.

Pourquoi croit-on de même que les
peres ayent témoigné tant de défiance
du salut de ceux qui ne pensent à se
convertir que lorsqu' ils sont prêts de
mourir ? Est-ce qu' il n' est pas aussi
facile à Dieu de toucher les pecheurs
par sa grace à la dernière heure, qu' en
tout autre temps ; ou que celui de la
mort soit exclus de la promesse
générale que Dieu a faite aux hommes de
les recevoir en sa grace s' ils se
convertissent sincèrement ? Ce n' est sans
doute rien de tout cela. Dieu est toujours
également puissant, et le sein
de sa miséricorde est toujours également
ouvert aux pecheurs convertis.

Mais c' est que les peres ont cru que
ces conversions n' étoient pas ordinairement
sinceres, et qu' elles étoient
plutôt un effet de l' état où ils se
trouvent, que du changement de leur
coeur. Et la raison en est que dans la
voie commune, le coeur ne change

p237

point ainsi tout-d' un-coup d' objet et
de fin. On peut bien changer en un
moment d' actions exterieures ; mais
l' amour qui tient la principale place
dans le coeur ne change gueres en
un moment. Il faut pour l' ordinaire
qu' il s' affoiblisse peu-à-peu, et qu' il
y en ait un autre qui prenne sa place

par divers progrès. C' est ainsi que les passions humaines se changent ; et Dieu qui veut que les cooperations de sa grace ne se distinguent pas sensiblement de celles de la nature, suit ordinairement le même ordre. Il commence à ébranler le coeur par la crainte, avant que de le toucher par son amour ; et il le touche souvent long-temps par des commencemens d' amour, avant que de s' en rendre maître par un amour dominant, qui tourne le coeur vers lui comme vers sa dernière fin, et qui le délivre de la servitude de l' amour des creatures. Ainsi comme la conversion des pecheurs mourans ne sauroit passer par ces degrés, il faudroit qu' elle fût miraculeuse pour être vraie. L' église ne desespere pas de ce miracle ; et c' est ce qui la porte à accorder les

p238

sacremens aux mourans : mais elle craint aussi beaucoup que ces sentimens qui paroissent dans les pecheurs qui sont en cet état, ne soient que de ces legers commencemens ou de crainte ou d' amour de Dieu, qui ne suffisent pas pour une véritable conversion. Et c' est ce qui oblige les pecheurs non seulement à travailler, mais à se hâter même de travailler serieusement à leur salut ; afin que leur amour ait le temps de croître, et de parvenir à un état où l' on puisse dire qu' ils sont convertis. Agir autrement c' est tenter Dieu, et le tenter d' une maniere très-dangereuse en voulant qu' il fasse un miracle dans l' ordre de sa grace pour nous sauver. Et ainsi tous ceux qui attendent à se convertir à Dieu à la mort, outre leurs autres pechés, commettent encore celui de tenter Dieu qui en fait souvent le comble.

Les richesses spirituelles sont toutes gratuites de la part de Dieu, et néanmoins il est écrit : que la main de ceux qui travaillent fortement amasse des richesses : Manus etc. Et l' ecriture

attribue

p239

au-contre la pauvreté spirituelle au défaut de ce travail : Egestatem etc. ; c' est-à-dire, que la négligence et la paresse causent la pauvreté et la misère des âmes ; tant Dieu a de soin de cacher les œuvres de sa grâce sous la ressemblance de celles de la nature.

Cela paroît encore plus clairement dans la prière, c' est sans doute celle de toutes les actions chrétiennes où le besoin de la grâce paroît davantage. C' est pourquoi l' esprit de Dieu est appelé par un titre particulier, l' esprit de prières : Spiritus etc. Et il est dit de lui, qu' il prie pour nous avec des gémissemens ineffables. Il sembleroit donc que cet exercice si divin n' auroit point besoin de préparation ni de règles, et qu' il n' y auroit qu' à attendre l' inspiration de la grâce. Et néanmoins le sage nous avertit expressément qu' il faut préparer son âme avant la prière, de peur d' être comme un homme qui tente Dieu : Ante etc. Et il fait voir ainsi que tous ceux qui prient sans préparation tombent dans le péché de tenter

p240

Dieu, et qu' une des principales causes de la tiédeur de nos prières, est le peu de soin que nous avons de nous y préparer par les moyens que l' écriture nous prescrit, qui consistent à retirer notre cœur et notre esprit de la dissipation et des vains amusemens, afin de le retrouver quand il le faut présenter à Dieu dans la prière ; parcequ' il est impossible que le cœur ne coure après son trésor, et qu' il ne s' occupe des objets dont il se trouve rempli. C' est ainsi que la vérité allie ce qui paroît contraire à ceux qui ne la connoissent qu' imparfaitement. Tout dépend de Dieu ; donc il ne faut point

travailler, disoient certains heretiques.
Il faut travailler ; donc la vertu
ne dépend point de la grace, disent
les pelagiens. Mais la doctrine
catholique consiste à unir ces verités
et à rejeter ces fausses conclusions.
Il faut travailler, dit-elle, et néanmoins
tout dépend de Dieu. Le travail
est un effet de la grace, et le
moyen ordinaire d' obtenir la grace.
Croire que le travail et les vertus ne
sont pas des dons de Dieu, c' est une
présomption pelagienne. Mépriser les

p241

moyens dont Dieu se sert ordinairement
pour communiquer sa grace aux
hommes, c' est tenter Dieu en voulant
renverser l' ordre de la sagesse divine.
Ainsi la pieté veritable consiste à
pratiquer ces moyens, et à reconnoître que
c' est Dieu qui nous les fait pratiquer.

MANIERES DONT ON TENTE DIEU CH.5

*comment cette doctrine s' accorde avec
la nécessité de la grace efficace.
eclaircissement des difficultés qu' on peut
former sur ce point.*

je sai bien que l' esprit humain qui
s' éblouit par l' éclat des verités
divines, et qui s' embarrasse dans ses
vains raisonnemens, peut trouver
encore de la difficulté dans cette alliance
du travail et de la grace, et qu' en
supposant avec Saint Augustin et Saint
Thomas, que quelque pouvoir que
l' on ait de faire les actions de pieté
par d' autres graces, on ne les fait
néanmoins jamais effectivement si
Dieu n' y détermine la volonté par
une grace efficace, il se porte aisément
à conclure que nous n' avons donc qu' à

p242

demeurer en repos, jusqu' à ce que

nous sentions ces mouvemens efficaces qui nous les font pratiquer ; que lorsque nous les sentirons nous ne manquerons pas de travailler, puisque la grace nous y appliquera par une vertu toute-puissante, et que ne les ayant pas, il est certain que nous ne les pratiquerons jamais d' une maniere qui nous soit utile.

C' est une objection qui naît facilement dans l' esprit de ceux qui suivent leurs raisonnemens dans ces matieres qui regardent la conduite de Dieu sur les ames. Et les peres qui ne l' ont pas ignorée, y ont répondu en diverses manieres très-solides, en faisant voir de quelle sorte on peut dire veritablement qu' il est toûjours au pouvoir des hommes de satisfaire aux devoirs de la pieté chrétienne, et que c' est leur faute de ne les accomplir pas.

Mais comme ce n' est pas ici le lieu d' y répondre d' une maniere theologique, il suffit de faire voir qu' elle n' a rien de solide, même selon la raison humaine ; et que le besoin que nous avons de la grace efficace pour pratiquer les vertus chrétiennes, peut bien

p243

servir à humilier les hommes, et à les tenir dans un état de crainte et de tremblement ; mais qu' il ne les peut jamais justement porter, ni à la paresse, ni au trouble, ni au desespoir ; parceque nous avons toûjours par la nature même un moyen qui suffit pour nous tenir l' esprit en repos, et pour en bannir le trouble et l' inquietude. La raison est, qu' encore que pour travailler selon Dieu à combattre nos defauts d' une maniere chrétienne, pour prier, et pour pratiquer les bonnes oeuvres par l' esprit d' une veritable charité, on ait besoin d' une grace surnaturelle et efficace, il est certain neanmoins que chacune de ces actions en particulier se peut faire quelquefois sans grace par mouvement d' amour-propre, de respect humain et de crainte purement servile. Or encore

qu' il y ait une difference infinie
entre l' amour-propre et l' amour de
Dieu ; neanmoins les mouvemens et
les actions qui naissent de ces deux
principes si differens, sont quelquefois
si semblables, et nous avons si
peu de lumiere pour penetrer le fond
de notre coeur, que nous ne distinguons

p244

point avec certitude par quel
principe nous agissons, et si c' est par
cupidité ou par charité. Nous
pouvons bien dire avec Saint Paul, que
nous ne nous sentons coupables de
rien ; mais nous devons ajouter avec
lui, que nous ne sommes pas pour cela
justifiés, et que nous ne nous jugeons
pas nous-mêmes, parceque nous ne
nous connoissons pas parfaitement.
Nous avons donc toûjours en nous
un principe pour accomplir ce qu' il y
a d' exterieur et de sensible dans ces
exercices de la vie chrétienne. Et
comme nous ne saurions savoir avec
certitude, quand même nous avons la
grace efficace, si ce n' est point par
un principe humain que nous agissons,
nous ne savons pas aussi toûjours,
lorsque nous agissons par un principe
d' interêt humain, que la grace ne soit
pas le principe de notre action. Nous
pouvons prendre la charité pour
l' amour-propre, et l' amour-propre pour
la charité ; et dans cette obscurité la
raison nous oblige à prendre le parti
de faire toûjours ce qui est
commandé, en laissant à Dieu le discernement
du principe qui nous fait agir.

p245

Ce n' est pas qu' il ne soit de notre
devoir de nous purifier autant qu' il
nous est possible, de tout amour-propre
et de tout interêt ; mais ce desir ne
nous assure pas que nous en soyons
exemts. Car on peut desirer par

amour-propre d' être délivré de
l' amour-propre, comme l' on peut souhaiter
l' humilité par orgueil. Il se fait un
cercle infini de retours sur retours,
de reflexions sur reflexions dans ces
actions de l' ame, et il y a toujours en
nous un certain fond, et une certaine
racine qui nous demeure inconnue
durant toute notre vie.
C' est l' état où Dieu veut que les
hommes vivent dans ce monde. Nous
sommes condamnés à ces tenebres
par sa justice ; et sa misericorde nous
les rend avantageuses, quand elle fait
que nous nous en servons pour être
plus humbles. Et ainsi il est visible
que ces tenebres étant inévitables
d' une part ; et de l' autre étant utiles,
ce que nous avons à faire est de demeurer
en repos, et d' adorer en paix,
la bonté de Dieu qui les ordonne pour
notre bien, et de faire cependant de
la maniere la plus pure et la plus desinteressée

p246

qu' il nous est possible, ce
qui nous est prescrit par ses loix, en
attendant le jugement qu' il portera
de nous en l' autre vie, en nous
faisant connoître le fond de nôtre coeur
que nous ne connoîtrons jamais
clairement en celle-ci. Et cela suffit pour
nous procurer une paix humaine,
qui ne se distingue pas sensiblement
de la paix de Dieu, et qui vaut
toujours mieux que l' inquietude qui
accable l' ame, et qui la reduit à la
paresse et au desespoir.
Cette raison nous doit faire préférer
la pratique de tous les exercices
de la vie chrétienne, à une vie molle,
negligente et paresseuse : car il est
certain que ceux qui ne les pratiquent
pas, ne sont pas dans la voie de Dieu,
et qu' il y en aura très-peu de sauvés
de ceux qui passent leur vie dans le
desordre, puisqu' ils ne le peuvent
être, à moins que Dieu ne les
convertisse par une misericorde
extraordinaire, qui est très-rare dans l' ordre
même de la grace.

Au-contre ceux qui pratiquent ces saints exercices, sont tous en quelque sorte dans la voie de la paix ; ils

p247

sont dans la compagnie de ceux qui vont au ciel, et ils ont même cette consolation, qu' il y en a peu de ceux qui les pratiqueront pendant un long temps qui n' arrivent au salut. La persévérance dans la vie réglée étant la plus certaine marque de la charité ; parce que la cupidité est inconstante d' elle-même, et ne demeure pas d' ordinaire long-temps dans la poursuite d' un même dessein.

Ainsi la connoissance du besoin de la grace efficace pour agir chrétiennement, n' embarrasse jamais en effet ceux qui écoutent et suivent la raison. Car ils voient toujours leur chemin. Ils savent qu' il faut prier Dieu sans cesse, qu' il faut mortifier sans cesse leurs passions ; qu' il faut veiller continuellement sur eux-mêmes ; qu' il faut combattre jusqu' à la mort ; qu' il ne se faut jamais lasser de pratiquer les bonnes oeuvres, et de se régler en toutes choses. Ils savent que l' incertitude où ils sont, si c' est la grace ou l' amour-propre qui les fait agir, ne les doit pas empêcher d' agir. Faites, faites ces choses, dit Saint Augustin, par la crainte de la peine, si vous ne le

p248

pouvez pas encore par l' amour de la justice, c' est-à-dire, par la charité. Ils les doivent donc toujours pratiquer. C' est ce qui est certain et indubitable ; et en les pratiquant ils ne doivent pas juger qu' ils n' agissent que par cupidité et par intérêt, puisque leur coeur leur est inconnu, et qu' ils ne doivent pas juger temerairement d' eux-mêmes non plus que des autres.

En un mot il faut prier, travailler,
et demeurer en repos jusqu' à la mort,
en s' abandonnant à Dieu, et en lui
disant avec le prophete : In Manibus etc.,
mon sort est entre vos mains,
pour cette vie et pour l' autre ;
pour le temps et pour l' éternité. En
marchant de cette sorte dans la voie
de Dieu avec une fidelité perseverante,
si nous n' avons jamais une
certitude entiere que le Saint-Esprit habite
en nous, et que c' est lui qui nous
fait agir, nous ne laisserons pas neanmoins
d' en avoir une juste confiance ;
et cette confiance s' augmentant de
plus en plus à mesure que nous
avancerons dans la vertu, ne nous
laissera qu' autant de crainte qu' il est

p249

necessaire d' en avoir pour resister à la
tentation de la présomption et de
l' orgueil.

MANIERES DONT ON TENTE DIEU CH.6

diverses autres manieres de tenter Dieu.
il y a encore beaucoup d' autres
manieres de tenter Dieu, outre
celles que nous avons rapportées. Car
comme ce peché consiste à se
soustraire à la sagesse de Dieu, et à le
vouloir obliger d' agir contre les regles
ordinaires de sa providence, soit dans
l' ordre de la nature, soit dans celui
de la grace, on peut tenter Dieu en
autant de façons que l' on peut se
dispenser de ces regles, dans l' esperance
que Dieu agira envers nous d' une
maniere extraordinaire.
C' est tenter Dieu, par exemple, de
s' engager dans les charges de l' eglise
sans vocation legitime, en se flattant
de l' esperance que Dieu rectifiera
notre entrée, et ne laissera pas de nous
accorder les graces necessaires pour

p250

nous acquitter du ministere auquel nous nous serons engagés temerairement. Car la voie ordinaire d' obtenir les graces necessaires pour ces emplois, est d' y entrer par la porte d' une sainte vocation ; et si Dieu repare ce defaut dans quelques-uns, en les faisant comme rentrer de nouveau dans le ministere qu' ils ont usurpé, c' est une grace extraordinaire que personne ne sauroit se promettre sans temerité et sans tenter Dieu.

Il en est de même de tous les autres engagements dans les divers états de la vie. On tente Dieu quand on y entre sans avoir une assurance raisonnable qu' on a les dispositions necessaires pour s' acquitter des devoirs qui y sont attachés. Un homme qui entre dans les magistratures tente Dieu, s' il ne sent en lui une force capable de resister à l' injustice, selon ce que dit l' écriture : Noli etc. Ceux qui s' engagent dans le mariage tentent Dieu, s' ils ne sont disposés à satisfaire aux obligations de cet état, et s' ils n' ont assez de force pour souffrir tout ce qu' il y faut souffrir, et

p251

pour se soûtenir contre les tentations qui naissent, ou de cet état en general, ou du choix particulier qu' ils font de la personne avec laquelle ils s' unissent. Ceux qui embrassent la vie religieuse tentent Dieu, s' ils n' ont les qualités necessaires pour perseverer dans cette sainte vocation, et pour en souffrir les peines et les travaux. Et c' est-pourquoi ceux qui en excluent les personnes qui n' ont pas ces qualités, bien loin de leur faire tort, leur font au-contraire la plus grande charité qu' on leur puisse faire, puisqu' ils les empêchent de contracter un engagement dont les suites ne leur pourroient être heureuses. Enfin quelque entreprise que l' on forme, quelque dessein de vie que l' on prenne, quelque état que l' on embrasse, il faut toujours, selon l' évangile, avoir supputé

les frais ; c' est-à-dire, avoir examiné ce que Dieu nous a donné de force et de bonne volonté, pour juger par là si nous ne serons point temeraires en nous y engageant.

Si l' on fait reflexion sur la conduite des hommes dans le choix de l' emploi et de l' état auquel ils passent leur

p252

vie, on trouvera non seulement qu' il n' y a rien de plus commun que cette maniere de tenter Dieu, mais que c' est la source la plus ordinaire des déreglemens qui regnent dans tous les états, et dans toutes les conditions. Car il est visible qu' on ne les choisit point par la vûe du rapport et de la que Dieu a mises en nous, mais par certaines loix d' opinion que la vanité des hommes a établies dans le monde, selon lesquelles on croit que parcequ' on est de telle ou de telle naissance, et que l' on a une certaine quantité de biens de fortune, on ne peut embrasser que certains genres de vie, et que tous les autres ne sont pas pour nous. Ainsi il y en a qui s' imaginent qu' il n' y a point d' autre parti à prendre pour eux que celui de l' épée, ou de la profession ecclesiastique ; d' autres sont persuadés qu' ils ne sauroient demeurer dans le monde sans être magistrats. Il faut que cette fille soit religieuse, parcequ' elle ne peut pas être mariée selon sa condition. On se reduit ainsi à l' étroit par ces loix chimeriques : et comme Dieu ne les suit

p253

pas dans la distribution de ses graces et de ses talens, il arrive de là qu' on s' interdit par fantaisie tous les emplois que Dieu nous permet, et que l' on ne se porte qu' à ceux qu' il nous interdit. On s' y engage donc

temerairement, et l' on y demeure de même.
On tente Dieu continuellement par
l' exercice de ces emplois mal choisis,
et au-lieu d' attirer sa grace et son
secours, on attire sans cesse les effets
de sa colere et de son abandonnement.
L' on peut juger quelles peuvent être
les suites de cette conduite.
Il faut remarquer encore sur ce
sujet, que quoique les hommes dans
cette vie soient toûjours dans un besoin
continuel de la grace, ils ne sont pas
neanmoins dans un égal degré de
foiblesse ni de force ; et que la differente
mesure avec laquelle Dieu leur
distribue ses graces, fait que selon le
langage de l' écriture et des peres, on peut
dire qu' il y a des oeuvres et des
emplois qui sont proportionnés à la grace
de certaines ames, et qui ne le sont
pas à celle des autres. Il y en a qui
se perdroient en voulant imiter certaines
actions des saints, parcequ' ils

p254

n' ont pas la force de les soutenir
comme ces saints. Il faut donc que
chacun connoisse la mesure qu' il a reçûe
de Dieu ; et s' il n' en sauroit juger par
lui-même, qu' il en juge au-moins par
la lumiere des personnes éclairées.
Autrement en s' avançant au-delà des
dons de Dieu, on le tente, et on se
met en danger de faire de grandes
fautes par ces avances temeraires.
On commet la même faute en
voulant discerner par sa propre lumiere ce
que l' on devrait discerner par celle
d' autrui. Car Dieu ayant voulu pour
lier les hommes entr' eux par les
devoirs reciproques de la charité, les
rendre dépendans les uns des autres,
aussi-bien à l' égard de la vie spirituelle
que de la vie temporelle ; et leur
communiquant pour cela plus ordinairement
les lumieres dont ils ont besoin
pour les conduire, par l' entremise des
pasteurs et des personnes spirituelles
qu' ils consultent, que par lui-même, il
s' ensuit de là que c' est aussi tenter Dieu
en quelque sorte, de refuser de se

soumettre à cet ordre, en ne prenant conseil de personne, et en ne suivant dans la conduite de sa vie que ses propres

p255

pensées et ses propres raisonnemens ; parceque c' est vouloir obliger Dieu à nous communiquer ses lumieres d' une maniere extraordinaire. On peut dire aussi que tout peché mortel, que l' on commet dans l' esperance de s' en relever par la penitence, est une maniere de tenter Dieu. Car la voie ordinaire du salut, soit pour ceux qui n' ont point encore perdu l' innocence du baptême, soit pour ceux qui l' ont réparée par la penitence, est de conserver la grace qu' ils ont reçûe, et de travailler à l' augmenter tous les jours par l' exercice des vertus chrétiennes. Prétendre donc que Dieu nous fera rentrer dans la voie du salut, quoique nous en sortions par des crimes, c' est se soustraire à sa conduite ordinaire, et le vouloir obliger à faire dans l' ordre de la grace des miracles en notre faveur. Enfin, les justes mêmes, et les personnes réglées ne laissent pas de tenter Dieu en bien des manieres, et souvent sans qu' ils s' en apperçoivent. Car l' evangile nous apprenant que le moyen d' obtenir les graces qui nous sont necessaires, soit pour nous acquitter de

p256

nos devoirs, soit pour entrer saintement dans les moindres engagements, et pour former les plus petits desseins, c' est de le consulter sur tout et de le prier continuellement ; toutes les fois qu' ils negligent de pratiquer ces moyens, et qu' ils s' engagent dans de petites entreprises, dans des visites, dans des conversations, dans des oeuvres de pieté, sans s' adresser à Dieu, sans jeter un regard vers lui, sans le

consulter, sans le prier, on peut dire en quelque sorte qu' ils le tentent. Et comme toutes les fautes que l' on commet dans la vie, viennent de ce qu' on manque à la pratique des moyens de les éviter, il est clair que l' on ne peche que parceque l' on tente Dieu ; et qu' ainsi ce peché que l' on croit si rare et auquel on songe si peu, est la cause de toutes les chutes des justes, et de la perte de tous ceux qui perissent.

DES RAPPORTS CH.1

p315

que les regles qu' on doit garder dans les rapports sont peu connues, quoique très-importantes. Que peu de personnes se font justice sur ce point. pourquoi il est difficile de n' y faire point de fautes. Jusqu' où il faut s' attacher à ces regles.

on ne voit presque personne qui ne se plaigne des rapports qu' on fait de lui, et qui ne prétende que les autres violent à son égard les regles de l' honnêteté et de la justice. Et comme ces sortes de plaintes n' ont pas seulement lieu dans le monde, mais parmi les personnes même de piété, et dans les sociétés les plus réglées ; il semble qu' on a droit d' en conclure, que les regles sur lesquelles on doit juger de l' équité et de la nécessité des rapports,

p316

ne sont pas assez connues. Cependant on peut dire qu' il n' y a gueres de devoir plus important que de s' en éclaircir, puisque les rapports indiscrets sont la cause la plus ordinaire des brouilleries et des divisions qui arrivent non seulement dans les amitiés particulieres, mais aussi dans les sociétés ; et qu' il est difficile qu' on n' y fasse

beaucoup de fautes, si l' on n' est instruit des regles qu' on y doit garder. Ce qui est étrange, est que chacun se plaignant des autres sur ce point, personne ne croit donner sujet aux autres de se plaindre de lui. On en voit assez qui disent des autres, que ce sont des gens qui prennent tout de travers, qui le rapportent de même, qui gâtent et empoisonnent les discours les plus innocens, qui n' ont aucune fidelité ni aucun secret : mais l' on n' en voit point qui s' atribuent ces defauts, et qui croient manquer de sincerité ni d' honnêteté. Enfin, chacun feroit volontiers cette loi, qu' il lui seroit permis de rapporter tout ce qu' il voudroit des discours des autres, et qu' il ne seroit permis à personne de rien rapporter des siens.

p317

Mais comme tout le monde prétendant à ce privilege, personne ne l' obtient en effet, il faut faire état que les choses iront toujours à peu près comme elles vont ; que le monde suivra toujours ses fantaisies et ses passions ; qu' on trouvera toujours des gens qui se permettront de rapporter ce qu' il leur plaira, et qui se plaindront des rapports qu' on fera d' eux : et ainsi il ne faut songer qu' à se regler soi-même, pour garder sur ce point à l' égard des autres ce que l' honnêteté, la charité et la justice demandent de nous. C' est aussi presque le seul interêt réel que nous y ayons. Car pourvû que nous ne fassions point nous-mêmes de fautes, l' indiscretion et la malignité des autres ne nous sçauroient gueres nuire. Ce sont des maux pour eux, et souvent pour ceux qui les écoutent ; mais non pour ceux de qui on fait ces rapports, s' ils les souffrent comme il faut. Dieu s' en sert même quelquefois pour leur procurer de très-grands biens, et pour faire reüssir par là les desseins que sa misericorde a sur eux. Ainsi nous n' avons

qu' à être en garde contre nous-mêmes,
et nous serons à couvert de tout
le reste.

L' on y est d' autant plus obligé qu' à
moins que d' être fort attentif sur soi-même,
il est difficile d' éviter de faire
des fautes de ce genre-là ; parceque
la discretion n' a pas de regles bien
certaines et bien précises, et qu' on ne
peut gueres établir sur ce point des
maximes generales. Il n' est pas vrai
qu' on ne puisse jamais rien rapporter
de ce qu' on nous a dit. Il n' est pas
vrai qu' il ne soit jamais permis de
rapporter ce qui peut déplaire à ceux
qui l' ont dit. Il n' est pas vrai qu' il soit
permis de rapporter tout ce qu' on
peut redire sans leur déplaire. Et enfin,
à l' exception de la maxime qui ordonne
de ne rien rapporter que de vrai,
toutes les autres ne sont pas
universellement vraies, et il les faut toutes
resserrer par diverses conditions pour
les rendre justes.

Mais il n' est pas inutile neanmoins
de savoir ces regles, et de les avoir
présentes, parcequ' il faut s' y
attacher, à moins qu' on ne voie clairement
qu' on est dans le cas de l' exception.

Il n' est point besoin de
raisons particulieres pour observer les
loix generales du secret ; mais il en faut
de très-claires et de très-pressantes
pour s' en dispenser. De sorte que
lorsqu' il y a le moindre doute, il faut
prendre le parti de la regle, et non celui
de l' exception. C' est-là la premiere des
maximes qu' on doit avoir dans l' esprit
sur ce sujet : et elle suffiroit même
pour nous marquer notre devoir dans
la plûpart des rencontres. Car l' on ne
manque gueres au secret que par une
legereté qui nous fait passer par-dessus
les doutes et les scrupules raisonnables
que nous sentons tout formés
dans notre esprit.

DES RAPPORTS CH.2

*fondement de l' obligation au secret.
convention secrète entre les hommes sur
ce point. Pourquoi les religieux n' y
sont point compris. Qu' il n' est pas
nécessaire que le secret ait été promis
pour y être obligé.*
le fondement general de l' obligation
que l' on a communément

p320

au secret, à l' égard de ce que l' on
nous dit dans l' entretien, est que
Dieu ayant eu en vûe dans toutes ses
loix de lier les hommes entr' eux, et
de les faire vivre dans une société
reglée, tout ce qui détruit cette société,
doit être regardé comme mauvais et
pernicieux. Or il est clair qu' il seroit
impossible que cette société subsistât,
si les hommes étoient en une
continuelle défiance les uns des autres ; s' ils
se regardoient tous comme ennemis,
et s' ils ne croyoient pas pouvoir
communiquer leurs pensées à qui que ce
soit avec sûreté. C' est une gêne
dont le commun du monde n' est pas
capable, que d' être toûjours en
garde pour ne rien dire qui puisse être
mal pris. On ne sçauroit même éviter
absolument cet inconvenient ; car
les esprits étant differents, ce que
l' un croit bon, paroît souvent
mauvais à un autre. Il y a d' ailleurs mille
choses qui n' ont rien de mauvais
quand on les dit, et qu' on ne sçauroit
néanmoins redire sans imprudence
et sans danger. De sorte que si
ceux à qui on parle croient avoir
droit de rapporter tout ce qu' on leur

p321

dit, il n' y a presque point d' entretiens
dont on ne doive craindre de
mauvais effets.

Aussi ne se porte-t-on à parler aux gens avec quelque confiance, qu' en les supposant dans une autre disposition, et en se persuadant qu' ils ont quelque sorte de fidelité et de secret. Et comme chacun peut juger que l' on s' y attend, et que l' on compte sur cela, on peut dire que l' on s' y engage en écoutant ce que les autres nous disent, qu' on leur promet le secret ; et qu' ainsi on est obligé de le garder, non seulement par la consideration de l' utilité commune, mais en vertu de cette convention secrette. Si l' on n' avoit point de dessein de s' y obliger, il falloit le declarer, et faire en sorte qu' on n' eût pas sujet de s' y attendre, puisqu' il est raisonnable que ceux qui ne veulent pas observer les loix communes qui sont reçûes parmi les hommes, avertissent au-moins les autres de leur disposition, afin qu' ils prennent leurs mesures sur cela. C' est par cette raison qu' on ne peut blâmer la conduite des monasteres, où l' on observe comme une regle, de

p322

rapporter au superieur tout ce qu' on entend dire de mal à ceux qui y vivent. Car la regle qui oblige à ces rapports, étant connue de tous, chacun est suffisamment averti de ne rien dire que ce qu' il veut bien être rapporté. Après quoi ceux qui s' y hazardent s' en doivent prendre à eux, et non à ceux qui ne font que ce que l' on devoit juger qu' ils feroient. Mais comme la même loi n' est pas établie dans le monde, et que ce seroit même un mal de l' y établir, ceux qui manquent à ce qu' on peut attendre legitiment d' eux, blessent sans doute l' honnêteté et la justice, et il suffit pour les juger coupables d' infidelité, qu' on ne leur ait parlé avec ouverture que dans la pensée qu' ils n' en abuseroient point, et qu' ils tiendroient secret ce qui ne pouvoit être rapporté sans faire tort à celui qui l' auroit dit.

Il y en a qui ne manquent jamais, quand ils veulent qu' une chose ne soit pas redite, d' exiger expressément le secret. Et la coûtume n' en est pas mauvaise, parceque cela applique davantage l' imagination de ceux à qui on

p323

parle, et les exemte de la peine de discerner s' ils peuvent, ou ne peuvent pas rapporter ce qu' on leur a dit, puisqu' après avoir promis expressément le secret, il n' y a plus à délibérer. Mais outre que cette précaution seroit assez incommode dans un long entretien, et qu' il y en a même qui seroient choqués qu' on eût si peu de confiance en leur discretion, il est difficile de la pratiquer toûjours, et il faudroit pour cela une application dont bien des gens ne sont pas capables. Il faut donc que le secret naturel supplée au defaut d' un engagement exprès, n' y ayant que cette seule difference entre l' obligation naturelle au secret, et celle qui vient d' une promesse expresse, que dans la derniere on ne laisse pas à celui qu' on y engage, la liberté de discerner s' il peut, ou ne peut pas rapporter ce qu' on lui a dit ; au-lieu que dans l' autre on s' en remet à sa discretion, et l' on suppose qu' il aura assez d' honnêteté pour ne rapporter pas ce qu' il jugera être préjudiciable à celui dont il a appris ce qu' il sait. Mais l' obligation est pareille dans l' un et dans l' autre ;

p324

et l' on peut dire en un sens qu' une personne vraiment honnête se doit croire d' autant plus obligée au secret, qu' on a pris moins de précaution avec elle, et qu' on s' est fié davantage à sa discretion et à sa bonne-foi. Il n' y a qu' à consulter le fond de son coeur pour connoître l' équité de cette

loi. Car qui est-ce qui ne voudrait pas que les autres la pratiquassent envers lui ? Qui est-ce qui ne serait pas bien-aise de trouver en eux cette exacte fidélité, et qui ne croit pas avoir sujet de se plaindre de ceux qui y manquent ? Il s'ensuit donc par la règle générale de l'équité naturelle, que chacun est obligé de pratiquer cette fidélité envers les autres. Il ne faut point pour cela de promesses et de conventions expresses. La force de cette loi naturelle est plus grande que celle de toutes les promesses et de toutes les conventions ; et l'on peut dire même que cette promesse s'y trouve, et que c'est ce qui est marqué par toutes les civilités ordinaires que l'on se rend dans le monde. Car si ces civilités sont sincères, comme elles le doivent être, elles signifient du moins

p325

que l'on n'est pas ennemi de ceux à qui on les rend, que l'on n'a point dessein de leur nuire, et que l'on est disposé à pratiquer à leur égard les devoirs de l'honnêteté commune. Or la moindre qu'on leur puisse rendre, est de n'abuser pas à leur préjudice de ce qu'ils nous auront dit.

Le droit du dépôt a toujours été sacré entre les hommes, et l'on a toujours cru avec justice qu'on ne le pouvoit violer sans un excès de lâcheté et de perfidie. Il n'est point besoin pour cela que celui qui confie son dépôt à un autre, tire des assurances expresses de sa fidélité. Il s'y engage suffisamment en le recevant. Or qu'est-ce que l'on fait dans un entretien particulier, sinon de rendre celui à qui on parle dépositaire des pensées secrètes qu'on lui confie ? Soit donc que l'on exige expressément le secret, soit qu'on ne l'exige pas, c'est toujours un dépôt dont on ne doit pas croire pouvoir disposer que selon les intentions de celui qui l'a confié.

DES RAPPORTS CH.3

p326

obligation au secret s' étend aux ennemis, à ceux qui l' ont violé, aux personnes qu' on n' a entretenues qu' une fois.

il y a assez de gens qui se croient obligés à cette fidélité envers leurs amis ; mais il y en a peu qui étendent cette obligation aux personnes ou indifférentes ou ennemies. Ainsi l' on pense être à couvert de tout reproche dans les rapports, quand on peut dire que l' on n' avoit aucune liaison avec ceux qu' ils regardent, ni aucun engagement à les ménager. Mais ces excuses ne viennent que de ce qu' on a une idée trop basse et trop étroite de la charité. Non seulement un vrai chrétien n' est ennemi de personne, parcequ' il aime tous les hommes, mais il les aime même également, selon Saint Augustin, en leur desirant à tous également le souverain bien. Que s' il témoigne plus d' affection à certaines personnes qu' à d' autres, c' est

p327

que les effets extérieurs de l' amitié étant bornés, il les doit particulièrement à ceux auxquels la providence de Dieu l' a plus appliqué. Ce n' est donc pas l' affection qui lui manque, lorsqu' il ne la fait pas paroître extérieurement ; c' est cette application. Or deslors qu' on entre en commerce avec quelqu' un par un entretien particulier, la providence nous applique à lui, en nous donnant moyen de pratiquer la charité en son endroit ; et par conséquent on est obligé de le traiter en ami, ce qui renferme au-moins le devoir de n' abuser pas de sa confiance. Mais faut-il étendre le secret à ceux même qui l' auroient violé les premiers

par des rapports indiscrets, et qui auroient abusé par malice, ou par imprudence de la confiance qu' on leur auroit témoignée ? Ne s' ôtent-ils pas par là le droit d' exiger des autres ce qu' ils n' ont pas eux-mêmes observé ? Il semble d' abord que le premier sentiment nous conduise là ; mais si l' on l' examine de plus près, on trouvera que c' est plutôt un mouvement d' indignation que de justice. Car que

p328

seroit-ce que l' amitié, si chacun croyoit être en droit de faire un magasin de tout ce qui échappe à ses amis, pour leur nuire au cas qu' ils viennent à manquer à leur devoir ? Aussi S. Augustin marque également entre les qualités d' un homme-de-bien, de ne découvrir jamais ce qui lui a été confié, et de ne faire jamais rien qu' il craigne que l' on découvre : Aliena etc. Il ne faut donc point faire dépendre son devoir de celui d' un autre, ni commettre des infidélités parcequ' un autre en commet. Si un ami léger et infidèle ne mérite pas qu' on le ménage par son état présent, il le mérite par son état passé. Le secret est une dette de ce temps-là ; et comme l' engagement n' étoit point conditionnel, il subsiste lors même que l' amitié ne subsiste plus : de même qu' on ne laisseroit pas de demeurer débiteur à un ami léger et inconstant, si après avoir emprunté de l' argent de lui, il venoit à rompre avec nous. Or ce qu' on a dit de l' amitié se peut dire de la confiance passagère que l' on

p329

prend en quelqu' un, en s' ouvrant à lui de choses que l' on ne seroit pas bien-aise qu' il découvrit. Car cette confiance est une espèce d' amitié, qui quoique moins forte et moins durable, se

doit régler néanmoins par les mêmes principes. On doit aimer tous les hommes, comme nous l' avons déjà dit, et cet amour general devient amitié quand il est joint à la familiarité. Ainsi une familiarité de plusieurs années est une amitié de plusieurs années ; et une familiarité d' un jour est une amitié d' un jour. De sorte que comme toute amitié oblige au secret de ce qui se dit pendant l' amitié, les amis d' un jour ou d' une heure sont obligés de se garder le secret de tout ce qu' ils se confient pendant ce jour ou pendant cette heure ; et la perfidie de l' un ne pourroit nullement servir d' excuse à celle de l' autre.

DES RAPPORTS CH.4

p330

exceptions legitimes de la loi du secret. qu' il ne faut pas s' en dispenser sur toutes sortes d' utilités. Que la volonté des autres n' est pas toujours la regle de ce que nous pouvons ou ne pouvons pas rapporter.

je n' ai prétendu jusques ici qu' établir la regle generale qui consiste à juger de ce que nous devons tenir secret, et de ce que nous pouvons découvrir par la volonté et les intentions de ceux de qui nous l' avons appris, autant que cette volonté et ces intentions nous sont connues. Il est vrai néanmoins que cette regle souffre diverses exceptions, mais qui se rencontrant assez rarement dans la pratique, ne détruisent nullement l' utilité de la regle. C' est, par exemple, une exception indubitable à cette loi du secret, quand une personne nous communique un dessein criminel qu' on peut empêcher en le découvrant. Car bien loin que l' on blesse

p331

la société civile en ne gardant pas le secret, on la blesseroit en le gardant. Les crimes ne sont point matière de confiance ; et le commerce de l'entretien n'est point destiné pour se communiquer l'un à l'autre de mauvais desseins. Ainsi c'est celui qui fait ces détestables ouvertures, qui abuse le premier de ce lien de la société ; et ceux qui redisent ces méchants discours, afin d'en empêcher les mauvais effets, font un bon usage de l'imprudence de ceux à qui ils échappent. On doit dire le même de certains vices pernicieux à la société humaine, et dangereux pour certains ministères. Car s'il arrive que l'on nous les découvre dans un entretien de confiance ; et qu'ensuite celui qui les a découverts veuille s'engager dans les emplois dont ces vices rendent incapables, ceux à qui l'on s'en est ouvert ne manquent point au secret, s'ils empêchent ces malheureux engagements en découvrant ce qu'ils savent de ces personnes. Je sai par l'aveu d'un homme, qu'il a de mauvais sentimens de la religion, et cependant je le voi prêt d'entrer dans l'état ecclésiastique :

p332

bien loin que ce soit une faute d'en avertir ceux qui l'en peuvent empêcher, ce seroit une très-grande faute de ne le pas faire.

Enfin, on peut encore excepter de la loi du secret certaines occasions où les gens découvrent dans l'entretien des desseins et des prétentions, qui sans être expressément mauvaises, sont contraires néanmoins à d'autres prétentions et à d'autres desseins que nous croyons de bonne-foi plus légitimes, et que nous sommes plus obligés de favoriser ; pourvu que cette obligation soit si claire, que celui qui s'est découvert témérairement en puisse être lui-même convaincu. Car cette disposition où il pouvoit connoître que nous étions, devoit suffire

pour l' avertir de ne se pas ouvrir à nous ; et sa legereté l' ayant porté à le faire, il ne paroît pas tout-à-fait injuste que nous profitions de son imprudence, pour appuyer ce que nous prenons pour un plus grand bien. Mais il est aisé de voir que ce cas est assez rare, et qu' il ne fait pas ainsi une exception considerable à la loi du secret.

p333

Ceux qui ont quelque conscience, ou qui font profession d' en avoir, ne manquent gueres à colorer de quelque prétexte d' utilité les rapports qu' ils font des autres ; et croient par là être à couvert de tout reproche d' infidelité, quand ils n' ont point d' engagement particulier au silence. Mais pour se préserver de cette illusion, il faut considerer que toute utilité ne suffit pas pour justifier ces rapports. Il faut qu' elle soit grande, certaine, et qu' on ne la puisse procurer par aucune autre voie. Car c' est un inconvenient réel que de manquer à la confiance qu' on a eue en nous. C' est une source de desunion, et c' est se priver du moyen de servir ceux que l' on commet. C' est bannir l' ouverture du commerce de l' entretien. Enfin c' est faire quelque tort à la société humaine, en la remplissant de défiance et de soupçons. Ainsi ce tort doit être au-moins récompensé par quelque utilité certaine et considerable. Quiconque se sent donc poussé à rapporter ce qu' il ne sait que par un entretien particulier, doit examiner toutes les conditions suivantes ; si la chose

p334

dont il s' agit est bien certaine, et s' il ne s' est point mépris dans l' idée qu' il en a conçûe ; si elle est si constamment mauvaise qu' il n' y ait aucun lieu d' en

douter ; s' il est important qu' elle soit
sue pour éviter quelque grand
inconvenient ; si cet inconvenient ne peut
être évité que par ce moyen ; s' il a
praticqué envers celui qui est interessé
tous les moyens préscrits par l' evangile
pour l' en corriger. Et si ces conditions
se rencontrant toutes, il se
porte ensuite à la découvrir, ce ne
doit être précisément qu' à ceux qui y
peuvent donner ordre, et non à ceux
dont ces rapports ne serviroient qu' à
satisfaire la curiosité, ou irriter la
malignité.

Il est donc très-rare que la loi du
secret reçoive les exceptions legitimes,
et nous devons être beaucoup plus en
garde contre les fausses raisons qui
portent les hommes à s' en dispenser,
et pour cela il est utile de faire
souvent reflexion sur les consequences
terribles des indiscretions qu' on y
peut commettre. Car dès-lors que
quelque rapport nous est échappé temerairement,
nous n' en sommes plus les

p335

maîtres. Il se multiplie, il s' augmente,
il se répand à l' infini, il sert
d' instrument à la passion des uns, et de
nourriture à la malice des autres : il
produit souvent des desunions et des
animosités durables et permanentes,
qui ont de longues et fâcheuses suites,
il engage une infinité de gens en des
fautes considerables, et toute cette
multiplication de pechés sera imputée
à ceux qui y auront donné lieu par leur
imprudence.

Je n' ai consideré jusques ici que
l' obligation au secret qui naît de
l' interêt commun de la société civile et
de la fidelité, qui est une suite de cette
amitié passagere que l' on contracte
avec tous ceux qui nous parlent avec
confiance ; et ainsi j' ai pris leur
volonté pour regle des rapports qu' on
peut faire honnêtement de ce qu' ils
nous auroient dit. Mais comme il
s' ensuivroit de là qu' on pourroit redire
tout ce qu' ils seroient bien-aises qu' on

rapportât, il faut ajoûter qu' on est souvent obligé au secret par la regle generale de la charité, qui défend de rapporter bien des choses, quoique ceux qui les ont dites ne s' en tinsent

p336

point desobligés. Car on ne doit pas avoir seulement égard à leur volonté, mais aussi à leur utilité, et à celle des autres. Il nous doit suffire que nous sachions que quelque rapport peut nuire réellement à quelqu' un pour ne le pas faire. En un mot, il faut regler ses rapports, non par ce que les gens veulent dans leur passion, mais parcequ' ils doivent vouloir selon la raison : parcequ' on doit supposer que lorsque leur passion sera cessée, ils seront bien-aises que l' on les ait ainsi ménagés, et que quand elle ne cesseroit point, il ne faut pas s' en rendre les ministres pour nuire, ou aux autres, ou à eux-mêmes. Ainsi un homme-de-bien ne tombera jamais dans ce defaut que Saint Augustin appelle *une peste horrible* , de rapporter à ceux qui sont aigris contre d' autres les paroles d' animosité que ces personnes peuvent avoir dites contre eux : et il suivra sans peine cette maxime de ce saint docteur, qu' il ne suffit pas à un homme vraiment charitable, de n' exciter ou de n' augmenter point par ses rapports les inimitiés des hommes ; mais qu' il doit même

p337

travailler de tout son pouvoir à les étouffer, et à les éteindre : Animo etc.

DES RAPPORTS CH.5

qu' on peut faire de grandes fautes en croyant trop legerement les rapports. bizarrerie des hommes dans cette credulité, et sa source.

on peut en suivant ces regles
éviter une partie des fautes que l' on
commet en rapportant indiscrettement
ce que l' on ne sait que par des
entretiens particuliers. Mais ce n' est pas le
seul defaut que l' on est obligé d' éviter
sur cette matiere. Celui de croire
legerement les rapports que
d' autres nous font, n' est gueres moins
important ; et l' on peut dire qu' il est
encore plus dangereux, parcequ' on est
moins en garde de ce côté-là, et
qu' on s' y laisse d' autant plus
facilement aller, qu' il semble qu' on y a

p338

moins de part. On croit que c' est à
celui qui rapporte quelque chose à en
répondre, et que l' on peut se reposer
sur lui de la verité des faits qu' il
avance. Cependant il s' en faut bien que
cela ne soit. Car l' ame de celui qui
écoute ne demeure pas sans action.
Elle croit, elle juge, elle se laisse aller
à des passions ; elle agit même souvent
en suivant ses passions : et si elle n' a
pas eu de sujet de déferer à ces
rapports, ses jugemens sont faux, ses
passions injustes, ses actions déreglées.
Pour comprendre sur ce point
l' injustice et la bizarrerie de l' esprit de
la plûpart des hommes, il ne faut que
considerer, que quand ils sont revêtus
de certains ornemens que l' ordre du
monde à attachés aux juges ; qu' ils
sont assemblés dans un certain lieu,
et que les choses se proposent et se
traitent avec de certaines formes, ils
agissent d' ordinaire d' une maniere
sage et équitable. Les discours d' une
partie ne font point d' impression sur
leur esprit, à moins qu' ils ne sachent
ce que l' autre y peut répondre. Ils
examinent scrupuleusement les
preuves ; ils rejettent celles qui sont
fausses

p339

ou incertaines ; ils donnent lieu à affaiblir les dépositions des témoins, ils ne s'arrêtent qu'à celles qui ne sont point détruites par des reproches raisonnables ; et ils ne déclarent jamais un homme coupable des crimes qu'on lui impute, à moins qu'il n'en soit absolument convaincu. Le seul défaut de preuves leur suffit pour absoudre l'accusé, et pour condamner l'accusateur. Et quand ils manquent à quelques-unes de ces formes, ils se condamnent eux-mêmes de temerité et d'injustice. Mais quand il s'agit de juger de quelqu'un en particulier, sans pouvoir ni autorité, ils agissent bien d'une autre sorte. Toutes preuves leur suffisent, toute autorité leur est bonne, tout témoin est bien reçu, et sur le simple rapport de personnes, ou prévenues ou mal informées, ou légères et sans jugement, on déclarera sans scrupule des gens coupables de tout ce que d'autres auront voulu leur imputer.

On dira peut-être, qu'il est impossible d'apporter dans les jugemens particuliers toutes les formalités des jugemens solennels. Mais si l'on n'en

p340

observe pas l'appareil et la pompe, on devrait au-moins en observer ce qui est nécessaire pour s'assurer de la vérité. Or il n'est pas moins nécessaire pour former son jugement en particulier, de savoir ce que dit chaque partie, que pour en porter un jugement juridique. Ce qu'un témoin passionné, léger et inconsidéré rapporte dans un entretien, ne mérite pas plus de créance que ce qu'il dépose devant un juge, et il en mérite même beaucoup moins ; parceque les sermens que les juges exigent, appliquent davantage les gens qui ont quelque conscience ou quelque honneur, à ne rien dire de faux. Enfin, une preuve fautive et incertaine, est fautive et incertaine par tout. Cependant ceux qui

feroient conscience de juger dans les tribunaux sur des preuves et des témoins de cette nature, n' en font souvent aucune de condamner les gens en particulier, sur des preuves encore plus foibles, et des témoins encore moins recevables.

Il n' y a rien sans doute de moins raisonnable que cette inégalité de conduite ; mais elle a une cause bien effective

p341

dans la corruption du coeur des hommes. S' ils témoignent quelque équité dans les jugemens publics, ce n' est pas qu' ils aiment réellement la justice ; ils l' aimeroient par tout, s' ils l' aimoient véritablement : mais c' est d' une part, que les formes ausquelles ils sont liés, les empêchent de s' en écarter, et que de l' autre les fautes qu' ils commettraient en public ne demeureroient pas entièrement impunies, et seroient au moins vengées par le décri qu' ils s' attireroient, si elles ne l' étoient pas par des juges superieurs. Il n' y a rien de cela dans les jugemens qu' ils font en secret sur les rapports qu' on leur fait. Il n' y a ni formes à garder, ni infamie à craindre. Ainsi comme on a une entière liberté de suivre la pente de la nature, on la suit ; et cette pente porte à recevoir sans examen tout ce qu' on nous rapporte au desavantage du prochain, parcequ' on aime naturellement à voir les autres rabaissés et méprisés, et qu' on craint au-contraire naturellement la retenue et l' attention, qui ont toujours quelque chose de gênant et de pénible ; ce qui fait qu' on

p342

aime mieux juger au hazard que de prendre tant de peine pour bien juger.

DES RAPPORTS CH.6

diverses causes qui font faire de faux rapports de bonne foi.

il suffit d' avoir quelque idée et quelque amour de l' équité pour condamner cette conduite. Mais de peur qu' en prenant même resolution de juger sainement des rapports qu' on nous fera, et de n' en croire aucun qui ne soit revêtu de circonstances qui le rendent entierement assûré, on ne laisse pas de s' y tromper, en prenant pour certain ce qui ne l' est pas : il est bon de faire reflexion sur quantité de rapports qu' on remarque tous les jours, qui paroissant constans et indubitables, se trouvent néanmoins à la fin très-faux. Qui ne croiroit, par exemple, le témoignage d' un homme sincere, qui dit qu' il a appris telle et telle chose de la propre bouche d' un autre ? Et cependant il arrive tous les

p343

jours des differends entre des personnes sinceres, dans lesquels l' un soutient qu' il n' a point dit ce que l' autre soutient qu' il a entendu, sans qu' il y ait lieu pour cela de soupçonner ni l' un ni l' autre de mensonge et de fourberie. Cela peut arriver en mille manieres que l' on découvroit aisément si on y vouloit faire attention. On corrige à tout moment dans ce qu' on écrit des équivoques qui s' y glissent, de peur qu' elles ne portent de faux sens dans l' esprit des autres. On prévient les doutes qui se peuvent exciter dans leur esprit sur ce qu' on leur propose, et les fausses consequences qu' ils en pourroient tirer : et avec tout cela on n' évite pas toujours que ce qu' on écrit ne soit mal pris, et mal entendu, et qu' on ne soit obligé à de longs éclaircissemens. Que doit-il donc arriver dans des entretiens passagers, où l' on n' apporte ni soin, ni application, ni précaution, où l' on n' exprime la plûpart des choses qu' imparfaitement,

et s' en remettant souvent à
l' intelligence de ceux à qui l' on parle ?
Et qui peut s' étonner qu' ils soient
souvent pris à contre-sens, en sorte que

p344

l' un s' imagine avoir entendu ce que
l' autre n' a jamais prétendu dire ?
Le sens de nos expressions n' est pas
tout renfermé dans les termes dont
on se sert pour s' exprimer : il dépend
quelquefois des discours qui ont
précédé. Un ton, une inflexion, un geste,
un air du visage en change la
signification, et souvent même il dépend des
pensées que l' on suppose dans ceux à
qui on parle : de sorte que si faute
d' attention, ils ne prennent pas garde
à cette suite, à ce ton, à cet air, ou si
l' on s' est trompé en leur attribuant
certaines pensées qu' ils n' avoient point,
et qui faisoient néanmoins partie du
sens, ils se trompent presque nécessairement
dans l' intelligence de ce qu' on
leur dit, et conçoivent tout un autre
sens que celui qu' on leur vouloit
faire concevoir.

Il naît de là une autre méprise
encore plus surprenante. C' est que
comme notre ame n' est accoûtumée à
concevoir les choses que par le moyen
des paroles, toutes les fois que des
gens prennent à contre-sens ce qu' on
leur dit, cette fausse impression se
peint dans leur imagination, avec de

p345

certaines termes, dont ils empruntent
une partie de ceux qui parlent, et ils
en fournissent l' autre. Mais dans la
suite le souvenir de ce qu' ils ont
ajouté s' effaçant de leur esprit, ils ne
distinguent plus ce qu' ils ont oui, de ce
qui vient d' eux. Et ainsi ils attribuent
de bonne-foi à celui qui les a
entretenus, toutes les paroles qui marquent
la fausse impression qu' ils ont

conçûe, parcequ' ils la trouvent dans leur esprit revêtue de ces paroles. Il y en a de même qui faisant des recits des entretiens qu' ils ont eus avec quelqu' un, et ne se souvenant plus exactement des choses, le font parler selon un souvenir confus qui leur en reste. Que si on leur demandoit alors s' ils sont bien assurés de ce qu' ils rapportent, ils diroient que non, et qu' ils n' en voudroient pas être garans. Mais dans la suite ils viennent à quitter leur doute, et à acquérir l' assurance qu' ils n' avoient pas d' abord, d' une maniere assez plaisante. Car en faisant ces recits, ils se les impriment fortement dans la memoire, et ils oublient au-contraire cette disposition de défiance et d' incertitude avec laquelle

p346

ils les avoient faits d' abord, de sorte qu' ils s' imaginent ensuite que ce souvenir exact est un effet des choses mêmes, au-lieu qu' il ne vient que du recit frequent qu' ils en ont fait. Il est donc juste quand on accuse quelqu' un d' avoir dit quelque chose, qui peut retomber ou sur lui, ou sur quelque autre, de s' informer avant que de croire ce rapport, si ceux qu' il regarde en demeurent d' accord ; et quand on apprend qu' ils le desavouent, il faut suspendre son jugement, et chercher dans les circonstances du rapport de quoi se déterminer de côté ou d' autre. Car il est quelquefois plus profitable que celui à qui on attribue quelque chose l' ait dit, et quelquefois qu' il ne l' ait point dit. Quand il s' agit, par exemple, d' un discours qui marque quelque sentiment, si celui qui le desavoue declare que non seulement il n' a jamais tenu ce discours, mais qu' il n' est point et n' a jamais été dans le sentiment qu' il contient ; son témoignage est infiniment plus croyable que le rapport de ceux qui prétendroient avoir entendu ce discours de lui. Car un sentiment est

p347

une chose permanente, à l' égard de laquelle on ne sçauroit presque se tromper ; au-lieu qu' il est fort facile qu' on prenne à contre-sens les paroles d' un autre, et qu' on se persuade ainsi d' avoir entendu ce qu' il n' a point dit. Ce ne seroit jamais fait si l' on vouloit rapporter en détail toutes les manieres dont on peut se tromper dans l' intelligence de ce qu' on nous dit. Il suffit qu' on soit persuadé en general qu' il y en a quantité. Et ainsi, non seulement dans les differends où l' un soutient qu' il n' a point dit ce qu' un autre lui attribue : mais aussi dans tous les rapports qu' on nous fait qui ne sont pas absolument certains, il faut empêcher son esprit de prendre parti sur le champ, et retenir tous les mouvemens qui sont des suites, et des marques de croyance. Par ce moyen on ne participera point aux fautes des autres. On n' entrera point dans leurs passions. Si l' on conçoit quelque soupçon de la conduite de ceux dont on entend faire une peinture peu avantageuse, on n' en formera point de jugement exprès et formel, en quoi consiste le plus grand mal que ces discours

p348

nous peuvent faire. Enfin, on sera toujours d' autant plus disposé à s' en éclaircir, qu' on n' aura point pris de parti.

DES RAPPORTS CH.7

comme il se faut conduire dans les faux rapports qu' on fait de nous. qu' il n' est pas possible de les éviter. justice que l' on doit à ceux qui les font. Reflexion qu' on doit faire sur soi-même, et sur la vanité de ces rapports.

il ne reste plus qu' un endroit par où les rapports nous puissent blesser.

C' est quand nous en sommes nous-mêmes le sujet, et que des personnes que nous aurons entretenus avec confiance, nous attribuent ensuite des discours ou ridicules ou imprudens : ce qui de soi-même est capable de nous aigrir contre ceux qui font, ou qui croient ces rapports. Il est d' autant plus nécessaire de se préparer à se conduire d' une manière chrétienne dans ces rencontres, qu' il ne faut pas prétendre qu' on les puisse éviter

p349

absolument. Car quelque discernement que l' on fasse de ceux avec qui l' on s' entretient, on est souvent trompé à la qualité de leur esprit, et encore plus à la disposition de leur coeur. C' est même un effet de bonté que de s' y tromper, et de ne pas concevoir facilement des soupçons de la fidélité des gens. Il est de plus impossible de prévoir toutes les manières dont les esprits faux peuvent abuser de nos paroles, et toutes les fausses idées qu' ils s' en peuvent former par le mélange bizarre de leurs imaginations avec nos pensées. Il faudroit donc presque renoncer entièrement au commerce des hommes, si l' on vouloit ne s' exposer jamais à ces inconveniens, et comme cela n' est ni possible, ni utile à tout le monde, il faut se contenter de les éviter autant qu' on le peut, et se résoudre à les souffrir en patience, quand on n' est pas assez heureux pour les éviter.

S' il arrive donc qu' on y tombe de quelque manière que ce soit, le premier soin et la première application qu' on doit avoir, est d' empêcher que les fautes des autres ne nous soient

p350

une occasion d' en faire de notre côté, et de prendre-garde ainsi qu' en nous

plaignant qu' ils nous ont fait quelque injustice, ce ne soit nous-mêmes qui leur en fassions. Car nous ne savons ce qu' on leur impute d' avoir dit de nous, que parce que d' autres l' ont rapporté : or comme ils peuvent avoir alteré nos paroles en les rapportant à d' autres, on peut aussi avoir alteré les leurs en nous les rapportant. Il faut donc au-moins se bien assurer du fait avant que d' en faire aucune plainte, et c' est à quoi l' on manque d' ordinaire, parceque l' on suit plutôt les impressions de sa passion, qui s' émeut par la seule image d' une offense vraie ou fausse, que la lumiere de la raison, qui se regle par l' évidence et par la conviction.

On leur doit la même justice et la même retenue quand il s' agit de juger des motifs qu' ils ont pu avoir en faisant ces rapports. Il y en a de pires les uns que les autres, et il n' est pas juste de leur attribuer sans raison les plus malins. Peut-être que ce que notre dépit nous feroit prendre pour un effet de haine, de mépris, de jalousie,

p351

n' est que celui d' une simple legereté, d' une inadvertence, d' une prévention, d' une conscience trompée, d' une envie de se divertir. Ayons donc soin que notre passion n' aille pas au-delà de notre vûe, et ne nous imaginons pas sans raison qu' on ne se puisse tromper de bonne-foi à notre desavantage.

Il ne faut pas aussi oublier en ces occasions-là de se demander justice à soi-même, contre soi-même, de tous les discours, et de tous les jugemens temeraires, legers, indiscrets et malins qu' on a pu faire des autres ; ni de se remettre dans l' esprit tous les mauvais effets qu' ils peuvent avoir produits dans leur coeur, dont nous pouvons mieux juger alors par nos propres sentimens : et comme nous ne savons pas ce que Dieu nous en impute encore, et ce qui nous en

reste à payer à sa justice, nous devrions être ravis de ce qu' il nous donne des occasions d' en obtenir le pardon, en souffrant nous-mêmes quelque petite injustice de la part des autres.

Ensuite il faut considerer de près

p352

ces rapports et ces bruits qui nous incommodent, en prenant-garde à ne leur pas donner plus de corps et de réalité qu' ils n' en ont. Car souvent nous leur donnons un être qu' ils n' ont plus, et nous les faisons subsister par notre imagination, lorsqu' ils sont aneantis dans celle des autres. Il ne faut pas croire que les hommes qui s' occupent si peu des objets les plus importants et les plus solides, soient d' humeur à s' amuser long-temps à des bruits sans fondement. Tous ces contes n' ont qu' un cours passager : et après avoir servi d' entretien pour quelques jours aux personnes oisives, ils se dissipent et s' évanouissent quand ils sont las d' en parler. Il n' y a donc qu' à les laisser passer, et à les mépriser comme de vains fantômes dont il ne restera rien. Quand ils subsisteroient même plus long-temps, et qu' ils feroient une impression plus durable, il ne faudroit avoir que de la pitié pour ceux qui la conserveroient, puisque c' est à eux qu' elle nuit plutôt qu' à nous.

DES RAPPORTS CH.8

p353

qu' il faut tâcher de profiter des faux rapports qu' on fait de nous, pour mépriser la reputation des hommes, pour se détacher des conversations, pour parler avec plus de retenue.

mais il ne faut pas seulement tâcher
à se garantir du mal que ces
rapports nous peuvent faire en nous
portant à l' impatience, il faut essayer
de nous les rendre effectivement
utiles ; et ils le seroient sans doute, si nous
savions profiter des instructions que
nous en pouvons tirer. Car qu' y
a-t-il par exemple, qui nous puisse
mieux apprendre la vanité de ce qu' on
appelle reputation, que la legereté
que le commun du monde fait
paroître en ces rencontres ? Quelques
preuves qu' un homme ait données de
bon sens, on n' en sera pas moins
prêt à écouter avec plaisir une
histoire ridicule et sans apparence, qu' il
plaira à quelqu' un de faire de lui :
pourvû qu' il se trouve quelque esprit

p354

de travers qui y donne cours.
Le monde est naturellement si
malin, qu' il seconde toûjours ceux qui
veulent détruire la reputation
d' autrui, et s' il a quelquefois de l' estime
pour certaines gens, c' est en quelque
sorte malgré lui et contre sa premiere
inclination : de sorte qu' il est
toûjours bien-aise qu' on lui aide à se
défaire de cette estime comme d' une
chose qui l' incommode. Qu' y a-t-il
donc de plus ridicule que de se repaître
de cette vaine fumée, et d' en faire
la fin de ses actions et de ses
travaux ?
Comme il est donc utile que les
biens du monde soient mêlés d' amertume,
depeur qu' on ne s' y attache, on
doit être bien-aise aussi que la
conversation, qui n' est pas un des
moindres de ces biens, ait ses dégoûts :
parcequ' il n' y a gueres de choses à
quoi il fût plus dangereux de s' attacher.
On y reçoit une infinité de
blessures sensibles et insensibles. On
y perd souvent toutes les vertus. On
y nourrit toutes ses passions, et l' on
y ramasse toute la corruption qui se
trouve répandue en plusieurs esprits.

p355

Tout ce qui nous en retire donc pour nous obliger à une plus grande solitude, et à avoir communication avec moins de gens, nous est avantageux. Or il n' y a rien qui soit plus capable de nous dégoûter du commerce du monde, que de trouver aussi peu d' honnêteté et de bonne-foi dans la plûpart des gens, que l' on y en trouve, et d' apprendre par experience combien il faut être sur ses gardes, quand on a à traiter avec ceux qu' on ne connoît pas assez. L' on peut dire même que c' est un si grand bien que d' être délivré d' un esprit mal fait et capable d' abuser de ce qu' on lui dit, qu' on se doit tenir heureux quand on est averti par quelque rapport indiscret qu' il fait de nous, de n' avoir plus de commerce avec lui, que par une grande nécessité.

Il ne faut pas neanmoins porter cela si loin, que l' on rompe avec ses amis toutes les fois qu' on a lieu de leur imputer quelque indiscretion. Car il faut souffrir en eux ce defaut comme les autres. Mais ce nous doit être un avertissement continuel de nous ménager davantage à leur égard, de nous

p356

répandre moins, et d' être davantage sur nos gardes, et par ce moyen les personnes les moins sûres et les moins fidelles nous deviendront souvent les plus utiles, en nous obligeant de nous appliquer davantage à veiller sur nos paroles, et à éviter tout ce qui leur peut donner sujet d' en abuser.

DE LA GUERISON DES SOUPÇONS CH. 1

p357

que la charité nous fait haïr tout ce qui la diminue, et par consequent les impressions desavantageuses au prochain, parcequ' elles l' affoiblissent en plusieurs manieres.

la charité ne nous porte pas seulement vers Dieu et vers le prochain ; mais elle se porte en quelque sorte vers elle-même. *il faut aimer*, dit Saint Augustin, etc. Et c' est dans le même sentiment que le prophete roi dit dans un de ses

p358

pseaumes : *mon ame etc.* . Il ne desiroit pas seulement d' accomplir la loi de Dieu, qu' il entend par le mot de *justification* , mais il en desiroit aussi le desir. Un desir produisoit l' autre ; parcequ' il est impossible qu' on aime quelqu' un, qu' on n' aime aussi l' amour qu' on lui porte, qu' on ne desire de l' augmenter, et qu' on n' en craigne la diminution et le refroidissement.

C' est donc un effet necessaire de l' amour sincere et veritable du prochain, de nous faire craindre tout ce qui peut ralentir cet amour. Tous les nuages qui obscurcissent tant-soit-peu l' éclat de la charité sont penibles à la charité. Tout ce qui l' empêche de se répandre avec liberté l' afflige ; et elle tend toûjours à donner un cours libre à ses mouvemens, et à écarter tous les obstacles qui peuvent les arrêter ou les troubler.

Or il n' y a rien qui cause plus ordinairement ce mauvais effet, que les impressions desavantageuses que l' on conçoit du prochain, ou sur les rapports

p359

que les autres nous en font, ou sur les idées que nous nous en formons nous-mêmes. Et par consequent il n' y a rien sur quoi la charité doive veiller

davantage.

Ces impressions sont capables d' affaiblir la charité en bien des manieres.

1. Quelque soin que nous prenions de ne point juger, elles nous y donnent néanmoins de la pente. Car ces impressions sont des especes de soupçons, et les soupçons disposent aux jugemens, et si ces jugemens sont temeraires, ils peuvent non seulement blesser, mais éteindre même la charité, parceque les jugemens temeraires peuvent être des pechés mortels, selon Saint Thomas. Ainsi quoique ces impressions ne soient pas encore des maladies formées, on les doit prendre néanmoins pour des avancoueurs, et des présages d' une maladie qui nous menace. Ce sont comme les premiers frissons d' une fièvre dangereuse qui doit suivre, à moins qu' on ne la prévienne par les remedes que la prudence chrétienne nous peut fournir.

p360

2. Elles nous rendent suspect le bien-même que nous voyons dans les autres, et elles empêchent ainsi d' y prendre part, et par la joie qu' on en devrait ressentir, et par les actions-de-graces qu' il seroit juste d' en rendre à Dieu ; ce qui est un très-grand mal. Car Dieu partageant ses graces aux divers membres qui composent le corps de son fils, qui est l' eglise, et ne les donnant pas toutes à tous, il veut pourtant qu' elles leur deviennent toutes communes par la joie et par l' action-de-graces qui les en rendent tous participans. Nul ne peut dire que ses propres graces lui suffisent sans celles des autres : ce qui faisoit dire à David : Particeps etc.

3. Elles disposent insensiblement à prendre en mauvaise part des paroles ou des actions innocentes d' elles-mêmes, et dont on n' auroit point été choqué, si l' esprit n' avoit point déjà été prévenu de quelque soupçon. Une impression devient la source

d' une autre, et le pis est qu' on ne
s' aperçoit presque point de toutes ces

p361

mauvaises suites, parcequ' on ne
remonte jamais jusqu' à la source, qui est
la temerité de la premiere impression.

4. Comme elles arrêtent le cours
de notre charité vers ceux dont on
conçoit ces opinions desavantageuses,
elles produisent souvent le même effet
dans leur coeur, parceque souvent on
ne les supprime pas si bien qu' ils ne
s' en aperçoivent. Notre refroidissement
en produit un pareil en eux que
Dieu nous impute, à cause de l' occasion
que nous y avons donnée. Ainsi
l' on s' éloigne insensiblement les uns
des autres, et s' il reste encore
quelque charité, elle est tellement
couverte par les nuages des soupçons qu' elle
demeure sans action.

DE LA GUERISON DES SOUPÇONS CH.2

p362

*que quoique l' on ne soit pas obligé de
rejeter toutes les impressions
desavantageuses au prochain, il faut
neanmoins être toujours disposé à les
quitter si on nous en éclaircit. Qu' il
faut même aller au-devant des
éclaircissemens. Combien ce devoir est mal
praticqué.*

il faut donc éviter ces impressions
le plus que l' on peut ; c' est la
conclusion où la raison conduit. Mais
on ne le peut pas toujours : car il y a
des impressions fondées sur une telle
évidence qu' il n' est pas possible de
s' en défendre. On ne peut pas aussi
établir pour regle de n' écouter aucun
rapport desavantageux au prochain :
car si ces rapports sont vrais, et s' ils
nous sont nécessaires ou utiles, nous

devons les écouter. Or il y en a de cette nature. Quand Jesus-Christ veut que nous prenions deux témoins des fautes que nous desirons de corriger dans nos freres, il oblige ces témoins

p363

de les voir ; et quand il ordonne de les dire à l' eglise, il veut que l' eglise les écoute. Puisqu' il nous porte à gemir des maux de l' eglise, il ne prétend pas que nous nous devions fermer les yeux pour ne les pas voir. Puisqu' il veut que nous jugions des faux-prophetes par leurs oeuvres, il suppose que nous les discernions. Enfin, puisqu' il nous oblige de traiter avec les hommes, et de diversifier notre conduite, selon leurs différentes dispositions, il veut bien sans doute que nous ne nous aveuglions pas sur ce qui nous en paroît, sans quoi il seroit impossible de ne pas tomber dans ces pieges des hommes, qu' il nous commande d' éviter par ces paroles : Cavete etc.

Il n' y a donc proprement que les impressions fausses et temeraires qu' on soit obligé de rejeter et de détruire. Il suffit à l' égard des veritables, quand elles sont contraires au prochain, que nous ne les recevions qu' avec peine ; que Dieu voie dans notre coeur que nous serions bien-aises qu' elles fussent fausses ; qu' elles ne servent pas d' une nourriture agreable

p364

à notre malignité, mais d' un objet de douleur à notre charité ; et qu' en un mot nous les regardions de la même sorte que nos propres maux, dont nous ne desirons jamais la continuation et l' accroissement. Mais si cette disposition est sincere, il faut par necessité qu' elle nous donne de la joie quand nous avons lieu de

quitter cette impression, et qu' on nous fait connoître que nous nous sommes trompés. C' est par là que nous pouvons juger du fond de notre coeur. Car si on ne nous arrache au-contre ces opinions qu' avec peine ; si nous sentons un secret dépit contre ceux qui nous desabusent ; si nous n' avons des yeux que pour voir ce qui favorise nos soupçons, et que nous n' en ayons point pour tout ce qui en découvre l' incertitude ou la fausseté, c' est une marque que nous y avons de l' attache, et que bien loin de les regarder comme un fardeau qui nous charge, et dont nous serions bien-aises d' être délivrés, nous y prenons un secret plaisir qui naît de la corruption de notre coeur.
La charité demande même plus que

p365

cela. Elle ne nous fait pas seulement recevoir avec agrément tout ce qui est capable d' effacer ou de diminuer nos soupçons, quand on s' offre à nous détromper ; mais elle nous oblige même souvent d' aller au-devant de la vérité, et de chercher de nous-mêmes les éclaircissemens que nous en pouvons trouver. Car elle nous fait regarder ces éclaircissemens comme un bien qui merite d' être recherché, comme la délivrance d' un mal et d' une tentation, et enfin comme un devoir de justice que l' on doit pratiquer ; puisque nous voudrions tous que les autres pratiquassent envers nous-mêmes cette équité de s' éclaircir autant qu' ils pourroient de la vérité, au-lieu de demeurer dans les impressions desavantageuses qu' on leur aura données de nous.
Il n' y a rien de plus évident que la justice et l' importance de ce devoir. Cependant il est ordinairement très-mal pratiqué. Car la plûpart du monde est également facile à recevoir des impressions, et negligent à s' en éclaircir. Comme il est plus commode de les supposer pour vraies,

p366

que d' examiner si elles le sont,
l' amour-propre fait prendre ordinairement
ce parti ; et il n' a pour cela qu' à
laisser agir les deux grands ressorts de
la conduite des hommes, la paresse et
la vanité. La paresse nous éloigne du
soin de nous informer exactement des
choses, parceque ce soin est toûjours
accompagné de quelque sorte de peine.
La vanité nous attachant à nos opinions
nous fait apprehender d' être
obligés de nous en dédire, et d' avouer
que nous avons été legers et credules.
C' est par là que les impressions les
plus fausses deviennent perpetuelles,
et qu' il y a si peu de personnes qui
s' en défassent parfaitement. Lorsqu' on
ne peut les conserver entierement,
on en conserve toûjours quelque
chose, parcequ' on veut toûjours
donner à l' amour-propre la consolation
de ne s' être pas trompé sans
quelque raison. Ceux mêmes qui par
un mouvement de conscience s' abstiennent
de juger absolument, sont
plus aises de demeurer dans un état
de suspension que d' en sortir par un
entier éclaircissement. Car l' amour-propre
ne laisse pas de trouver son

p367

compte en cet état. Si on ne condanne
pas les gens, on se croit aussi
dispensé par là de les justifier, de les
défendre, de prendre leur parti, de les
approuver. On affoiblit par ce doute
les louanges qu' on leur donne, on
obscurcit l' éclat de leur vertu, et on les
tient à son égard dans un état de
rabaissement, en les regardant comme
des personnes suspectes.
Comme la charité nous inspire des
sentimens tout opposés à ceux de
l' amour-propre, elle nous fait prendre
une conduite toute differente. Et pour

exprimer en peu de paroles les degrés par où elle nous fait passer : 1. Elle fait que nous ne recevons ces impressions desavantageuses au prochain que par nécessité et par contrainte. 2. Elle nous porte à les retenir dans de justes bornes, et à éviter de prendre pour certain ce qui ne l' est pas. 3. Elle nous fait toujours désirer sincèrement qu' on nous ôte ces impressions, et écouter favorablement ceux qui entreprennent de le faire. 4. Elle porte à embrasser avec joie tous les moyens de s' éclaircir de la vérité, et de se défaire entièrement de ces impressions

p368

qui tiennent ses mouvemens en une espece de contrainte, en gardant néanmoins certaines mesures que la prudence prescrit, pour ne commettre point ceux qui auroient rapporté ces choses, et ne les pas rendre odieux en découvrant que c' est par eux qu' on les sait.

Il y a des gens qui n' osent s' éclaircir de leurs soupçons, de crainte de choquer ceux dont ils les ont conçûs en s' en ouvrant à eux. Mais il y a bien de l' apparence que l' amour-propre a plus de part dans cette reserve que la charité. La charité n' est pas si timide, parcequ' elle ne suppose pas si facilement que ceux à qui l' on expose ces soupçons s' en puissent blesser. Elle croiroit leur faire injure de leur attribuer une delicatesse aussi injuste que celle-là. Elle sait même entrer dans ces éclaircissemens d' une maniere si simple et si humble qu' il est presque impossible de s' en blesser. Car bien loin de faire paroître de l' attache à ces soupçons, elle fait voir au contraire qu' elle ne desire rien davantage que de les quitter en changeant de sentiment. On ne s' offense gueres contre

p369

ceux qui demandent à être éclaircis avec cet esprit. Mais ce qui fait que l' on se choque d' ordinaire de ces éclaircissemens, c' est que l' on témoigne souvent plus d' envie de conserver ses opinions, que de s' instruire si elles sont veritables.

Si l' on suivoit ces regles et cette conduite, on verroit évanouir la plûpart des differends qui affoiblissent la charité entre les personnes qui font profession de pieté. Car il y en a peu qui ne soient produits, ou qui ne soient entretenus par ces impressions temeraires, dont on ne s' éclaircit point. Mais le mal est que chacun voudroit que les autres pratiquassent cette justice envers lui, et qu' il y en a bien peu qui se mettent en peine de la pratiquer eux-mêmes à l' égard d' autrui. Il ne faut pas néanmoins que cette injustice commune nous rebute et nous empêche de faire envers les autres ce que la charité nous prescrit, puisque cette injustice est un mal pour ceux qui y tombent, et que la charité trouve sa récompense en elle-même, et qu' elle est toûjours une source de biens pour tous

p370

ceux qui suivent ses mouvemens et ses regles.

DE LA GUERISON DES SOUPÇONS CH.3

ce que l' on doit aux autres quand ils nous soupçonnent injustement de quelques fautes. Regles et exemples de Saint Augustin sur ce point.

voilà ce que l' on doit au prochain quand on a conçu des impressions à son desavantage. Mais que devons-nous faire quand ce sont les autres au-contre qui sont prévenus contre nous par des soupçons injustes et injurieux ? Suffit-il de les souffrir en patience, et de n' en faire point

des plaintes aigres et passionnées ?
Ce seroit déjà quelque chose de garder
envers eux cette moderation.
Mais si l' on consulte neanmoins la
regle de la charité, que pour y
satisfaire il faut souvent aller plus avant.
Car on a quelquefois sujet de considerer
ces impressions comme des maladies
dangereuses pour le prochain,
et de juger en même-temps qu' il n' y

p371

a que nous qui y puissions remedier,
ou au-moins que nous y pouvons plus
que personne. Or dans ces deux
circonstances peut-on douter que la
charité ne nous oblige de faire tout ce qui
nous est possible pour détruire en eux
ces préventions, soit en les éclaircissant
de la verité, soit en employant
d' autres moyens propres à leur donner
d' autres sentimens de nous, soit
enfin en évitant tout ce qui peut
fortifier leur préoccupation.
C' est Saint Augustin qui enseigne
ces maximes, et qui les a lui-même
pratiquées d' une maniere admirable.
Il regarde ces soupçons contre
l' honneur du prochain comme un mal si
dangereux, qu' il l' appelle un poison
capable de faire perir les ames. *il est
à souhaiter*, dit-il,... etc.
Il enseigne que l' on ne doit pas se

p372

contenter du témoignage de sa
conscience, et que la charité qui ne
cherche pas ses interêts, obligeant à faire
le bien non seulement devant Dieu,
mais aussi devant les hommes, il faut
plutôt tâcher de les persuader de la
fausseté de leurs soupçons, que de
les reprendre de ce qu' ils les font
paroître. Magis etc.
Il établit ailleurs comme une
maxime indubitable : *qu' encore que
celui etc.* .

Enfin comme il est clair que ceux
qui nous soupçonnent injustement de
quelques fautes, ne sont pas plus
indignes de notre charité que ceux qui
nous outragent, on leur peut bien

p373

appliquer ce que Saint Augustin dit de
l' obligation que ceux qui ont souffert
quelque injure, ont de guerir l' ame
de celui qui la leur a faite. *cet
homme*, dit-il, etc.
Ce sont les regles que ce saint
docteur établit, et il les a lui-même
pratiquées dans une occasion importante.
Car ayant été soupçonné par
Albine, illustre dame romaine,
d' avoir contribué par intérêt au serment
que Pinien fit au peuple d' Hippone,
de ne sortir jamais de leur ville, et
de ne point recevoir l' ordination qu' à
Hippone, au-lieu de faire des plaintes
d' un soupçon si mal fondé, il se
crut obligé de s' en purger par serment,
et il le fit avec une humilité
édifiante, sans faire aucun reproche

p374

à Albine, et sans avoir d' autre vûe
que de guerir en elle les plaies qu' elle
avoit reçues par ce soupçon : *Sananda* etc.
Ce même saint ayant repris d' une
maniere un peu forte, quoique sans
nommer personne, l' erreur d' un evêque
qui croyoit que Dieu étoit
corporel, et qu' il pouvoit être vû des
yeux du corps, et cet evêque s' en
étant tellement blessé qu' il refusa de
le voir, quoiqu' il s' offrît à lui en
demander pardon, soupçonnant peut-être
que c' étoit par artifice qu' il
témoignoit tant de desir de l' appaiser.
Saint Augustin au-lieu de se choquer
de ce soupçon, ne pensa qu' à
adoucir cet evêque, et à lui ôter cette
impression. Et il n' y a rien de plus
humble que la maniere dont il le fait. Il

condanne d'abord la dureté de ses paroles. *J' ai été, dit-il, imprudent etc. .*

p375

Et pour détruire le soupçon que cet évêque avoit d' avoir été méprisé par lui, et que ce fût par tromperie qu' il recherchât son amitié, il prie un autre évêque qu' il prend pour médiateur, de lui ôter ces pensées. *assûrez-le, dit-il, de ma sincérité, etc. .*

DE LA GUERISON DES SOUPÇONS CH.4

p376

ce que l' on doit faire quand on juge les éclaircissemens inutiles. Qu' il ne faut pas prétendre guerir les soupçons en un moment. Utilités qu' on peut tirer des soupçons injustes qu' on a de nous.

voilà ce que Saint Augustin a cru qu' on doit pratiquer dans les occasions où l' on a sujet d' esperer de pouvoir guerir les soupçons des autres en leur rendant compte de sa conduite, et en les informant de ses vraies intentions. Que si l' on juge avec sujet que ces sortes d' éclaircissemens seroient inutiles, comme il arrive assez souvent, la charité nous devrait alors appliquer à chercher d' autres moyens de détruire ces préventions, non parcequ' elles nous sont injurieuses, mais parcequ' elles peuvent nuire à ceux qui les ont. Ainsi au-lieu des plaintes et des reproches qui ne servent qu' à aigrir les esprits, il faudroit essayer de faire paroître à ceux qui sont prévenus

p377

contre nous, une disposition toute

contraire à celle qu' ils nous attribuent. S' ils croient que nous n' avons pas d' estime ni d' affection pour eux, il faudroit tâcher de les convaincre par des preuves effectives que nous les aimons et les estimons veritablement. S' ils s' imaginent qu' on se défie d' eux, il faudroit chercher des occasions de leur donner des marques de confiance. S' ils nous soupçonnent de quelque défaut que nous n' ayons pas, il faudroit travailler à leur ôter peu-à-peu cette impression, en évitant ce qui la peut ou entretenir ou augmenter, et en agissant avec eux d' une maniere capable de la détruire ; et par ce moyen bien loin que ces préventions nous fussent nuisibles, elles nous donneroient moyen de nous corriger de divers défauts, et de nous enrichir par la pratique d' un grand nombre de vertus.

Souvent même il ne seroit pas besoin pour dissiper ces soupçons d' une application si expresse. Il suffiroit de les dissimuler, et de continuer d' agir à l' ordinaire avec ceux qui les ont, sans leur témoigner qu' on s' en aperçoit.

p378

L' uniformité de notre conduite les feroit évanouir peu-à-peu, et les esprits se trouveroient changés sans même qu' ils s' en aperçûssent. Mais notre impatience gêne tout. Nous ne pouvons attendre les remedes lents. Nous voudrions emporter les esprits de force ; c' est-à-dire, que nous voudrions les faire agir contre leur nature.

Quoiqu' un homme se soit blessé par sa faute, quoiqu' il se soit fait malade par le dérèglement de sa vie, on ne prétend pas néanmoins le guerir de ses blessures et de ses maladies en lui faisant des reproches ; on a recours aux remedes qui sont propres à son mal, et l' on ne s' étonne pas que ces remedes n' agissent qu' avec le temps. Or on ne doit point distinguer en ce point les maladies de l' esprit de celles du corps.

Quelque volontaires qu' elles soient,
elles n' en sont ni moins opiniâtres
ni moins durables. C' est mal connoître
la nature de l' esprit de l' homme, que
de s' imaginer que lorsqu' il est une
fois préoccupé, que l' amour-propre a
pris intérêt dans un sentiment, qu' il
s' est formé une pente dans le coeur à

p379

juger d' une certaine maniere, on puisse
en peu de temps effacer toutes ces
impressions. Il faut pour changer de
sentiment que l' esprit acquiere de nouvelles
lumières, qu' il s' y familiarise,
qu' il perde une certaine défiance que
les opinions dont il est prévenu lui
donnent de tout ce qui y est contraire,
que l' amour-propre s' accoûtume peu-à-peu
à souffrir le reproche de s' être
trompé, et qu' il oublie en quelque
sorte qu' il avoit pris un autre parti.
Tout cela a besoin de temps, et c' est
être ridicule que de prétendre, que
parceque des soupçons nous
regardent, on s' en doive défaire sur le
champ, et que l' esprit des hommes
doive agir en notre consideration d' une
maniere extraordinaire.
Peut-être même qu' il y a plus de
mal dans cette delicatesse qui nous
fait souffrir avec tant d' impatience les
soupçons injustes qu' on conçoit de
nous, qu' il n' y en a dans ces soupçons
dont nous nous plaignons. On juge
des autres selon ses lumières, et ceux
qui en ont peu, en jugent quelquefois
assez mal, sans que pour cela leur coeur
y prenne beaucoup de part. Souvent

p380

même ils ont de la charité pour ceux
qu' ils condamnent injustement, et
seroient très-disposés à les servir.
Au-lieu que cette impatience que nous
éprouvons dans les mauvais jugemens
qu' on fait de nous, est un défaut qui

vient certainement de la corruption du coeur, et de l'orgueil dont il est plein. Que savons-nous si Dieu ne permet point quelquefois qu' on juge moins favorablement de nous, et qu' on nous soupçonne injustement, pour nous faire mieux connoître cette plaie, et pour nous donner moyen d' en guerir ? Que savons-nous même s' il n' a point attaché notre salut à l' usage de ce moyen ? Ainsi en nous en plaignant nous nous plaignons en effet d' un remede favorable que Dieu nous offre. Nous nous opposons aux desseins de sa misericorde sur nous. Nous méprisons ses graces, et nous refusons d' entrer dans les voies de notre salut.

DEFAUTS DES GENS-DE-BIEN CH.1

p381

importance de savoir ce que c' est que de n' être point scandalizé de Jesus-Christ. Jesus-Christ ne scandalize que ceux à qui il est caché. Il l' est en diverses manieres. Tous les amateurs du monde sont scandalizés de la pauvreté et des souffrances de Jesus-Christ.

quand Jesus-Christ dit, *qu' heureux est celui qui ne se scandalizera point de lui*, il nous fait entendre par cette expression, que c' est un bonheur assez rare d' être exempt

p382

de ce scandale, et par consequent que c' est un malheur assez ordinaire d' y tomber. Or s' il est vrai que le nombre de ces heureux soit petit, et que le nombre de ces malheureux soit grand, nous avons tous un grand interêt de nous instruire de ce que c' est que d' être scandalizé de Jesus-Christ, puisque nous voulons tous

être du petit nombre de ces
heureux, et n' être pas de ce grand
nombre de malheureux ; et peut-être
que les considerations suivantes
pourront servir à nous le faire
comprendre.

Jesus-Christ n' est proprement sujet
de scandale qu' à ceux qui le méconnoissent,
et il n' est méconnu des hommes
que parcequ' il leur est caché. On
ne heurte contre les pierres que
parcequ' on ne les voit pas. On ne se brise
contre Jesus-Christ que parcequ' on
ne le connoît pas pour ce qu' il est.
Ainsi être scandalisé de Jesus-Christ,
c' est le méconnoître et le mépriser
par aveuglement et par ignorance. Ce
qui nous cache Jesus-Christ est donc
ce qui fait que Jesus-Christ nous est
un sujet de scandale. Or il y a diverses

p383

choses qui le cachent aux hommes.
Sa bassesse, sa pauvreté, ses
souffrances, et toutes les marques de son
infirmité l' ont caché aux juifs. Ils
n' ont pu croire que ce messie qu' ils
se figuroient devoir être tout
environné de pompe et de gloire, fût cet
homme miserable qu' ils voyoient
parmi eux, et qui n' étoit distingué des
autres hommes par aucun éclat
exterieur. Ils n' ont pu s' imaginer que
celui qu' ils avoient crucifié fût l' auteur
même de la vie, et c' estpourquoi
Saint Paul appelle la croix, *le
scandale des juifs. Judaeis Scandalum. .*
*Mais ce ne sont pas seulement les
juifs que les infirmités de Jesus-Christ
scandalisent. Ce scandale comprend
generalement tous ceux qui aiment
le monde. Tous ceux, dit Saint
Augustin, qui aiment ce que Jesus-Christ a
méprisé, et qui haïssent ce qu' il a
aimé, méprisent Jesus-Christ. Car
n' est-ce pas mépriser la sagesse de
Jesus-Christ que de juger des choses tout
autrement qu' elle n' a fait, et de choisir
tout le contraire de ce qu' elle a choisi,
de croire un bien, ce qu' elle a cru*

p384

être un mal, et un mal ce qu' elle a cru être un bien ? Or mépriser la sagesse de Jesus-Christ, c' est mépriser Jesus-Christ et en être scandalisé. Que ce scandale est grand, et qu' il est commun ! Car combien y en a-t-il peu qui en soient exemts ? Combien y en a-t-il peu qui n' estiment moins les hommes lorsqu' ils sont revêtus des livrées de Jesus-Christ, c' est-à-dire de sa pauvreté, et qui ne les honorent interieurement davantage, parcequ' ils portent celles de son ennemi, qui sont les pompes du monde, que Saint Augustin appelle avec raison les haillons du diable, Pannos Diaboli ? Qu' est-ce que les cours des princes, ou plutôt qu' est-ce que le monde, sinon un lieu où il est honteux de ressembler à Jesus-Christ ?

Mais encore que l' on ne tombe pas dans ce scandale grossier, qui n' est propre qu' à ceux qui sont possédés de l' amour du monde, on peut dire néanmoins qu' il y en a peu parmi les justes mêmes qui participent parfaitement à cette beatitude, de n' être point scandalisé de Jesus-Christ, non seulement parcequ' ils ont toujours

p385

quelque inclination pour les choses que Jesus-Christ a méprisées, mais aussi parcequ' ils en sont scandalisés en plusieurs autres manieres qu' il est utile de considerer.

DEFAUTS DES GENS-DE-BIEN CH.2

*on est scandalisé de Jesus-Christ, quand on ne le reconnoît point dans ses membres à cause de leurs foiblesses. Remede à ce scandale. utilité des foiblesses qui couvrent la vertu des justes. .
Pour n' être point scandalisé de*

Jesus-Christ il faut donc le
connoître ; mais pour le connoître il
faut le connoître tout entier. Or
Jesus-Christ tout entier n' est pas
seulement le chef, c' est aussi ses membres.
Il vit en eux, il est caché en eux. Ainsi
on le méconnoît, quand on l' y méprise.
Il est même beaucoup plus facile
de mépriser Jesus-Christ dans ses
membres qu' en lui-même, parcequ' il
y est plus caché. Il n' étoit couvert

p386

dans le monde que des bassesses
de la nature, mais il est souvent
couvert dans les fidelles de plusieurs
defauts que Jesus-Christ n' a point eus,
et même de plusieurs fautes qui nous
dérobent quelquefois l' éclat et
l' odeur de leur vertu, et nous font
soupçonner qu' il n' y ait rien en eux que
d' humain. Et comme ce scandale est
très-dangereux, il faut embrasser tous
les moyens de l' éviter.
Un des principaux est de bien
comprendre avec quelles conditions
Jesus-Christ est caché dans les fidelles.
Et pour cela il faut savoir que ce
royaume divin qu' il est venu établir
dans le monde, est un royaume
interieur, Regnum etc. Il est caché
dans le fond de l' ame où
Dieu reside avec les richesses de ses
graces, sans qu' il en paroisse souvent
aucun éclat au-dehors. Une ame juste
devient par la possession de ce
royaume l' objet de la complaisance de Dieu.
Elle devient son trône et son temple.
Les anges qui la connoissent y découvrent
toutes ses grandeurs : mais
les hommes n' en voient que de
certaines lueurs sombres qui se font
paroître

p387

dans ses actions, et dans la
conduite de sa vie ; et tout le reste est

obscurci par l' infirmité de la chair.
Cette obscurité dont Dieu couvre
dans le monde les trésors de grace
qu' il met dans les ames, produit de
très-grands biens et de très-grands
maux, selon le bon ou le mauvais usage
que l' on en fait. C' est un des grands
moyens par lesquels Dieu exerce dans
le monde sa miséricorde et sa justice.
Elle empêche d' une part que les
justes ne s' élèvent, et ne se perdent par
la vûe de leur propre excellence, et
elle les délivre de l' autre de la
tentation que leur causeroit l' estime et
l' admiration des hommes qui les
connoïtroient. Elle les conserve dans la
voie de la foi, en les privant de la
vûe d' une chose qui les y attireroit
par des motifs trop humains. Car si
S. Augustin dit que Dieu n' a pas voulu
que le renouvellement que la grace
produit en nos ames, s' étendît jusques
sur le corps, en le rendant
immortel, de peur que l' esperance que
nous devons avoir en lui ne fût trop
interessée ; si ce même saint assûre
que c' est par la même raison qu' il

p388

permet que les bons soient affligés
en ce monde aussi-bien que les
méchants, de peur que l' on n' eût pour
but dans le service qu' on rend à Dieu
de s' exemter des maux temporels : on
peut dire de même qu' il ne permet
pas que nous puissions voir
l' excellence de la beauté d' une ame juste,
et la difformité horrible d' une ame,
qui est dans le peché, de peur que ce
ne fût par ces motifs interessés que
nous desirassions la justice, et que
nous eussions horreur du peché.

DEFAUTS DES GENS-DE-BIEN CH.3

*scandales qui naissent de l' obscurité
qui couvre les saints. .*
Mais si cette obscurité produit
quelque bien à l' égard de

certaines ames, on peut dire qu' elle produit de très-grands maux à l' égard des autres, et que c' est la principale cause de l' aveuglement des méchants. Car c' est ce qui fait que les gens du monde ne croient pas qu' il y ait rien d' estimable dans les hommes que ce

p389

qui flatte leurs sens, et qu' ils méprisent la plûpart des gens-de-bien, parcequ' ils n' y voient pas ce qu' ils aiment. Ce qu' on leur dit des biens de l' ame leur passe pour chimere, parcequ' ils ne le sentent point et ne le voient point. Ainsi ils ne distinguent les hommes que par les qualités exterieures, et par le rapport qu' ils ont à leurs passions : et comme les gens-de-bien participent toûjours un peu à l' esprit du monde, ils participent aussi un peu à cette illusion. L' attache trop grande qu' ils ont pour les qualités exterieures, leur ôte le sentiment de la misere spirituelle des ames ; souvent aussi ils n' ont pas l' estime qu' ils devroient avoir des vrais biens que d' autres possèdent, parcequ' ils sont couverts de defauts exterieurs, ausquels ils sont trop sensibles. C' est-là une des manieres les plus ordinaires dont on est scandalisé de Jesus-Christ dans ses membres. Car comme les juifs vouloient que leur messie fût tout rayonnant de gloire, nous voudrions aussi que les gens-de-bien n' eussent aucun defaut, ni exterieur, ni interieur ; et à moins qu' ils n' ayent

p390

cet agrément qui frappe nos sens, on est porté à les mépriser, parcequ' on voit leurs defauts et leurs miseres, et que l' on ne voit pas leurs richesses et leurs biens. Ce scandale augmente infiniment quand ces defauts qu' on remarque en

eux ne sont pas de simples défauts naturels, mais que ce sont des défauts de mœurs, et de véritables fautes. Car si l'on n'a soin de demander à Dieu qu'il nous préserve de la tentation qui en naît, il y a danger que ces fautes que nous voyons en ceux qui passent pour gens-de-bien, ne les rabaissent et ne les avilissent tellement à nos yeux, que nous nous privions de l'édification que nous pourrions tirer de toutes les autres vertus que nous remarquons en eux. Souvent même ces vertus nous deviennent suspectes. On commence d'appréhender d'y avoir été trompé. On ne sait plus à quoi s'en tenir, et l'on entre dans un certain desespoir de trouver dans le monde des vertus solides. Cette tentation est en même-temps très-dangereuse et très-ordinaire. Car il est difficile de vivre long-temps

p391

avec les personnes de piété, que l'on ne connoisse en elles quantité de défauts, non seulement imaginaires mais véritables. L'esprit humain agit et se fait toujours paroître un peu. Ils se laissent tromper et éblouir. Ils se laissent emporter à des préjugés injustes : ils sont quelquefois précipités dans leurs jugemens. On en voit qui sont arrêtés à leurs pensées ; d'autres qui sont délicats dans ce qui les touche ; d'autres qui sont tendres dans les petites incommodités. Il y en a que leur zèle emporte à des excès. Enfin il n'y en a presque point en qui la nature ne se fasse paroître par bien des endroits. Que si l'on se porte sur cela à les condamner, on vient à condamner tout le monde, et à passer de l'aversion pour les défauts, jusques à l'aversion pour les personnes, selon cette parole d'un ancien : Qui Vitia etc.

DEFAUTS DES GENS-DE-BIEN CH.4

p392

considerations que la foi nous fournit contre les scandales qui naissent des défauts des justes. Divers exemples des défauts des saints, par lesquels Dieu a accompli ses desseins sur son église. .

Il est donc utile de se fortifier contre cette tentation par les considerations que l' on peut trouver dans la foi. Or elle nous en fournit qui seroient capables de la dissiper, si nous y faisons une attention serieuse. Car elle nous fait voir que les fautes des justes leur sont utiles en plusieurs manieres, comme nous avons déjà dit, et même que souvent Dieu les permet plus pour les autres que pour eux-mêmes. Il obscurcit leur éclat, afin que ceux qui ne meritent pas d' en jouir, en soient privés. Il dérobe à nos yeux leurs bons exemples, pour nous punir de n' en avoir pas profité. Il resserre l' odeur de leur pieté, parceque le monde ne l' a pas reçûe comme il le devoit.

p393

Nous nous scandalisons donc souvent de certaines fautes dans les justes qui ne sont pas tant pour eux que pour nous. Elles ne leur nuisent pas, mais elles nous nuisent. Ce sont des épines qui sont bonnes pour eux, parcequ' elles garantissent leur pieté du danger où elle seroit d' être comme flêtrie par les louanges des hommes ; mais ces épines en nous blessant nous empêchent d' en approcher et d' en sentir la bonne odeur, et ainsi il n' y a que nous qui y perdons.

Les fautes des justes entrent dans l' ordre de la providence, et souvent Dieu s' en sert pour executer ses plus grands desseins contre les méchants. Peut-être que Saint Chrysostome

auroit pu se ménager davantage avec Arcade et Eudoxie, et que s' il l' avoit fait, ils ne l' auroient pas abandonné à la fureur de Theophile : mais parceque Theophile et les méchans évêques de ce temps-là meritoient d' être abandonnés à leurs passions, et d' être aveuglés par un succès conforme à leurs desseins, Dieu permit que ce saint suivit l' ardeur de son zele.

p394

Il y a des gens-de-bien qui examinant la vie de Saint Thomas de Cantorbie, sont portés à croire qu' il auroit pu sans violer les loix de l' eglise, se relâcher à beaucoup de choses que le roi Henri li desiroit de lui ; et neanmoins le coeur de ce saint archevêque étant droit, et le coeur de ce roi étant corrompu ; le procedé de ce saint étant humble et juste, le procedé du roi violent et injuste, Dieu jugea de ce differend plutôt par la pureté du coeur du saint, et par la méchanceté de son adversaire, que par le fond de la cause, et il ne laissa pas de le justifier par quantité de miracles, lorsque toute l' eglise étoit partagée sur son sujet. Le cardinal d' Arles fut auteur d' une entreprise qui causa une infinité de troubles, qui est la déposition d' Eugene Iv. Cette action ne fut point suivie dans l' eglise. Il n' y a aucunes marques qu' il s' en soit repenti ; et neanmoins il n' a pas laissé de faire des miracles après sa mort, Dieu ne lui ayant pas imputé ce qu' il avoit fait par le zele de la justice, quoique dans des circonstances qui rendoient

p395

son action imprudente. Saint Pierre De Luxembourg, Saint Vincent Ferrier, Sainte Catherine De Sienne étoient de divers partis du temps du

schisme, et il faut par nécessité que quelques-uns d' eux ayent été pour l' antipape, et neanmoins cet obscurcissement n' a pas empêché leur sainteté.

L' utilité que l' on peut tirer de tous ces exemples, peut donner une vûe assez differente de celle qu' ont d' ordinaire ceux qui composent les vies des saints ; car au-lieu qu' il paroît que leur unique but est de mettre en vûe toutes leurs vertus, et de cacher tous leurs defauts, je ne sai s' ils ne feroient point mieux de faire remarquer leurs defauts aussi-bien que leurs vertus, afin d' empêcher par là que l' on ne se scandalize de ceux que l' on apperçoit en quelques gens-de-bien que l' on connoît. Quiconque, par exemple, fera reflexion sur la maniere dont trois saints, sçavoir Saint Epiphane, Saint Jérôme et Saint Cyrille d' Alexandrie ont agi sur le sujet de Saint Jean Chrysostome, ne s' étonnera plus que des gens-de-bien

p396

soient quelquefois prévenus, et qu' ils tombent en quelques excès, et il concevra qu' il y a une très-grande étendue dans ce passage : Caritas Operit etc.

DEFAUTS DES GENS-DE-BIEN CH.5

autres raisons qui prouvent que les fautes des saints sont bien moins considerables qu' elles ne nous paroissent. .

Nous nous trompons aussi souvent dans l' idée que nous avons des fautes des saints en nous les représentant plus grandes qu' elles ne sont. Car 1 nous voyons souvent dans eux des defauts que Dieu n' y voit plus ; au-lieu que nous ne voyons pas en nous ceux qui y sont véritablement. S' ils font des fautes par ignorance, l' ardeur de leur charité les en purifie, sans même qu' ils les reconnoissent, et ainsi elles ne subsistent

plus. S' ils en font par foiblesse ou par quelque passion, ils s' en humilient, et ils se relevent plus forts qu' ils

p397

n' étoient avant leur chute, et par là encore elles ne subsistent plus. Mais les fautes des ames froides, quoique plus legeres en apparence, subsistent toujours aux yeux de Dieu, parcequ' elles n' ont point ce feu de charité pour les consumer, et qu' elles ne s' en relevent point tout-à-fait.

2. Il faut extrêmement distinguer les fautes d' obscurcissement et le defaut de lumiere, des fautes de passion, les fautes de l' esprit, des fautes du coeur. Il n' y a proprement que Dieu qui soit juge des fautes qui naissent d' ignorance, où la cupidité ne paroît point avoir de part : et il n' est pas permis aux hommes d' en déterminer le degré.

3. Tous les saints ont dans le coeur une disposition sincere d' aimer et de suivre toute verité connue. Mais ils ne connoissent pas également toutes les verités, et ils ne sont pas également appliqués à toutes celles qu' ils connoissent. Dieu les éclaire et les touche differemment selon les divers desseins qu' il a sur eux, et en leur donnant un amour ardent pour certaines verités, par lesquelles il les

p398

veut sanctifier ; il permet quelquefois qu' à l' égard des autres ils demeurent dans quelque espece d' obscurcissement, ou dans un defaut de sentiment qui ne vient pas de la corruption de leur coeur, mais de ce que Dieu les applique à d' autres choses. C' est ce qui fait que ceux qui aiment ces verités, sont souvent choqués de les en voir si peu touchés, parcequ' ils ne considerent pas qu' ils sont eux-mêmes

dans cette privation de lumière et de sentiment à l'égard de plusieurs autres, et que le cœur de l'homme étant étroit au point où il l'est dans cette vie, Dieu n'exige pas qu'il aime la vérité dans toute son étendue, mais seulement que ce soit l'amour de la vérité, et non la cupidité qui soit le principe de ses actions.

4. Quand Dieu laisse ainsi les saints dans l'ignorance de certaines vérités, ou il détourne les occasions qui les pourroient engager à faire des fautes par cette ignorance, ou il couvre par la pureté de leur cœur et par l'ardeur de leur charité celles qu'ils font. Il arrive néanmoins de là qu'on peut facilement abuser de leur exemple, soit

p399

en s'imaginant qu'on doit suivre aveuglément tout ce qu'ils ont fait, soit en se portant à mépriser ces saints à cause de ces défauts de lumière. Mais il faut remédier à l'un et à l'autre de ces scandales par la considération de cette diverse dispensation que Dieu fait de la connoissance de sa vérité. Car on voit par là d'une part qu'il peut rester des ténèbres dans les saints à l'égard de certains points, dans lesquels par conséquent ils ne doivent pas être pris pour guides ; et on a lieu de conclure de l'autre, qu'il ne s'ensuit pas que ceux en qui on aperçoit de ces défauts de lumière à l'égard de certaines vérités, ne puissent être saints par l'application qu'ils ont à d'autres.

5. On peut ajouter à cela que peut-être ceux qui blessent en apparence certaines vérités par ignorance et par défaut de lumière, ont devant Dieu plus d'amour et de zèle pour elles, que ceux qui font paroître beaucoup de chaleur pour ces mêmes vérités. Car Dieu a particulièrement égard au fond du cœur : et quand il y voit un amour sincère de la vérité et de la

justice, une disposition à les suivre aux dépens de toutes choses, il a moins d'égard aux tenebres qui empêchent cet amour de se répandre sur certains points particuliers ; au-lieu qu'il arrive quelquefois que ce zele apparent pour certaines verités, n'est qu'un effet d'amour-propre, et d'attache à son propre sens. On soutient la verité comme on soutiendrait la fausseté, si on avoit les mêmes engagements à la soutenir, et Dieu ne voit souvent rien de sincere au fond du coeur qui tende directement à la verité.

DEFAUTS DES GENS-DE-BIEN CH.6

raisons que les savans ont de s'humilier dans les defauts de lumiere qu'ils découvrent dans les saints. .

Ceux qui par une étude plus exacte de l'antiquité ont acquis des connoissances et des lumieres que des personnes très-saintes n'ont pas, ont sujet de s'humilier par cette pensée, que ces verités quoique grandes et importantes, ne sont pas d'ordinaire

celles dont la pratique est la plus frequente, et qui sont les principes des actions communes qui composent notre vie. Ainsi comme les occasions de les pratiquer ne sont pas fort ordinaires, elles deviennent souvent steriles dans ceux qui les savent, et ils peuvent croire aisément qu'ils les aiment, sans avoir pour elles aucun amour réel et effectif. Il en est tout au-contraire des verités communes, comme celles qui apprennent à converser avec le prochain d'une maniere édifiante, à avoir Dieu présent dans toutes ses actions, à ne faire rien que par son mouvement et par son esprit, à mortifier toutes les saillies de

l' amour-propre, à retrancher toutes les inutilités de sa vie, à mortifier ses sens en tout ce que l' on peut, à moderer ses passions, à regler tous les mouvemens de son esprit et de son corps, à ne se plaindre pas des petits maux, à recevoir favorablement ceux qui nous avertissent de quelque defaut, à n' être point attaché à son sens et à ses lumieres, à être retenu dans ses jugemens. Ces verités qui prescrivent ces actions communes, ne sont pas moins verités

p402

que les autres dont nous avons parlé ; mais elles ont cet avantage que la pratique en est ordinaire, et que l' on ne se flatte gueres de les aimer, lorsque l' on ne les aime pas veritablement. Ce sont celles-là que tous les saints ont connues, et c' est en les pratiquant et en les aimant qu' ils sont devenus saints ; au-lieu qu' il arrive souvent que ceux qui sont plus éclairés dans ces verités moins ordinaires, et qui ne servent de regles qu' aux grandes actions, s' appliquent beaucoup moins à ces verités communes, dont la pratique continuelle est la vraie source de la sanctification des ames, et de l' édification que nous donnons à ceux qui sont témoins de nos actions.

Il arrive neanmoins quelquefois que des personnes qui paroissent très-exactes et très-édifiantes dans leurs actions communes, succombent dans les grandes occasions, pour avoir negligé de rechercher les lumieres qui leur étoient necessaires pour s' y conduire, ou par d' autres raisons secrettes que Dieu connoît ; et que d' autres au-contre, dont la vie étoit en effet moins exacte et plus remplie de

p403

petits defauts, témoignent beaucoup de courage et de force dans ces

occasions importantes, et font voir qu'elles avoient au fond du coeur un amour solide et véritable pour Dieu. Et c'est ce qui doit humilier à leur tour ceux qui sont extérieurement plus réglés, et plus composés, parcequ'ils ne savent pas pour cela quel est le degré de leur force, et qu'ils sont peut-être, avec toute cette régularité extérieure, plus foibles et plus imparfaits devant Dieu, que ceux dont les imperfections frappent davantage les yeux du monde ; tant Dieu a eu soin de tenir dans cette vie toutes choses dans l'obscurité et dans l'incertitude, pour nous ôter tout droit de nous glorifier en nous-mêmes, et de mépriser les autres.

MOYENS PROF. MAUV. SERMONS CH.1

p404

que les mauvais sermons ne doivent pas servir de prétexte de n'y assister point. Qu'il faut chercher les moyens de s'en édifier, et qu'on ne doit pas mettre de ce nombre ceux qui sont bons dans le fond, quelque défaut de langage et d'ordre que l'on y remarque. .

On ne sauroit éviter d'entendre quelquefois de mauvais sermons. Car outre qu'on ne connoît pas tous les prédicateurs, et qu'il n'est pas juste de les éviter sans les connoître : outre que les prédicateurs mêmes ne sont pas uniformes à prêcher, ou toujours bien, ou toujours mal, et qu'ainsi en cherchant un bon

p405

sermon, on en trouve quelquefois de fort mauvais ; il semble qu'une personne de piété ne se puisse dispenser d'entendre les prédicateurs quels qu'ils

soient. Car les sermons en general étant necessaires à l' eglise, et Dieu ayant choisi cette voie pour l' instruction des peuples, il faut que ceux dont la pieté sert de regle aux autres, contribuent à faire subsister ce ministere en donnant l' exemple de se rendre assidus aux instructions publiques. Autrement si par un discernement qu' ils feroient des prédicateurs, ils portoient le peuple à se dispenser de les écouter, ce ministere seroit peu-à-peu abandonné, et les simples se trouveroient par là privés du principal moyen que Dieu leur a donné pour s' instruire des verités necessaires à leur salut. Mais afin qu' ils ne destinent pas uniquement cette action à l' édification des autres, et qu' ils en puissent aussi profiter eux-mêmes, leur pieté les devoit appliquer à trouver des moyens de s' édifier de toutes sortes de sermons : et puisqu' il n' est pas en leur pouvoir de faire que tous ceux qui se mêlent de prêcher s' acquittent comme

p406

il faut de ce ministere, ils devoient travailler sur eux-mêmes pour s' acquitter comme ils doivent de celui d' écouter les prédications, qui est une autre fonction qui a aussi ses devoirs, et par consequent ses regles. On voit bien d' abord que la recherche de ces moyens et de ces regles doit consister à trouver des inventions saintes de s' édifier des mauvais sermons. Car il ne faut pas de methode pour s' édifier des bons. Chacun sait qu' il faut ouvrir son coeur aux verités solides qu' on y annonce ; qu' il faut demander à Dieu la grace qu' elles y fructifient comme une semence divine, qu' il faut les conserver dans sa memoire comme un tresor precieux, qu' il faut faire ensorte en les repassant souvent dans son esprit, qu' elles s' y enracinent et s' y étendent, et qu' enfin il faut chercher les occasions de les reduire en pratique. On sait encore assez que l' on ne

doit pas mettre au nombre des mauvais sermons ceux où des vérités, d' ailleurs solides et édifiantes, seroient proposées d' une maniere grossiere et peu agreable : où le prédicateur auroit

p407

peu de talent, peu d' extérieur, peu de facilité de s' exprimer. Car pourvû que le fond soit bon, il faut qu' un auditeur judicieux s' y attache, et qu' il s' en serve pour couvrir les defauts extérieurs.

On doit faire le même, quand ce qui nous choque dans un prédicateur n' est que le peu de rapport de ses pensées à son sujet. Car pourvû que les vérités soient bonnes et utiles en elles-mêmes, qu' importe que le rapport en soit si juste ? Mais je voudrois bien, dit-on ; qu' on les eût proposées dans une autre application. Et bien, détachez-les de cette application qui vous choque, et considerez-les en elles-mêmes, ou faites-en vous-même dans votre esprit une autre application. C' est toujours vous avoir obligé, que de vous avoir donné lieu de faire attention à ces vérités. Elles meritent bien d' être méditées pour elles-mêmes.

MOYENS PROF. MAUV. SERMONS CH.2

p408

description des mauvais sermons, combien ils deshonnorent Jesus-Christ. Outrages qu' il reçoit dans sa parole aussi grands que ceux qu' il reçoit dans son corps. Mouvement de frayeur et de reconnoissance qui en doivent naître. .

Mais il y a des sermons qui pechent par le fond même, et qui ne sont remplis que de paroles, qui ont plus de son que de sens. Il y en a

où l' on ne debite que des speculations
creuses et des pensées sans solidité :
qui laissent l' ame dans la disette et
dans la faim : dont on ne sçauroit rien
rapporter pour la correction de ses
moeurs, et où le peuple comprend
aussi peu, que s' ils étoient faits en une
langue inconnue. Il y en a même où
les prédicateurs dissimulent ou affoiblissent
la verité par une lâcheté criminelle,
ou l' alterent par ignorance
ou par intérêt.
Comme il est impossible que ceux

p409

qui ont un peu de lumiere ne
reconnoissent ces defauts, on ne doit pas
exiger d' eux qu' ils se les dissimulent à
eux-mêmes, mais seulement qu' ils ne
les agrandissent pas. Et il est bon
au-contraire qu' ils tâchent de comprendre
la grandeur des excès qui se
commettent en ce point, et qu' ils
gemissent devant Dieu de la maniere si
indigne dont sa verité est traitée par les
hommes. Car ce saint gémissement
faisant une partie de la pieté, tout ce
qui l' excite leur est utile, et contribue
à leur édification.

En considerant avec cet esprit les
outrages que Jesus-Christ reçoit dans la
dispensation de sa parole, ils trouveront
qu' ils ne sont pas moindres que
ceux qu' il reçoit dans la distribution
de son corps, et qu' on peut dire même
qu' ils sont plus grands ; et qu' ainsi ils
nous doivent être de plus grands
sujets de douleur, d' humiliation, et de
terreur. Car quoiqu' il y ait une infinité
de prêtres vicieux et criminels, qui
s' ingerent dans l' administration
des sacremens et dans la distribution
du corps de Jesus-Christ, il n' y a rien
de plus rare que d' en trouver d' assez

p410

impies pour donner aux fidelles des

hosties non consacrées ; au-lieu du corps même de Jesus-Christ, ou pour mêler des poisons avec des hosties consacrées, afin de faire mourir les corps de ceux qui les reçoivent. Ainsi, quoique ces prêtres malheureux commettent un sacrilege par la hardiesse qu' ils ont de s' ingerer dans des fonctions si divines, ceux neanmoins qui participent au corps de Jesus-Christ par leur ministere, n' en reçoivent aucun préjudice. Il n' en est pas de même de la parole de Dieu. Non seulement il y a des prêtres qui la deshonorent par la hardiesse qu' ils ont de la prêcher, lorsqu' ils ne devroient songer qu' à faire penitence de leurs crimes, et qui s' attirent par là le reproche que Dieu leur fait par ces paroles du prophete roi : Peccatori Autem etc. ? Mais il y en a qui l' empoisonnent par leurs mauvaises maximes, ou par leurs emportemens et leurs passions, et qui font ainsi qu' au-lieu de porter la vie dans les ames, elle y porte souvent la mort. Et enfin il y en a qui au-lieu de

p411

la vraie parole de Dieu, ne debitent que leur imagination, ce qui ne nuit pas seulement aux simples en les privant de la nourriture dont ils ont besoin, mais les trompe malheureusement en leur donnant lieu de recevoir comme la parole de Dieu des pensées toutes humaines et toutes profanes.

Il ne faut qu' appliquer ces vûes à l' état présent de l' eglise, pour reconnoître qu' il y a une infinité de chrétiens qui souffrent ce que l' ecriture appelle Famem Verbi, la disette *de la parole de Dieu* , parceque ceux qui sont chargés de les instruire, au-lieu des verités solides tirées de cette parole, dont ils les devroient nourrir, ne les repaissent que de leurs propres pensées, et de leurs vaines speculations : qu' ainsi l' eglise éprouve en bien des lieux cette plaie terrible dont Dieu a autrefois menacé de frapper les

juifs, et que la même écriture appelle Ubera Arentia, des mammelles qui n' ont point de lait ; c' est-à-dire, des pasteurs sans lumière et incapables de nourrir leurs peuples de la doctrine de la vérité, ce qui doit exciter en même-temps

p412

en nous des sentimens de compassion pour la misere spirituelle de tant d' ames, des mouvemens de reconnoissance de ce que Dieu nous a traités plus favorablement qu' elles, en nous donnant la connoissance de sa vérité, dont il permet qu' elles soient privées, et une frayeur salutaire par la vûe du peu d' usage que nous avons fait de tous ces discours.

MOYENS PROF. MAUV. SERMONS CH.3

instructions que nous pouvons tirer des mauvais sermons. Que Jesus-Christ en souffrant les mauvais sermons, pratique d' une maniere divine sa justice envers les méchans, et sa misericorde envers les bons.

si ces sermons qui nous plaisent si peu par eux-mêmes, nous faisoient entrer dans ces sentimens, ils nous deviendroient aussi utiles que ceux qui nous rempliroient le plus la memoire de verités édifiantes. Il n' y en a même gueres de plus importantes que celles que l' on peut apprendre

p413

par ce châtiment que Dieu exerce sur l' eglise. Car il fait voir par là que la connoissance de la vérité ne nous est point dûe, que nous meritons d' en être privés, que cette privation est la juste punition de nos déreglemens, que nous nous devons imputer à nous-mêmes cette disette de prédicateurs évangéliques ; qu' ainsi les fautes qu' ils

commettent dans l' exercice de leur ministere, sont en quelque sorte les nôtres, puisque c' est pour nous punir que Dieu les permet.

Il ne faut pas s' imaginer que nous n' ayons point sujet de craindre pour nous-mêmes les effets de la colere de Dieu, sous prétexte que nous sommes plus instruits, et que nous avons divers moyens de suppléer au defaut des prédicateurs. Car Dieu a aussi d' autres sortes d' aveuglemens à répandre sur nous, que nous ne devons pas moins apprehender. S' il ne nous punit pas par la privation de la connoissance des loix communes du christianisme, il peut nous punir en nous privant de la connoissance de quelque devoir particulier dans quelque rencontre importante, et cette privation suffit

p414

pour nous faire entrer dans de funestes engagements, et pour nous rendre inutiles toutes nos autres connoissances. Nous ne sommes donc pas dans un moindre besoin de sa lumiere et dans une moindre obligation de la rechercher. Et comme cette lumiere se communique dans la voie ordinaire par le ministere des hommes, personne ne peut dire qu' il n' ait point besoin de prédicateur, c' est-à-dire, d' un homme qui lui fasse connoître ce que Dieu demande de lui.

Mais il ne faut pas que cette vûe des desordres qui se commettent dans la dispensation de la parole de Dieu aussi-bien que dans la distribution du corps de Jesus-Christ, nous applique seulement à la consideration de sa justice envers les méchants ; elle nous doit encore plus remplir de l' admiration de sa bonté envers ses élus. Car c' est pour eux qu' il souffre avec une patience incomprehensible toutes ces profanations. C' est pour eux qu' il veut que son corps reside jusqu' à la fin du monde sur nos autels, et qu' il entre dans la bouche de tous ceux qui le veulent recevoir, sans avoir égard

p415

aux sacrileges que tant d'impies commettent en le recevant, afin que ses élus ne soient pas privés de cette nourriture divine, qui est le moyen ordinaire de leur salut. Ainsi il arrive quelquefois que le corps de Jesus-Christ demeure des années entières dans des eglises entre les mains de méchants prêtres qui le deshonnent tous les jours par de nouvelles impietés, et qu' il y reçoit une infinité d' outrages de la part des chrétiens déréglés, afin que quelque pauvre femme ait le moyen d' y participer, ou de l' y venir adorer. Il n' y est pas même quelquefois pour ceux qui composent cette eglise particuliere, parcequ' ils peuvent être tous impies et méchants. Il y est pour ceux qui naîtront d' eux à plusieurs années de là.

C' est de même en consideration de ses élus qu' il souffre que des méchants corrompent et profanent sa parole en l' annonçant ; et qu' il permet qu' on la prêche à des gens qui n' en tirent aucun fruit, et qui n' en deviennent que plus criminels, afin que quelque ame simple qui s' y trouvera présente en soit instruite et édifiée, ou qu' au-moins

p416

le ministere étant conservé, des élus, qui ne naîtront peut-être que plusieurs années après, trouvent dans ces lieux les instructions dont ils ont besoin.

Comme la pieté nous doit donc porter à adorer la charité infinie de Jesus-Christ residant sur nos autels, et souffrant pour le bien de ses élus tous les outrages qu' il y reçoit, elle ne nous doit pas moins porter à adorer cette même charité qui lui fait endurer la maniere si indigne dont on traite sa verité, soit en l' annonçant, soit en l' écoutant. Et il est bien juste d' en conclure, que ce seroit le comble de l' ingratitude de ne vouloir pas

s' exposer pour l' intérêt de la vérité à recevoir quelque mauvais traitement de la part des hommes, puisque Dieu souffre tous les jours que cette vérité soit exposée à tant de mépris et à tant d' irreverences pour notre bien.

MOYENS PROF. MAUV. SERMONS CH.4

p417

retenue que l' on doit avoir dans les jugemens que l' on porte des prédicateurs. qu' on peut trouver des sujets d' édification presque dans tous les sermons. Etendue qu' il faut donner à la piété.

il faut pourtant avoir soin de retenir dans de justes bornes cette vûe des fautes qui se commettent par ceux qui annoncent la parole de Dieu, de peur qu' elle ne nous porte trop loin, et que comme il paroît peu de lumière, peu d' onction, et souvent peu de jugement dans certains sermons, elle ne nous en fasse conclure que le prédicateur est absolument dépourvû de toutes ces qualités. Car ce jugement pourroit être mal fondé. Il y a des gens qui prêchent très-mal, et qui ont néanmoins de la piété, et même de la lumière et du jugement en d' autres choses ; et la raison en est, qu' ils ne prêchent mal, que parcequ' ils ont une fausse idée, et qu' ils se sont d' abord

p418

proposés de mauvais modèles. Ils se mettent je ne sai comment dans l' esprit, que les sermons doivent avoir quelque chose de relevé, de sublime, d' extraordinaire, et qu' on y doit éviter les pensées communes et populaires. Ainsi quand ils ont à prêcher, ils ne consultent ni leur coeur, ni la disposition de leur auditeur ; ils

se guident en une certaine region de leur esprit, où ils n' habitent pas d' ordinaire, et où ils ont un magasin de pensées fausses, et de speculations creuses, que cette fausse idée dont ils sont prévenus, leur fait approuver. Mais comme ils n' ont le jugement gâté que par cet endroit, ils ne laissent pas de pouvoir être judicieux en d' autres choses, quand ils sont sortis de ce pays, où ils sont en quelque sorte en un état violent, et qu' ils sont revenus à leur maniere ordinaire de parler et de penser.

Après qu' on aura donc pratiqué cette équité envers le prédicateur, et qu' on aura pris resolution de le ménager autant que l' on pourra dans ce qu' on en dira devant les autres, de peur d' empêcher le fruit qu' il peut

p419

faire sur ceux qui auroient d' autres vûes que nous, il faudra considerer bonnement tout ce qu' il dit, et tâcher d' y trouver quelque chose qui nous puisse édifier, et à quoi notre esprit se puisse attacher ; et il est difficile qu' on n' y reüssisse si l' on le fait de bonne-foi, ou que l' on ait au-moins sujet de se convaincre que c' est notre peu de lumiere et notre peu de vertu qui nous empêche d' en profiter. Nous voudrions que tous les sermons continssent toûjours quelque beau principe de morale bien développé et bien exprimé, qu' ils nous fissent remarquer quelque defaut considerable de la vie des chrétiens, qu' ils nous portassent à la pratique de quelque devoir important. Et en effet il seroit à souhaiter qu' ils fussent tels ; et c' est un defaut quand cela n' est pas, parceque les prédicateurs doivent supposer que le commun du monde ne s' édifie gueres que de ces sortes de sermons. Ce qui faisoit dire à Saint François De Sales, *qu' il ne trouvoit point etc. .*

p420

On doit néanmoins reconnoître que c' est aussi un defaut d' avoir une pieté si resserrée. La vertu chrétienne a plus d' étendue. Elle n' est pas toûjours occupée de la correction de nos moeurs, ni du soin de s' instruire des principes du christianisme. Elle s' oublie quelquefois pour se porter toute à Dieu, pour l' admirer, pour le louer, pour considerer ses mysteres en eux-mêmes, sans aucun retour sur soi, pour contempler les oeuvres de sa misericorde, et de sa justice, pour se réjouir des graces qu' il a faites aux saints. Or il n' y a point de sermons qui ne puissent exciter en nous quelques-uns de ces mouvemens, si nous y étions disposés, et si notre esprit n' étoit point si borné à n' y chercher des sujets d' édification que d' un certain genre ; ce qui fait que souvent on trouve aussi peu à s' édifier dans plusieurs sermons des peres, que dans ceux qu' on entend présentement.

MOYENS PROF. MAUV.SERMONS CH.5

p421

qu' il faut aimer les verités lors même qu' elles sont mêlées avec d' autres choses qui les deshonent, ou qu' elles sont proposées d' une maniere basse et commune.

on se flatte d' ordinaire d' être du nombre de ceux que Saint Augustin appelle, Non Verborum, etc., avides de choses et non de paroles ; et on s' imagine que c' est ce qui nous dégoûte des sermons où il y a plus de paroles que de choses. Cependant on peut dire que ce dégoût vient plutôt d' un defaut contraire, c' est-à-dire, de ce que nous sommes plus attachés aux manieres qu' aux choses mêmes, et que nous aimons plus la rareté, l' éclat, et la justesse des pensées, que leur solidité et

leur verité. Car enfin il n' y a point
de si mauvais sermons, où il n' y ait
des choses, c' est-à-dire, des verités ;
mais elles ne nous touchent point,
parcequ' elles sont ou communes, ou

p422

hors de leur place, ou mal exprimées,
ou qu' elles y sont mêlées avec
quantité de pensées fausses, ou éloignées
du sujet. Puis donc que tous ces
defauts étant joints à la verité nous en
ôtent entierement le goût, il faut que
nous ayons peu d' amour pour elle. Un
diamant mêlé avec des ordures ne perd
point son prix à notre égard. On le
ramasse toûjours avec soin et avec
ardeur quand on le découvre ; et
souvent on s' y applique d' autant plus que
l' on le trouve dans un lieu qui semble
le deshonorer. Nous en devrions faire
autant de ce peu de verités chrétiennes
qui se trouvent dans de certains
sermons. Il seroit juste que nous y
fissions d' autant plus d' attention que
notre esprit ne seroit pas partagé par
un grand nombre de choses qui
meritassent son application. Or il n' y a
point de verité chrétienne qui étant
méditée comme il faut, ne soit
capable de nous nourrir ; et il n' y en a
point même qui ne nous parût avoir
une très-grande étendue, si nous avons
assez de lumiere pour penetrer ce
qu' elle renferme.
Nous devons penser que ces verités

p423

communes que nous entendons
avec dégoût, sont infiniment au-dessus
de tout ce que l' on peut trouver
dans les livres des payens qu' on lit
avec tant d' estime et tant de plaisir ;
que c' est une grace singuliere que
Dieu nous a faite, d' avoir bien voulu
nous les découvrir après les avoir
tenues cachées quatre mille ans à tous

les hommes, que les prophetes mêmes et les saints de l' ancien testament ont soupiré pour les connoître dans cette clarté avec laquelle elles nous sont revelées ; qu' elles font partie de ces jugemens divins dont David disoit avec tant de sentiment de reconnoissance : Non Fecit etc. Et cela devroit suffire pour nous donner de la confusion, que des defauts humains dont elles sont environnées, puissent nous en faire perdre entierement le goût et l' amour. C' est par là même que nous devrions discerner si nous aimons sincerement la verité. Car comme Saint Augustin dit qu' on discerne mieux la beauté de la justice, lorsqu' on la regarde dans des objets qui n' ont rien qui ne donne

p424

de l' horreur au sens, tels qu' étoient les membres des martyrs lorsqu' ils étoient tout couverts de plaies ; ne peut-on pas dire de même que l' on ne peut mieux reconnoître si l' on aime la verité pour elle-même, que lorsqu' elle se présente à nous en des discours où nous ne pouvons rien aimer qu' elle, et où nous trouvons d' ailleurs une infinité de choses choquantes ? Ainsi l' on pourroit faire servir ces sortes de sermons d' un exercice utile pour honorer la verité pour elle-même, sans qu' il y eût rien qui partageât l' hommage que nous lui rendons. Et la moindre verité honorée de cette sorte, seroit capable de nous édifier davantage que les instructions les plus touchantes, et qui contentent davantage notre esprit.

Il n' y a presque point de si mauvais sermon dont on ne fût touché, si ce qu' on y dit étoit nouveau, et si nous ne savions rien de ce qu' il contient, par aucune autre voie. Il n' y a point par exemple, de discours si froid du paradis ou de l' enfer, qui ne fût beaucoup d' impression sur nous, si nous

p425

n' en avons jamais entendu parler ailleurs. Ce qui nous ôte le sentiment de ces choses est donc qu' elles nous sont déjà connues, et que nous y sommes accoûtumés. Mais si nous ne pouvons éviter cet effet de l' infirmité humaine, nous pouvons bien au-moins nous en humilier, et nous en servir pour reconnoître que l' esprit humain est bien peu de chose, puisque les mêmes objets qui l' ont justement touché en un temps, ne le touchent plus en un autre, par cette vaine circonstance qu' il s' y est accoûtumé : comme si cette accoûtumance changeoit la nature de ces objets, et ne leur ôtoit rien de ce qu' ils ont, ou de terrible, ou de grand.

MOYENS PROF. MAUV. SERMONS CH.6

p426

que les défauts qu' on remarque dans les mauvais sermons nous donnent lieu d' en remarquer de semblables dans nous-mêmes.

un autre moyen de profiter des mauvais sermons, est de se servir de ce qui nous y choque pour connoître nos propres défauts. Et en les considerant de cette sorte, plus un sermon seroit rempli de défauts humains, plus il seroit propre pour nous servir de tableau de ce que nous sommes, et de la maniere dont nous agissons. Car la vie des chrétiens devroit être une prédication continuelle, qui portât dans l' esprit des autres une image vivante de toutes les vertus. L' apôtre Saint Pierre nous recommande d' insinuer l' humilité en toutes choses : Humilitatem etc. ; c' est-à-dire, qu' il veut que les chrétiens prêchent l' humilité par toutes leurs actions. On en peut dire autant de toutes les

autres vertus ; et nous ne devrions rien faire qui ne pût servir à les graver dans le coeur des autres ; comme un prédicateur ne doit rien dire qui n'édifie ses auditeurs. Cependant combien s'en faut-il que nos actions ne fassent cette impression sur l'esprit de ceux qui les voient ? Qu'y portons-nous au-contraire le plus souvent, que l'image de nos passions, de nos mouvemens déréglés, de nos intérêts secrets ? Nous prêchons donc à-peu-près par nos actions, comme les mauvais prédicateurs prêchent par leurs paroles ; et nous nous acquittons du ministère general de chrétiens, comme ils s'acquittent du ministère particulier de prédicateurs. Ne voyons donc pas leurs défauts tout seuls ; mais voyons les nôtres dans les leurs, et tournons contre nous-mêmes une partie de ce dégoût que nous avons d'eux.

Si nous y prenons même garde de près, nous trouverons que les défauts particuliers dans lesquels ils tombent, sont assez semblables aux nôtres, et ont à-peu-près les mêmes causes.

1. Ces gens suivent d'ordinaire leurs pensées et leurs fantaisies, sans faire reflexion si elles seront proportionnées à l'esprit de ceux qui les écoutent.

Nous suivons de même nos humeurs et nos passions, sans avoir aucun soin de proportionner nos actions et nos paroles à l'esprit de ceux avec qui nous vivons ; ce qui fait que nous les choquons en mille manieres, et que nous ne faisons rien qui les édifie.

2. Il y a des prédicateurs qui choquent les auditeurs intelligens et judicieux, en s'écriant mal-à-propos sur de petites choses, en s'échauffant sur des sujets qui ne le méritent pas, et en faisant paroître je ne sai combien

de faux mouvemens, qui incommodent étrangement ceux qui ont l' idée de la justesse aussi-bien pour les mouvemens que pour les choses. Mais ce défaut n' est-il pas infiniment plus grand et plus ordinaire dans notre vie, que dans les sermons ? Car combien se glisse-t-il de mouvemens dans nos actions, et dans nos paroles, qui sont faux non selon la rhétorique, mais selon la foi ? Ne fait-on

p429

pas souvent paroître de l' inclination et de l' estime pour des actions qui ne devraient causer que des sentimens d' horreur ? Ne reçoit on pas souvent avec moquerie et avec mépris des choses qui ne devraient exciter que de la pitié ? Combien relève-t-on de choses qui devraient nous paroître basses et méprisables ? Combien en rabaisse-t-on qui sont effectivement grandes et dignes d' être admirées ? Combien parle-t-on froidement de celles dont on devrait être le plus touché ? Ce sont autant de faux mouvemens d' autant plus dangereux qu' ils naissent de la mauvaise disposition du coeur, au-lieu que ceux des prédicateurs ne marquent souvent en eux qu' un simple défaut d' esprit.

3. Plus on a d' idée de la justesse, soit pour les choses, soit pour les mouvemens, plus on remarque de défauts dans les prédicateurs. Et ainsi on peut dire que la réputation de beaucoup de ceux qui éclatent dans cet emploi, n' est fondée que sur le peu de lumière de leurs auditeurs. Si nous avions de même des spectateurs éclairés, et qui eussent l' idée des vrais

p430

mouvemens que les objets devraient exciter en nous, la manière dont nous agissons et dont nous parlons, leur

deviendrait presque insupportable. Ils ne verroient en nous qu' inclinations corrompues, qu' impressions injustes, que défaut de sentiment et d' amour pour les choses qui en meritent le plus ; et ils éprouveroient à notre égard quelque chose de ce saint mouvement que Jesus-Christ fit paroître à l' égard des juifs par ces paroles : O Generatio etc. ? L' indulgence avec laquelle on nous souffre, n' est donc aussi qu' un effet de l' aveuglement des hommes. Nous ne passons qu' à la faveur de leur peu de lumiere, et il est bien juste que nous souffrions patiemment dans les autres, ce qu' on souffre continuellement de nous.

4. Ce qui détourne les prédicateurs du droit chemin, et qui les jette dans la fausse éloquence, dans les pensées vaines et de nulle édification, est souvent qu' ils ont d' autres vûes que celles qu' ils devraient avoir en s' acquittant de leur ministere. Ils veulent paroître savans, éloquens, habiles ;

p431

ils se piquent de bel esprit, en un mot ils parlent pour eux-mêmes, et non pour leurs auditeurs, et en parlant de la sorte, ils ne parlent souvent, ni pour leurs auditeurs, ni pour eux-mêmes. Ce sont de même ces fausses vûes qui se mêlent dans nos actions, qui en détruisent l' édification : si nous n' en avons point d' autres que de satisfaire à notre devoir, et de servir le prochain, elles répandroient une odeur de pieté qui gagneroit insensiblement les coeurs ; mais les passions et les recherches secrettes qui s' y mêlent empêchent cet effet, et produisent ordinairement des impressions toutes differentes de celles que nous prétendons. Le desir que nous faisons paroître de nous relever, nous rabaisse aux yeux des autres. On plaît d' autant moins qu' il paroît plus qu' on a eu dessein de plaire, et par une contradiction naturelle aux hommes, ils conçoivent justement des passions

toutes opposées à celles qu' ils remarquent en nous.

5. Mais ces prédicateurs dont nous parlons, sont particulièrement propres à faire connoître le neant et l' aveuglement

p432

de la vanité des hommes. Ils se fatiguent dans leur cabinet à produire de belles pensées ; ils en chargent leur memoire avec travail, ils les debitent avec hardiesse, et ils sortent ensuite de la chaire fort satisfaits d' eux-mêmes, s' imaginant avoir laissé une grande idée d' eux à leurs auditeurs. Car on ne recherche ces prétendues belles pensées que pour plaire, et il est difficile qu' en croyant plaire aux autres, on ne se plaise à soi-même. Cependant il n' y a le plus souvent rien de tout cela. Les personnes de pieté ont pitié de ces sortes de sermons. Ceux qui sont peu charitables s' en moquent. Presque tous n' y pensent pas un quart-d' heure après. C' est à peu près comme l' on nous traite, lorsqu' au lieu de rechercher le vrai bien, nous n' avons pour but que d' acquerir la reputation des hommes. Nous devenons souvent par là l' objet de leur mépris et de leur malignité, et ceux qui nous sont le plus favorables s' occupent à peine de nous l' espace d' un quart-d' heure.

6. L' illusion de ces prédicateurs peut encore servir à nous faire remarquer

p433

combien on tire peu de secours des autres pour se corriger de ses defauts. Car quoiqu' il n' y en ait point de plus exposés que ceux des prédicateurs, il n' y a rien neanmoins de plus ordinaire que d' en voir qui y demeurent toute leur vie sans trouver un seul ami qui les en avertisse. On croit que c' est une civilité qu' on leur doit de leur

témoigner qu' on est satisfait de leurs sermons ; et ces civilités étant reçues par l' amour-propre, passent pour des témoignages sinceres et des approbations authentiques. Ainsi un prédicateur trompé par les autres et par lui-même, continue souvent à abuser toute sa vie de son ministere ; il détruit au-lieu d' édifier, et il épuise inutilement non seulement les forces de son corps, mais aussi celles de son ame, qui s' affoiblit encore plus que le corps par cet emploi quand on ne s' en acquitte pas comme il faut. Il est moins étrange que les prédicateurs qui ne sont soumis à personne se corrigent peu de leurs defauts. Ils s' appellent d' ordinaire eux-mêmes à ce ministere, ils prêchent quand ils veulent et comme ils veulent, et personne

p434

ne prend un interêt particulier dans la maniere dont ils le font. Mais qui ne s' étonnera que les prédicateurs choisis par des compagnies réglées, où l' on ne les admet à ce ministere qu' avec discernement et avec mûre deliberation, fassent souvent paroître si peu de spiritualité et si peu de lumiere dans leurs sermons, et qu' ils ne les remplissent pas moins que les autres d' une scholastique basse et inutile ?

Ce qui doit augmenter notre étonnement sur ce point, est que dans les mêmes ordres où l' on laisse ainsi les gens prêcher à leur fantaisie, et avec des defauts visibles contraires à la fin de leur ministere, on ne souffriroit pas qu' ils fissent une fausse démarche dans les cérémonies, qu' ils omissent une genuflexion, et qu' ils manquassent à la moindre des pratiques regulieres. Il y a dans ces sortes de sociétés des punitions ordonnées pour toutes les fautes contre la regularité ; mais il n' y en a point pour ceux qui abusent de la parole de Dieu, soit en debitant aux peuples des pensées vaines et abstraites, au-lieu de leur donner

p435

une nourriture solide et proportionnée
à leurs besoins, soit en détruisant
le fruit des vérités qu' ils
annoncent par une ostentation de science
et d' éloquence. On se remet
absolument aux prédicateurs de la manière
dont ils s' acquitteront de leur
ministère. On leur laisse suivre leurs idées ;
et si l' on leur donne quelques règles pour
les conduire, elles sont si vagues et si
peu précises, qu' ils s' imaginent les
suivre en faisant tout le contraire de ce
qu' ils devroient.

On ne peut sans doute alléguer
d' autre raison de cette conduite, sinon que
l' on sait fort bien dans ces sociétés en
quoi consiste la manière de bien pratiquer
les cérémonies ; mais que l' on y
a peu d' idée de ce que c' est
qu' annoncer la parole de Dieu d' une manière
digne de Dieu, et que l' on y connoît
peu l' importance des fautes qu' on
peut commettre en abusant de ce
ministère, et en le rapportant à soi-même,
et non à l' utilité de ses auditeurs.
C' est la conclusion qu' il semble que
l' on ait droit d' en tirer ; mais elle
s' étend beaucoup plus loin que cet
exemple, et si nous voulons nous faire justice,

p436

nous trouverons qu' elle nous
regarde en une infinité de rencontres.
Car nous sommes de même exacts dans
la pratique de certains devoirs
extérieurs, jusqu' à y être attachés d' une
manière superstitieuse et judaïque ;
mais nous n' avons que des idées fort
confuses de la plupart des devoirs
spirituels et des vertus intérieures : ce qui
fait que nous connoissons peu les
fautes que nous faisons contre ces devoirs
et ces vertus. Nous ne savons ce que
c' est que la véritable humilité, la
mortification intérieure, l' amour de la

justice, la dépendance de Dieu, le desir de la souffrance : et comme ce sont ces vertus interieures qui sont la source de l' onction et de l' édification qui se répand dans les actions et dans les paroles, il n' est pas étrange que ne les connoissant pas, et n' en ayant pas même de vraie idée, il n' y ait rien d' édifiant dans notre conversation ni dans notre vie.

p45

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)